

# APOTHÉOSE

DE

Monseigneur

Louis-François R. Lafèche



Imprimerie Saint-Joseph,  
3, rue Hart, Les Trois-Rivières.

---

1926





## *Bibliothèque Saint Libère*

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2010.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.





*Nihil obstat*

*Philippus Normand, pter,  
censor designatus*

---

---

*Imprimatur*

† *FRANÇOIS-XAVIER,*

*Evêque des Trois-Rivières.*

*le 24 décembre 1926*



**Sa Grandeur Mgr Louis-François R.-Lafleche**  
2ième évêque des Trois-Rivières (1866 à 1898)





# PRÉFACE

*Au livre de l'Ecclésiastique, il est dit: «Laudemus viros gloriosos; louons les hommes qui se sont distingués parmi nous». Assurément, ce n'est pas un appât à la vanité que l'écrivain sacré a voulu donner par ces paroles, mais il recommande que l'on rende honneur au mérite et que l'on fasse servir à l'édification commune les actions d'éclat et les vertus marquées. «Sic luceat lux vestra coram hominibus ut videant opera vestra bona et glorificent Patrem vestrum qui in coelis est; que votre lumière brille devant les hommes, afin que les hommes, voyant nos bonnes œuvres, glorifient votre Père qui est dans les cieux.» (Matth. V - 16). C'est Lui, en effet, qui distribue aux hommes tous leurs dons, qui fait les uns grands et dominants comme les chênes de la forêt, qui donne à ceux-ci une voix puissante dont les accents répètent au loin les enseignements de la vérité et tracent la route à suivre, qui voue ceux-là à une action débordante pour le bien et la justice, tandis que d'autres coulent leur paisible existence dans la contemplation non moins utile de la vérité philosophique ou religieuse. L'essentiel est que tout procure la gloire de Dieu, par qui et pour qui tout est fait.*

*Monseigneur Louis-François Richer-Lafèche, que les pages suivantes ont pour but de faire revivre aux yeux de tous, fut l'un de ces phares lumineux destinés à diriger les hommes au milieu des écueils de la vie et qu'il importe de ne pas laisser dans l'ombre. L'érection d'un monument en son honneur et les splendides fêtes qui ont eu lieu à ce sujet, au mois de septembre dernier, l'ont replacé sous les yeux d'un grand nombre. Mais combien n'ont pu jouir du spectacle imposant de cette démonstration ni entendre les justes éloges que l'on y a faits de sa carrière et de ses*

*œuvres! Dresser le récit de ces fêtes et répéter les appréciations à la fois élogieuses et véridiques avec lesquelles on y a parlé de Monseigneur Laflèche, de son caractère, de son œuvre et de ses enseignements, est une chose qui nous paraît de nature à édifier et qui réjouira certainement beaucoup d'âmes. Aussi nous empressons-nous d'approuver ce projet.*

*Nous, diocésains des Trois-Rivières, nous aimerons particulièrement à garder ces notes en souvenir de notre grand évêque. Mais nous ne serons pas les seuls, car, pendant sa vie, la gloire de son nom a rayonné au loin.*

*Il n'y eut guère de causes publiques et nationales auxquelles il n'apportât le concours de sa parole et de son action. Les hommes politiques le consultaient, comme ses collègues de l'épiscopat étaient heureux de recourir à lui dans leurs difficultés. Il n'y a pas jusqu'à Rome où il n'ait été remarqué. Au Concile du Vatican, qui lui fournit l'occasion d'affirmer sa foi à l'infailibilité du Pape, Monseigneur Dupanloup, juge très compétent en matière de valeur intellectuelle, disait de lui: «Cet évêque a un langage quelque peu défectueux, mais comme il pense bien et raisonne juste!» À l'étranger donc, comme chez nous, beaucoup trouveront de l'intérêt à lire ces pages collectionnées avec soin. Nous leur souhaitons plein succès et large diffusion.*

† FRANÇOIS-XAVIER  
Évêque des Trois-Rivières.





**Sa Grandeur**  
**Monseigneur François-Xavier Cloutier**  
**3ième évêque des Trois-Rivières**

# LETTRE PASTORALE

DE

MONSEIGNEUR DES TROIS-RIVIÈRES

À L'OCCASION DE L'ÉRECTION D'UN MONUMENT À LA  
MÉMOIRE DE MONSEIGNEUR LAFLÈCHE

FRANÇOIS-KAVIER CLOUTIER

*Par la miséricorde de Dieu et la grâce du Siège Apostolique,  
Évêque des Trois-Rivières.*

Au clergé séculier et régulier, aux communautés religieuses,  
et à tous les fidèles de Notre Diocèse, Salut et Bénédiction en Notre-Seigneur.

NOS TRÈS CHERS FRÈRES,

Vingt-cinq années se sont écoulées depuis le jour où l'Église trifluvienne, plongée dans une affliction profonde, pleurait sur la mort de son Chef, Notre illustre et vénéré prédécesseur Monseigneur Louis-François Laflèche. Le 14 juillet 1898, le grand évêque qui, pendant trente années de sa vie pastorale, avait travaillé, prié et souffert pour la gloire de Jésus-Christ et de son Église, s'en allait avec confiance et sérénité rendre compte de son administration.

Les années ont passé, mais le souvenir du Pasteur, du saint Patriarche n'a pas passé. Naguère encore, ce fut pour Nous une grande satisfaction de constater combien est vivace dans notre peuple la mémoire de celui que Nous

avons beaucoup aimé, et dont il Nous a été donné d'apprécier les qualités admirables, la science très étendue, les vertus héroïques.

Rien d'étonnant, du reste, si le vieux Pasteur vit encore dans le coeur de ceux qui furent ses ouailles; il était de ces hommes que le temps grandit, que la postérité couronne.

En Nous remémorant sa vie de missionnaire et d'évêque, en lisant les éloges si mérités que récemment des publicistes distingués lui décernaient, en Nous rendant compte du désir manifesté à plusieurs reprises par des groupes nombreux de perpétuer chez nous son souvenir, Nous Nous sommes dit que le Seigneur se plaît aujourd'hui comme autrefois à exalter l'humilité de son serviteur. Celui qui fut le deuxième évêque des Trois-Rivières, vous ne l'ignorez pas, N. T. C. F., avait réussi, au temps de sa jeunesse sacerdotale, à se dérober aux honneurs de l'épiscopat, et, chose digne de remarque, vingt-cinq ans après son décès, il arrive que l'on veut de nouveau le glorifier, l'exalter. Au quatrième siècle, le peuple avait crié: *Ambroise évêque!* Aujourd'hui la voix populaire ne choisit plus les évêques, mais elle loue leurs mérites et peut obtenir qu'ils revivent dans la pierre et dans le bronze.

C'est donc pour obéir au vœu populaire, qui demande l'érection d'un monument à la mémoire de Mgr Laflèche, que des assemblées ont été tenues en notre ville au cours du mois de décembre dernier, et que l'on a décidé de faire sans tarder les premières démarches, celles qui s'imposent au commencement d'une oeuvre de ce genre.

Nous osons espérer en conséquence, N. T. C. F., que la statue de Monseigneur Laflèche se dressera avant longtemps dans notre ville épiscopale des Trois-Rivières. Elle

sera là pour redire aux générations futures ces paroles des Livres saints: «*Mementote operum patrum.* Souvenez-vous des œuvres de vos pères.» (I Mac. 2, 51). Souvenez-vous des enseignements, des bons exemples qu'ils vous ont donnés. L'Église trifluvienne n'a-t-elle pas été favorisée par la divine Providence dans ses débuts? Les deux premiers évêques de notre diocèse ne furent-ils pas des hommes de Dieu, des chefs d'Israël dans toute l'acception du terme, les fidèles gardiens du dépôt de la foi. Ils ont aimé l'Église et lui ont donné toute leur vie sans compter. Puisse le Tout-Puissant continuer de sanctifier Notre parole et Nos travaux, afin que tous ensemble, le Pasteur et le troupeau, nous restions fidèles aux traditions que nous ont léguées nos pères dans la foi.

C'est avec l'espérance, Nous le répétons, de vous rendre plus facile la garde des biens surnaturels qui vous ont été confiés, que Nous agréons de tout cœur le projet d'un monument à la mémoire de Notre illustre et saint prédécesseur.

Que d'heureux souvenirs, que de salutaires leçons rappellera cette statue! Vous qui avez entendu souvent le *vieux Prophète*, suivant l'expression d'un illustre archevêque, quand vous le saluerez sur son piédestal, vous croirez l'entendre encore vous expliquer les vérités de la religion simplement, clairement, en un style imagé, avec des comparaisons qui gravaient pour toujours sa parole dans votre mémoire. Vous serez émus en vous souvenant avec quelle conviction il vous parlait du Pape, de son infailibilité, des droits de l'Église et de la Vérité; vous pleurerez peut-être en croyant entendre son sermon sur la résurrection des morts, dans le cimetière de votre village natal. Quelle parole puissante, pénétrante fut la sienne! Il est écrit au livre des Psaumes: «Le Seigneur mettra sa parole dans

ceux qui sont destinés à l'annoncer, et cette parole sera pleine de vertu.» (Ps. LXVI-12) Le Seigneur avait vraiment mis sa parole dans celui qui devait être notre chef, notre pasteur, et Nous croyons ne rien exagérer en affirmant que Mgr Lafèche fut l'un des plus merveilleux orateurs qu'ait jamais eu notre pays. Cette éloquence, elle a été belle et ardente, parce qu'elle sortait sans doute d'une vaste intelligence, enrichie de toutes les sciences divines et humaines, mais surtout parce qu'elle venait d'une âme d'apôtre enflammée de l'amour de Dieu et de son Église. C'est bien de lui et de tous les apôtres dévorés par le zèle de la maison du Seigneur qu'il est dit dans l'Écclésiaste: «Il se leva comme la flamme du foyer, et sa parole était comme une torche.» (Eccl. XLVIII, 1).

Vous avez encore présente à l'esprit, N. T. C. F., l'énergie avec laquelle il rappelait la liberté que l'on ne peut enlever à la parole de Dieu. «*Verbum Dei non est alligatum*, s'écriait-il, la parole de Dieu ne peut être enchaînée.» Aussi bien il ne cessa de proclamer la vérité, ce qu'il croyait être la vérité; à l'exemple de saint Paul, notre maître, il parlait *opportune, importune*, à temps et à contre-temps, sans se soucier des réclamations et des finesses du monde.

À ceux qu'il voyait exposés à se laisser fasciner par les biens terrestres, il rappelait encore l'Écriture: «L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.» Le patriarche nourrissait son âme des saintes Écritures, l'Évangile ne le quittait pas.

Sa principale, son unique préoccupation était d'élever les âmes au-dessus des vanités de ce monde, de les diriger vers Dieu, vers la Patrie des patries, en leur enseignant que les biens terrestres, l'or et l'argent «ne sont qu'un peu de sable en comparaison de la Sagesse,» qu'ils n'ont de



valeur qu'en autant qu'ils servent au soutien de l'Église et au salut des âmes.

Toutefois, N. T. C. F., si l'homme de Dieu a tenu à nous prévenir contre le danger d'attacher notre cœur aux trésors périssables d'ici-bas, vous n'ignorez pas que, conformément à l'esprit et aux traditions de notre Mère la sainte Église, il s'est efforcé de nous enseigner l'art d'utiliser ces trésors comme des moyens pour aller à Dieu. Quelle est la partie de notre province, Nous dirons de notre pays, qui n'a entendu au moins une fois les incomparables discours et les conférences de Monseigneur Laflèche sur la nécessité du travail, sur la femme forte de l'Écriture, sur les voies à suivre pour assurer à notre patrie un avenir prospère? Nul ne fut plus sincèrement patriote que ce saint évêque, que ce grand apôtre; il avait trop de lumières pour ne pas savoir que l'agriculture, avec la religion, est le plus ferme soutien d'une nation. N'est-ce pas à l'agriculture que l'homme doit ce que les saints Livres appellent admirablement *robur panis*, la force du pain? Écoutons les paroles que le vieil évêque des Trois-Rivières répétait encore à la fin de sa carrière: «Le patriotisme, c'est l'amour de son pays, le dévouement à la terre où on a vu le jour... Ce n'est pas seulement sur les champs de bataille et dans la vie des héros que le patriotisme est admirable. Nous osons même dire que ce n'est pas là qu'il est le plus sublime. L'auréole glorieuse qui couronne le défenseur de son pays au champ de l'honneur, l'exemple des chefs et des vaillants compagnons d'armes surexcitent les sentiments les plus élevés du cœur; cette vue enthousiasme facilement même les plus froids, et rend plus faciles l'abnégation et le dévouement que demande la patrie. Il y a un autre champ d'honneur, moins brillant, à la vérité, plus méritoire en réalité, où la patrie appelle ses enfants. C'est la conquête, par le travail, de son sol encore inhabité et sa mise en va-

leur... Oui, le défrichement et l'exploitation des ressources d'un pays, surtout d'un jeune pays comme le nôtre, encore couvert d'immenses forêts, demandent des sacrifices plus héroïques et plus méritoires que ceux qu'il faudrait faire pour repousser des ennemis envahisseurs... Le courageux pionnier de la colonisation a certainement autant de droit à la reconnaissance de son pays que le plus vaillant soldat...» Chers parents, si vos fils veulent aller à la conquête des terres neuves, avant leur départ faites-leur lire cette page d'un grand évêque.

Nous venons de dire que Monseigneur Laflèche fut un patriote. Et quel patriotisme large, éclairé! Plongeant son regard de prophète dans l'avenir, à la lumière de l'histoire, il entrevoyait les œuvres magnifiques opérées par la race française en Amérique, et proclamait, il y a soixante ans, notre mission providentielle dans le nouveau monde. Ah! Monseigneur Laflèche croyait à la survivance des nôtres sur toute la terre d'Amérique. Comme les luttes héroïques de nos frères pour la conservation de leur langue et de leur foi réjouiraient son cœur, s'il revenait au milieu de nous! Il leur dirait sans doute: Lutte avec persévérance sans jamais défaillir, luttez loyalement sous la garde de Dieu, en respectant vos supérieurs; c'est dans les combats pour les saintes causes que grandissent les fortes races.

Quels aperçus admirables jaillissaient de ce verbe magique! Mais souvenons-nous, N. T. C. F., que si cet homme de Dieu avait reçu en partage les dons les plus variés et les plus merveilleux, il n'en fut pas moins avant tout l'homme de la prière et de la méditation. Les accents d'éloquence qui ravissaient ses auditoires, ils avaient été préparés devant le divin Crucifié, au pied du Tabernacle où tous les grands docteurs de l'Église sont allés puiser le meilleur de leur science. À son exemple, au milieu de nos travaux et de nos épreuves, ne manquons pas de recourir

à Celui de qui viennent la force et la lumière, à Celui qui donne la victoire. À moins que le Seigneur n'édifie lui-même la maison, c'est en vain que travaillent les ouvriers.

Pères et mères de famille, quand vous passerez devant la statue de Mgr Laflèche en tenant vos enfants par la main, vous vous arrêterez un instant et vous direz aux chers petits combien ce grand évêque a aimé les enfants, comme il savait leur parler un langage fait pour eux seuls. Il était si bien le disciple de Celui qui disait à ses apôtres: «Laissez venir à moi les petits enfants, le royaume des cieux est pour eux et ceux qui leur ressemblent.» Vous pourrez leur dire peut-être, à vos chers enfants: «C'est lui qui m'a confirmé; c'était un saint, un savant et un grand orateur.» Vous pourrez leur raconter ce trait qui leur fera comprendre quelle importance Monseigneur Laflèche accordait à l'étude du Catéchisme. Un jour l'évêque fit venir devant lui un petit écolier et lui posa la question suivante: «Mon enfant, qui est-ce qui vous a créé et mis au monde?» Puis: «Pourquoi Dieu vous a-t-il créé et mis au monde?» Après les réponses de l'enfant qui savait bien son catéchisme: «Mon enfant,» continua l'évêque en souriant, «tu en connais plus long que beaucoup de philosophes. Sais-tu pourquoi tu es si savant? C'est parce que tu as appris ton catéchisme.» Vous direz aussi à vos enfants que Mgr Laflèche fut un champion dans les combats livrés pour la défense des droits de Dieu dans l'école, et que leurs petits frères du Manitoba particulièrement eurent en lui un ami, un défenseur et un père. Il sera utile à vous et à vos enfants de savoir que Mgr Laflèche fut élevé par des parents foncièrement chrétiens, qu'il aimait à redire souvent: «Si je suis évêque aujourd'hui je le dois à ma mère;» qu'accoutumé de bonne heure au sacrifice il n'eut pas peur de quitter sa famille pour aller dans les missions lointaines évangéliser les sauvages, qu'il

fut douze ans missionnaire avant de devenir évêque des Trois-Rivières, et qu'il endura bien des fatigues, bien des souffrances. Que de choses il y aurait à rappeler devant la statue de Monseigneur Lafèche!

En attendant, N. T. C. F., le jour heureux où cette statue sera dévoilée, des comités vont se former pour prélever l'argent nécessaire au succès de cette œuvre. Nous n'en doutons pas, toutes les familles de notre diocèse, et s'il Nous était permis de l'ajouter, Nous dirions: tous les enfants et tous les amis des Trois-Rivières, tiendront à participer aussi largement que possible à cette œuvre destinée à ramener parmi nous celui que Nous pourrions appeler le plus célèbre entre tous les Trifluviens. C'est alors que nous pourrons redire avec plus de raison que jamais: *Defunctus adhuc loquitur*, celui qui est mort depuis plus d'un quart de siècle parle encore. Et après vous les générations futures viendront entendre la grande voix du grand évêque.

Que le Seigneur bénisse l'œuvre du monument de Monseigneur Lafèche et tous ceux qui y participeront de quelque manière.

Sera Notre présente lettre pastorale lue et publiée au prône dans toutes les églises et chapelles de Notre diocèse, où se fait l'office public, et en chapitre dans les communautés religieuses, le premier dimanche après sa réception.

Donné aux Trois-Rivières, en Notre Palais épiscopal, sous Notre seing, le sceau du diocèse, et le contre-seing de Notre Chancelier, le huitième jour de janvier mil neuf cent vingt-quatre.

† FRANÇOIS-XAVIER,  
Évêque des Trois-Rivières.

Par mandement de Monseigneur,  
PHILIPPE NORMAND, P<sup>TR</sup>E, Chancelier.

## Réponse de Monseigneur Ross, Evêque de Gaspé

Le premier hommage extérieur qu'ait provoqué la campagne actuelle est celui du nouvel évêque de Gaspé, l'énergique et dévoué pasteur qui prodigue ses forces pour stimuler la vie, non seulement religieuse, mais économique de sa vaste région. On ne saurait le lire sans émotion.

Monseigneur Ross écrivait donc au vénérable successeur de Monseigneur Laflèche, dès le lendemain de son appel en faveur du monument :

Quoique indigent et réduit à la mendicité pour organiser mes œuvres nombreuses, je me fais un devoir de cœur d'apporter ma pincée de ciment pour collaborer à l'érection du monument que Votre Grandeur projette d'élever à la mémoire de votre vénérable prédécesseur. Je me reprocherais de ne rien faire pour aider à honorer ce grand évêque, apôtre à la S. Paul et modèle du pasteur vigilant, et ce grand patriote à la Bayard, dont les fières attitudes et les prophétiques visions nous donnent d'utiles leçons.

Je regrette, Monseigneur, que mes ressources ne me permettent pas de faire davantage; mais vous verrez la pensée et le cœur qui m'inspirent, et vous me pardonnerez en considération du culte que j'ai voué depuis longtemps à celui que vous voulez honorer. Mes vœux se joignent à mon aumône pour contribuer au succès de votre entreprise.

---

# Monseigneur Laflèche

---

Par l'abbé ÉLIE AUCLAIR

La lettre pastorale, si simple et si digne, si naturelle et si éloquente en même temps, par laquelle l'évêque des Trois-Rivières, Mgr Cloutier, vient d'approuver et de recommander à ses diocésains le projet d'ériger un monument dans la cité trifluvienne, à la mémoire de son illustre prédécesseur, remet devant l'opinion ou rappelle à l'attention publique cette grande et belle figure de l'épiscopat canadien que fut Mgr Laflèche. On a, par ailleurs, et plus qu'une fois, justement écrit que l'évêque Laflèche a sa place marquée au premier rang de nos chefs d'Église, qu'il appartient à la pure lignée de nos Laval et de nos Plessis, qu'il convient de saluer en lui le vrai frère de nos Bourget et de nos Taché. La lettre de Mgr Cloutier le montre bien, en effet. Cet apôtre et ce patriote fut l'un de nos plus grands évêques. Après vingt-cinq ans qu'il est mort, on s'en rend compte mieux que jamais.

C'était un orateur et un homme d'action d'une haute supériorité intellectuelle, d'un profond savoir et d'une étonnante érudition. Bien sûr, il était avant tout un homme de Dieu, ainsi que le proclamait sur sa tombe Mgr Bruchési, alors tout jeune archevêque. Mais cet homme de Dieu, du point de vue purement humain, était magnifiquement doué. Jeune missionnaire dans l'Ouest, professeur à Nicolet, puis évêque aux Trois-Rivières, plus d'un quart de siècle, il avait trouvé le moyen d'étudier beaucoup et il savait observer. On se demandait comment il avait pu

tant apprendre ? Sa verve naturelle, sous l'impulsion de son grand cœur, donnait en plus à tout ce qu'il disait un tour original absolument prenant, et charmant.

Un jour, à Rome, au collège canadien, je l'ai entendu dire : « Moi, je ne sais pas grand'chose. Ce que je sais, je l'ai appris en lisant l'Écriture Sainte et l'histoire de l'Église. » Il faut convenir que ce sont là les deux meilleurs livres où l'on puisse s'instruire. Mais tout le monde ne sait pas lire avec le même profit !

Cicéron a posé en principe que c'est la foule qui fait l'orateur — *multitudo facit oratorem* ! En partie, oui, sans doute. Aussi bien, l'ancien évêque des Trois-Rivières connaissait-il l'art de vibrer avec les grandes foules, tout autant qu'il les faisait vibrer lui-même. Mais il savait vibrer aussi devant les auditoires plus restreints et même dans une simple conversation. Les lectures spirituelles qu'il nous donna, chaque semaine, en 1894 (pendant trois mois), au collège canadien de Rome s'élevaient presque toujours à la hauteur de la véritable éloquence, et il n'avait pas l'air de s'en douter. Nul ne s'entendait mieux que Mgr Laflèche à démontrer qu'il faut étudier sa foi pour mieux s'en convaincre, tout comme il faut la vivre pour mieux la prêcher et mieux la défendre. Non, n'en déplaise à Cicéron, cet évêque n'avait pas besoin d'avoir une grande foule aux pieds de sa chaire pour être éloquent. Il l'était toujours.

Qu'on me permette à ce sujet une anecdote. Le 24 octobre 1896, avait lieu, à Saint-Jean-Baptiste de Montréal, l'inauguration de l'hospice Auclair. Après la messe solennelle, chantée à l'église paroissiale par Mgr Émard, et à laquelle Mgr Langevin avait prêché un fort beau sermon, on se rendit à l'hospice voisin, dont, en l'absence de Mgr Fabre en voyage en Europe, la bénédiction devait être faite

par le vénérable Mgr Laflèche, qui avait alors 78 ans. Nombre de citoyens marquants avaient, outre les notabilités de Saint-Jean-Baptiste, répondu à l'invitation de l'ancien curé Auclair. Il y avait là mêlés à un clergé nombreux, Chapleau, Flynn, Taillon, Baby, Beaubien, Gill et beaucoup d'autres, qui suivaient de près l'évêque officiant. Au moment de procéder aux rites de la bénédiction de cette maison des pauvres, Mgr Laflèche, revêtu des ornements pontificaux, mitre en tête et crosse en mains, se tourna vers tout ce grand monde, et, sa belle et délicate figure comme illuminée, simplement, tel un modeste vicaire faisant le catéchisme à ses enfants, pendant une vingtaine de minutes, il expliqua ce que c'était que bénir, pourquoi il allait bénir, et quelles seraient, si on était fidèle au but de charité qu'on se proposait, les suites de cette bénédiction...

Il était facile de suivre sur les traits de leur visage l'impression que produisait chez ces hommes de la vie publique — Chapleau et les autres — la parole sans apprêts, mais si chaude et si vraie, du vieil évêque! Je ne l'ai pour ma part jamais oubliée. Mgr Cloutier cite un mot, dit de son prédécesseur par un illustre archevêque; il parlait comme un *vieux prophète*. Ce jour-là, à Saint-Jean-Baptiste, c'était bien *le vieux prophète* qu'on écoutait! Ces hommes d'Etat puissants par le verbe, eux aussi s'inclinaient visiblement devant la majesté convaincante de l'homme d'Église, plus puissant qu'eux encore.

Né à Sainte-Anne-de-la-Pérade, le 4 septembre 1818, prêtre en 1844 et évêque en 1866, Mgr Laflèche mourut en juillet (le 14) 1898, à l'âge de 80 ans. Bien qu'il fût vieux, on ne s'attendait pas à le voir partir si tôt. Il tomba sur la brèche, les armes à la main, frappé par la maladie en pleine visite pastorale. Prévenu juste à ce moment, Mgr Bruchési n'eut pas le temps de préparer une oraison funèbre et dut se contenter de quelques notes hâtives



jetées sur le papier en se rendant aux Trois-Rivières. Il improvisa donc, mais il improvisa comme il savait le faire surtout avec un aussi beau sujet. Heureusement, il y avait là des sténographes et un bon journal. Cette oraison funèbre a été conservée. C'est sûrement l'une des belles pages de l'éloquence religieuse du Canada.

Pour répondre à une critique que j'ai parfois entendue tomber des lèvres d'hommes importants et respectables, je veux retenir une seule phrase de ce superbe discours où le jeune archevêque alors magnifiait le vieil évêque défunt d'avoir été puissant par la parole et par l'exemple — *verbo et exemplo* — «On a dit de Mgr Laflèche, s'écria-t-il, qu'il était un évêque du moyen âge... C'est lui faire grand honneur, car c'est le mettre à l'égal des hommes illustres de ce temps où Léon XIII nous fait chercher aujourd'hui ceux qui, en fait de science, de philosophie et de théologie, doivent être nos maîtres et nos docteurs. Mais c'est plutôt aux évêques des premiers âges du christianisme (à un saint Athanase ou à un saint Ambroise) que je le comparerais... Quoi qu'il en soit, mes frères, votre cher Mgr Laflèche a été aussi un évêque de son siècle. S'il en combattait les écarts, il en adoptait les généreuses tendances et les nobles aspirations, il en acceptait tous les progrès... pourvu qu'ils fussent bien compris...»

Ah! oui, qu'on élève un beau monument à ce grand évêque qui fut, pareillement, un grand citoyen!

## Départ de Monseigneur Laflèche pour la Rivière Rouge

---

Il y aura 80 ans demain que Monseigneur Laflèche partait pour les missions de la Rivière Rouge.

Mardi, 16 avril 1844, écrit-il, par un temps sombre et des chemins mauvais, je quittai la paroisse de Saint-Grégoire où j'étais vicaire, depuis trois mois. Au moment du départ, il a fallu payer le tribut à Dame Nature, en versant quelques larmes. Je passai quelques jours assez ennuyants aux Trois-Rivières, à attendre inutilement mon compagnon de voyage, M. Joseph Bourassa, prêtre, de Québec, lequel prenait comme missionnaire la place de M. Olivier Caron, vicaire aux Trois-Rivières.

Vendredi, le 19, dans la persuasion que M. Bourassa attendait à Québec un bateau à vapeur pour monter à Montréal, je partis en voiture, à une heure de l'après-midi, ayant eu le plaisir d'assister, dans la matinée, à l'examen trimestriel des élèves des Dames Ursulines.

Le temps était très beau mais les chemins affreux, surtout dans Yamachiche. Je me rendis à Maskinongé. Le 20, de Maskinongé, je me rendis à Berthier en canot. Mais arrivé là, je repris la voiture de terre et me rendis, le même jour, à Montréal, par un très beau temps et des chemins passables.

J'arrivai à l'évêché sur les sept heures du soir, dans

l'espoir d'y rencontrer Monseigneur Provencher; mais j'eus le chagrin d'apprendre qu'il était encore indisposé à l'hôpital.

Dire que je trouvai dans les Messieurs que je rencontrai-là, des hommes qui me reçurent avec la plus grande politesse et tous les égards possibles, ne serait, sans doute, que ce à quoi on doit s'attendre. Mais, toujours bien, la manière amicale et fraternelle dont j'en fus reçu ne contribua pas peu à chasser cette sombre mélancolie dans laquelle l'ennui plonge l'âme.

Le lendemain, à l'invitation de Monseigneur Bourget, je fis les offices à Saint-Jacques, et le soir j'assistais aux exercices de l'Archiconfrérie. C'est là que j'ai entendu exécuter d'une manière admirable des pièces de musique vocale. La douceur et l'harmonie de ces chants pénétraient jusqu'au fond de mon âme. De ma vie je n'en avais entendu de semblables.

M. Bourassa, parti de Québec, samedi le 20, est arrivé ici, lundi le 22 avril.

Mardi le 23, les quatre Sœurs Grises, destinées aux Missions de la Rivière Rouge, Sœur Valade, supérieure, Sœur Lagrave, Sœur Coutlée et Sœur Lafrance, assistèrent et communiaient à la messe célébrée à la cathédrale par Monseigneur Bourget, dans la chapelle de l'Archiconfrérie.

Mercredi, le 24, nos quatre religieuses fondatrices quittèrent Montréal vers dix heures de l'avant-midi pour Lachine où, à midi, elles montent sur le canot de M. McPherson, bourgeois de la Compagnie de la Baie d'Hudson, en route pour la Rivière Rouge.

Les journées du 25 et du 26 furent employées à faire certaines visites et les derniers préparatifs du voyage.

Nous sommes partis de Lachine le samedi midi le 27 avril, par un temps magnifique et au milieu des applaudissements d'environ deux cent cinquante à trois cents personnes accourues de toutes parts pour nous saluer à notre départ.

C'était la voie des canots qu'avait suivie Monseigneur Provencher pour se rendre la première fois dans la terre de son lointain apostolat, la voie qu'il avait suivie neuf fois déjà pour venir demander des missionnaires à Montréal, à Québec et en France. C'est la voie qu'il va suivre de nouveau, pour la dixième fois, emmenant avec lui deux nouveaux missionnaires et quatre Sœurs de la Charité.

Nous avons deux canots à notre disposition. Avaient pris passage dans le premier, Monseigneur Provencher et le Gouverneur Simpson. M. Bourassa et moi occupions le second. Dans chacun des canots, l'équipage se composait d'un guide sauvage, d'un canadien-français comme gouvernail, et de six canadiens-français comme rameurs, tous rompus aux fatigues du voyage, doués de fort belles voix et sachant par cœur le répertoire de toutes les chansons canadiennes. Toute la journée les chants égayèrent la solitude. Les cantiques recommencèrent souvent; le reste du temps était donné aux chansons des joyeux avirons. Ces chansons n'excellent pas sous le rapport de la poésie; leur grand mérite consiste dans la beauté des airs dont la cadence est en parfaite harmonie avec le mouvement de l'aviron, ce qui aide beaucoup les voyageurs. En effet aussitôt que l'on chante, il semble que la rapidité de la marche est doublée. On va beaucoup plus vite sans que les hommes s'aperçoivent de la fatigue. Aussi l'on chantait autant pour aider les rameurs que pour satisfaire la piété et entretenir la joie.

Nous devons sur ces fragiles nacelles vivre pendant

près de deux mois et parcourir d'immenses pays, presque partout inhabités.

Près du Portage la Culbute, nous rencontrâmes nos courageuses Sœurs Grises qui étaient parties trois jours avant nous. Mais nous n'eûmes que le temps à peine de leur remettre quelques lettres et paquets: le Gouverneur, craignant apparemment quelque complot ou désertion, nous fit aussitôt remettre en route et nous nous séparâmes que pour nous revoir à la Rivière Rouge.

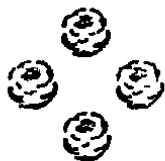
Au Sault Sainte-Marie, Monseigneur Provencher et le Gouverneur Simpson, dont il partageait le canot allaient doubler les étapes et devancer ainsi considérablement la suite de la caravane. M. Bourassa et moi devions attendre les quatre Sœurs religieuses auxquelles un accident était arrivé à la traverse au Lac Huron. La Sœur Lagrave s'était pourvue d'une douloureuse entorse qui l'empêchait de marcher. Ce contretemps eut été supportable, si la navigation eût été continuée jusqu'à la Rivière Rouge, mais il y avait ces nombreux portages et Sœur Lagrave était volumineuse et pesante. Que faire? Finalement deux grands Iroquois, qui allaient à la Rivière Rouge, s'engagèrent à transporter sur un brancard la Sœur Lagrave, à chaque portage. La route se poursuivit ainsi sans accident.

Nous arrivâmes à Saint-Boniface le 20 juin en pleine nuit, alors que tout sommeillait dans Saint-Boniface et sous la forêt. On courut à la mission. Ce fut M. Arsène Mayrand, prêtre missionnaire qui ouvrit la porte de l'évêché aux nouveaux arrivants.

Monseigneur Provencher et le Gouverneur Simpson, qui avaient pris les devants au Sault Sainte-Marie, étaient arrivés à Saint-Boniface le 31 mai. Ce voyage avait duré 55 jours. Pendant tout ce temps nous n'avions sous les

yeux que des arbres, des rochers et des eaux. À peine trouvions-nous ça et là des traces de l'homme, des huttes de sauvages échelonnées à de grandes distances sur les bords des lacs et des rivières.

Entre Montréal et Saint-Boniface, il y a 72 portages et presque autant de demi-portages. De Montréal à Saint-Boniface on compte 700 lieues par la route des canots.



## BERCEAU D'ÉVÊQUES

# Souvenir des Temps Héroïques du Pays

Par le R. P. DUCHAUSSOIS, O. M. I.



C'est à Bethléem, dans la nuit la plus froide de l'hiver oriental, dans l'étable la plus misérable de la Palestine, que naquit au vieux monde le Pontife des pontifes. C'est à l'Île-à-la-Crosse, la plus glaciale, la plus pauvre et la plus lointaine, alors des missions du Nouveau-Monde, que naquirent à l'épiscopat quatre des grands évêques du Canada, futures colonnes d'églises magnifiques: Mgr Lafèche, Mgr Taché, Mgr Faraud, Mgr Grandin.

Sur Mgr Lafèche devait reposer l'église des Trois-Rivières; sur Mgr Taché, l'église de Saint-Boniface; sur Mgr Grandin, l'église de Saint-Albert; sur Mgr Faraud, l'église d'Athabaska-Mackenzie.

M. Lafèche, prêtre séculier, et le P. Taché, Oblat de Marie-Immaculée, arrivèrent les premiers au Bethléem du Nord.

«Allez, leur dit Mgr Provencher, répondant aux sollicitations de M. Thibault, allez vers les tribus nouvelles qui se lèvent à la lumière de la foi; allez aussi loin que vous le pourrez.»

Ils partirent de Saint-Boniface, le 8 juillet 1846. Ayant remonté, en barges et canots, les 400 lieues de lacs

et de rivières que nous savons, ils s'arrêtèrent, le 10 septembre, à l'Île-à-la-Crosse, point de ralliement d'un district « presque aussi étendu que la France entière, où erraient des sauvages montagnais et cris, dont le nombre ne s'élevait pas à deux mille. »

Ils décidèrent que là serait le centre de la première paroisse de l'Extrême-Nord et dédièrent la mission à Saint Jean-Baptiste, patron des Canadiens-français.

Sans retard, ils poursuivirent l'évangélisation entreprise par M. Thibault. Comme il était trop tard pour bâtir, ils acceptèrent l'invitation du *bourgeois*, le bon M. Mackenzie, et s'installèrent dans la petite chambre qu'il leur offrit.

Les voilà, tous deux, sous la conduite d'un Indien aveugle et qui ignore le français, à l'étude du montagnais et du cris. Le sauteux, qu'ils avaient appris ensemble, l'hiver précédent, à Saint-Boniface ne pouvait leur servir. « Le cris n'est pas une langue difficile, observe le P. Taché; mais le montagnais, quant à la prononciation, surpasse tout ce que j'avais imaginé de difficulté. »

« On craint de se déraciner la lnette, ajoute M. Laflèche, tant il faut que la langue fasse de contorsions dans la bouche. »

À l'approche du printemps 1847, avant la fonte des neiges, le Père Taché, laissant à M. Laflèche, dont la constitution était plus frêle, le soin de garder la résidence, se dirigea sur le lac Vert, à 50 kilomètres au sud, afin de baptiser un vieux chef cris gravement malade. Quinze jours après son retour de cette expédition, il reprit les raquettes et courut au lac Caribou, à 160 kilomètres au nord-est. Il arriva parmi les Montagnais de ce poste le 25 mars, jour de l'Annonciation. Le bonheur qu'il éprouvait à comparer



sa mission de premier messenger de la Bonne Nouvelle chez ces païens, avec celle de la divine Marie, lui fit oublier sa fatigue.

Après trois mois d'absence, il rejoint son «angélique compagnon,» ainsi qu'il appelle M. Laflèche. Il le trouve occupé à construire leur maisonnette et à défricher le petit jardin.

Le 20 août, il s'embarque «dans un petit canot, avec deux sauvages et un jeune métis,» pour un voyage de 360 kilomètres au nord, jusqu'au lac Athabaska.

De retour, le 5 octobre, à l'Île-à-la-Crosse, il voit la maisonnette presque finie et couverte de terre; mais «encore toute ouverte au froid, à cause des interstices béants entre les troncs d'arbres qui formaient les murs.»

Tous deux se mirent au *bousillage*.

«Mais voilà, écrit en belle humeur le Père Taché, voilà que l'air extérieur mécontent de ce que nous lui refusons l'hospitalité, entreprend de se venger d'une manière bien cruelle: il se niche dans la cheminée et nous renvoie au nez toute la fumée. Après quinze jours nous étions à la veille d'être métamorphosés en jambons, ce qui nous décida à construire une autre cheminée... Nous étions chez-nous pauvres et dénués de tout, mais heureux de notre sort... Le bonheur et la satisfaction qui, souvent, n'habitent point les palais des grands, règnent dans notre cabane.»

Mais il lui faut ajouter aussitôt:

«Comme compensations de ces jouissances, la santé de M. Laflèche se trouva très compromise. Un travail excessif avait développé un mal opiniâtre. Le rhumatisme dont il souffrait déjà se changea en bosses, puis en plaies aussi incommodes que pénibles.

De son côté, M. Lafèche attribuait gaiement son mal «à la paresse qui l'avait retenu sédentaire, tout l'été, à l'Ile-à-la-Crosse.»

«Pour me punir, le bon Dieu m'envoya un rhumatisme qui me tourmenta longtemps, et pour m'empêcher d'oublier la leçon, il a eu soin, en le retirant, de me laisser boîteux.»

Il boîta toujours, et ce fut sa consolation de conserver, jusqu'au seuil de son éternité, ce stigmate de son apostolat dans les missions sauvages.

À mesure que M. Lafèche s'affaiblissait, le Père Taché se fortifiait. C'était déjà le «voyageur infatigable qu'il n'était pas commode de dépasser sur la route,» et pour qui «les raquettes, comme les canots, semblaient n'avoir que des charmes.»

«Un jour les rôles changeront: Mgr Taché, le grand voyageur, sera condamné à l'immobilité dans son palais, pendant que Mgr Lafèche, l'ancien infirme, parcourra les continents et traversera les mers sans fatigue.»

L'hiver 1847 - 1848 n'améliora pas l'état du malade. Les plaies s'agrandissaient. Mais le Père Taché versait sur les souffrances de son bien-aimé tous les soins de sa tendresse. Plus tard, lorsque l'évêque des Trois-Rivières, rendu à la santé du corps, saignera par les innombrables entailles de son âme, sous les coups d'une infortune qu'il comparera à celle de Job, l'archevêque de Saint-Boniface arrivera fidèle, auprès de son ami, se prévalant de son titre *d'infirmier*, acquis à l'Ile-à-la-Crosse, pour répandre de nouveau sur chaque plaie ravivée le vin et l'huile de sa charité.

Mais, à l'Ile-à-la-Crosse, M. Lafèche ne souffrait que dans son corps. Son âme rayonnait d'une joie paisible, qui imprégnait jusqu'à la remuante gaieté de son confrère.

Ni l'un ni l'autre n'eussent échangé leur misère contre les lambris des rois.

Au mois de juillet 1848, une voix vint s'adjoindre à ce concert fraternel et former le «trio bienheureux»: le Père Faraud.

«Le Père Faraud qui nous arrive, plein de jeunesse, de force et de bon vouloir!»

Le Père Taché «se croit au paradis de voir un Oblat,» et M. Lafèche jouit du bonheur mutuel de ses compagnons religieux. Ceux-ci proclament M. Lafèche leur supérieur régulier, et rivalisent d'affection pour l'aimer, comme de dévouement pour le soigner.

Sauf une absence du Père Taché, qui retourna au lac Athabaska, les mois qui allèrent de juillet 1848 au printemps 1849 furent les plus heureux de toute la vie des trois futurs évêques. Plus ils se voyaient pauvres et sevrés du monde dans leur «baraque,» plus les cœurs s'unissaient dans l'indivisible charité. Le service de Dieu et des âmes fini, les prescriptions de la règle des Oblats observées, c'était le tour «des histoires, des rires et des chansons.» Le refrain revenait, toujours le même:

«Vive le Nord et ses heureux habitants!»

On le chantait en toutes mesures et démesures, en lavant les écuelles de ferblanc, en rôtissant le poisson à la broche, en croquant la viande sèche, en attisant le foyer ouvert où pétillait la bûche ancestrale. On le chantait de toutes voix: M. Lafèche en virtuose, le Père Taché assez bien, le Père Faraud très mal. Mais tous trois du même cœur chantaient: «Vive le Nord et ses heureux habitants!»

Séptuagénaires, les trois évêques rechanteront encore,

en se revoyant, cet *allegro* de leur jeunesse; mais la mélancolie voilera leur accent; et, lorsque dans leur carrière de labeur, ils s'arrêteront un instant pour s'écrire, ils se rediront l'un à l'autre:

«Vous souvenez-vous, cher Seigneur et ami, du temps où nous chantions: «Vive le Nord et ses heureux habitants?» ..Oh! qu'il est donc passé ce temps! *Mais c'était le bon temps!*»...

Brusquement le courrier de 1849 vint briser la fête de l'Île-à-la-Crosse. Deux lettres de la Rivière-Rouge; l'une du Père Aubert, supérieur des Oblats de l'Ouest, pour les Pères Taché et Faraud; l'autre de Mgr Provencher, pour M. Lafèche.

La lettre du Père Aubert disait:

«La Révolution (1848) survenue en France tarira peut-être les ressources de la Propagation de la Foi; peut-être aussi serons-nous obligés de laisser l'œuvre commencée. Ne poussez donc pas plus avant mais bornez à l'Île-à-la-Crosse vos soins et vos travaux.»

Les deux jeunes Oblats restèrent d'abord consternés. Puis, ils ouvrirent la pauvre alcove, que M. Lafèche avait disposée pour conserver le divin Compagnon de l'exil, et firent une prière. Se relevant, ils écrivirent au Père Aubert:

«La nouvelle que contient votre lettre nous afflige, mais ne nous décourage pas. Nous savons que vous avez à cœur nos missions; et nous, nous ne pouvons supporter l'idée d'abandonner nos chers néophytes et nos nombreux catéchumènes. Nous espérons qu'il vous sera toujours possible de fournir du pain d'autel et du vin pour le saint Sacrifice. À part cette source de consolation et de force, nous ne vous demandons qu'une chose, la permission de continuer nos missions. Les poissons du lac suffiront à

notre existence et les dépouilles des bêtes fauves à notre vêtement. De grâce, ne nous rappelez pas.»

La lettre de Mgr Provencher mandait M. Lafèche à Saint-Boniface, pour «affaires très importantes.» Les Pères Faraud et Taché ne s'y méprirent pas: l'affaire importante c'était l'épiscopat; et ils s'en fussent réjouis pour leur ami commun, s'ils ne l'avaient vu si triste de les quitter.

M. Lafèche partit en juin 1849. Il ne devait jamais revoir l'Ile-à-la-Crosse.

«Il emportait avec lui les regrets de tous ceux qui l'avaient connu. Estimé, respecté, chéri de tous, il put voir, aux larmes abondantes versées à son départ, qu'il n'avait pas travaillé pour des ingrats. Ses compagnons, plus que tous les autres, avaient été à même d'apprécier ses aimables qualités.»

Dès l'automne, le Père Faraud s'en fut établir la mission inaugurée par le Père Taché, au lac Athabaska.

Le Père Taché reprit ses voyages aux extrémités de sa paroisse de l'Ile-à-la-Crosse, jusqu'en 1851, date où il fut rappelé, à son tour, à Saint-Boniface.

L'été 1849 marqua donc la séparation des trois amis. Ils se revirent, ils s'écrivirent: mais ils n'habitèrent plus jamais ni la même cabane, ni le même palais.

R. PÈRE DUCHAUSSOIS, O. M. I.

Dès que parut la Circulaire de Monseigneur Cloutier, annonçant qu'un Monument serait érigé, dans sa ville épiscopale, à la Mémoire de son vénéré prédécesseur, tous les journaux s'empressèrent de reproduire la bonne nouvelle.

La revue, «Les Missions Franciscaines,» publia les pages émouvantes qui suivent :

À LA MÉMOIRE DE

SA GRANDEUR MONSEIGNEUR L.-F. R.-LAFLÈCHE

ANCIEN MISSIONNAIRE CANADIEN.

---

Au cours de cette heureuse année qui verra un digne monument s'élever à la mémoire de notre grand évêque missionnaire, orateur et patriote, nos lecteurs reliront sans doute avec un immense intérêt quelques-unes des belles pages qu'il nous a laissées. Nous ne pouvons mieux débiter qu'en reproduisant ici le magnifique éloge qu'il faisait de nos premiers missionnaires canadiens.

Que n'aurait-il pas dit s'il lui avait été donné d'entrevoir ces jeunes gens et jeunes filles de notre sol qui partent maintenant si nombreux pour aller porter au loin le bienfait de la foi chrétienne, fruit des labeurs et des souffrances de nos premiers martyrs!

## Nos Missionnaires

(VOIX DE NOTRE HISTOIRE)

*L'histoire du Canada raconte d'abord l'œuvre des missions chez les sauvages et les efforts faits par les Pères Récollets et les Pères Jésuites pour amener ces infortunés infidèles à la connaissance de la foi et à la véritable civilisation. Elle nous redit ensuite les services immenses rendus par ces mêmes hommes aux premiers colons, surtout en attendant l'organisation hiérarchique de l'Église au Canada.*

*La palme du martyr, remportée par plusieurs de leurs membres, a couronné leur œuvre; elle a attaché au front de notre nation naissante cette auréole de gloire qui brille d'une lumière si vive et si pure.*

*Le sang de ces martyrs a réellement été pour nous une source de bénédictions; il a été le prix d'acquisition de notre patrie, de ce sol qu'ils ont les premiers visité, et qu'ils ont ainsi purifié de toutes les abominations d'une infidélité plusieurs fois séculaire. Ce sang des envoyés du Dieu de paix et de charité si indignement répandu par les mains du farouche et barbare infidèle, a mis le sceau à la réprobation de ces races coupables qui rejetaient la lumière. Dieu les a jugées, et c'est à peine s'il en reste quelques témoins pour dire qu'elles ont existé.*

*Mais ce sang de nos pères dans la foi est devenu notre plus glorieux comme aussi notre plus légitime titre à la possession de ce territoire. Les premiers possesseurs, qui devaient devenir nos frères, en ayant disparu, nous en avons été mis en possession providentiellement et de la manière la plus légitime qu'il ait jamais été donné à un peuple d'avoir une patrie.*

*Cette belle œuvre des missions sauvages, commencée aux premiers jours de la colonie canadienne sur les bords du Saint-Laurent, se continue de nos jours. Nos missionnaires ont pénétré dans l'intérieur du continent, et de là, se sont dirigés vers l'ouest et le nord; ils ont arboré l'étendard de la croix sur les bords de l'océan Pacifique, et jusque sous le cercle polaire, où le soleil ne se couche pas en été et ne se lève pas en hiver.*

MONSEIGNEUR LAFLÈCHE



# Mission des Peuples

---

## MISSION DU PEUPLE CANADIEN-FRANÇAIS

*Notre Revue, «Les Missions Franciscaines,» se doit, croyons-nous, de parler de la belle et grande mission confiée par Dieu à notre peuple canadien-français.*

*Le moment n'en saurait être mieux choisi. Cette année même, en effet, au printemps probablement — la date n'est pas encore fixée — en la belle et florissante ville des Trois-Rivières, un monument sera dévoilé à la mémoire de notre grand évêque canadien, Monseigneur L.-F. Laflèche.*

*De ce grand évêque, qui fut aussi un grand missionnaire, il y aurait certes, de bien belles lettres, et aussi de bien beaux traits apostoliques à reproduire ici; nous en avons déjà donné et donnerons probablement encore. Mais pour l'heure, il semble qu'il y ait quelque chose de bien préférable: ce sera de mettre sous les yeux de nos lecteurs, pour les leur faire relire, les belles et fortes pages que ce grand Évêque patriote nous a laissées sur la mission de notre peuple canadien-français. Cette lecture sera pour tous: jeunes et vieux, ceux qui luttent là-bas aux frontières, comme ceux qui les appuient d'ici, un puissant réconfort.*

# IL Y A UNE MISSION POUR CHAQUE PEUPLE

Dans les œuvres de Dieu, il n'y a point de lacune, et rien n'est laissé au hasard. Tout est coordonné selon l'idée d'un plan infiniment sage où doit éclater la gloire, dans la manifestation de ses divins attributs, surtout de sa puissance, de sa bonté, de sa miséricorde et de sa justice. L'humanité entière concourt à la réalisation de ce plan. Chaque individu dans sa famille, chaque famille dans la nation, chaque nation dans l'humanité a reçu en conséquence, une mission spéciale qu'elle doit remplir, un but déterminé qu'il lui faut atteindre. Dieu, dans les dispositions admirables de sa providence, ne refuse à personne, individu, famille ou nation, les moyens d'atteindre sa fin; comme aussi il punit sévèrement l'abus de ces moyens, et brise même comme un instrument inutile, les peuples et les nations qui n'ont pas compris leur mission, ou qui ont refusé de suivre leurs destinées en se détournant de la route que Dieu leur avait tracée. *Reges eos in virga ferrea et tanquam vas figuli confringes eos.* «Vous les gouvernerez avec un sceptre de fer, dit Dieu à son Verbe; vous les briserez comme un vase d'argile.»

Que l'on remonte à l'origine des nations, et qu'on suive l'histoire des migrations des divers peuples, on verra que chaque famille a été dirigée par une inspiration spéciale, et comme conduite par une main invisible vers le pays qu'elle devait habiter. C'est surtout ce que l'histoire sainte nous montre dans la vocation d'Abraham.

«Dieu dit à Abraham: sors de ton pays, de ta parenté et de la maison de ton père, et viens dans la terre que je te montrerai; là je ferai de toi une grande nation. En conséquence, Abraham quitta la Mésopotamie et s'en alla sous la direction de l'Éternel, son Dieu, vers l'Occident, jusqu'au pays de Chanaan. Là, Dieu lui apparaissant de nouveau, lui dit: C'est cette terre que je donnerai à ta postérité. Lève les yeux maintenant et regarde du lieu où tu es vers le Septentrion et le Midi, à l'Orient et à l'Occident, je te donnerai à toi et à ta postérité, toute cette terre que tu aperçois; je multiplierai ta race à l'égal de la poussière de la terre, des étoiles du ciel et du sable qui forme le rivage de la mer.»

Ce passage des Saintes Écritures, si remarquable sous tant de rapports, renferme surtout le plus haut enseignement au point de vue où nous le citons.

La terre que Dieu promet à Abraham était alors la patrie des Chananéens. Ce peuple pervers l'avait souillée par ses abominations au point que Dieu avait résolu de l'exterminer. Avant d'en venir à l'exécution, l'Éternel lui met devant les yeux les exemples de vertu et de piété du Père des croyants. Pendant de longues années, cet homme vit au milieu d'eux, il visite tour à tour les différentes parties de leur pays. Mais la langue éloquente de sa sainteté et la protection si visible de l'Éternel sur lui, ne font qu'aggraver le crime de cette nation coupable, qui continue de marcher vers les voies de la perversité. Alors Dieu essaie d'un autre moyen pour le ramener dans le chemin du devoir. Il prend la verge en main. Et la suite de l'histoire sainte nous montre que la guerre, le feu du ciel, la famine visitent tour à tour ce malheureux pays, jusqu'à ce qu'enfin l'heure de leur extermination ait sonné...

L'histoire profane nous donne les mêmes enseignements.

En étudiant avec attention l'histoire des différents peuples, nous y reconnaissons visiblement la main de la Providence qui dirige les pas de leurs premières familles, donne à chacun son territoire, un but qu'elle doit atteindre. Sont-elles fidèles à leur mission, la paix chez elles amène l'abondance, la prospérité et le bonheur. Se détournent-elles, au contraire du vrai chemin, le glaive est à leur porte et sur leur tête, la guerre et l'esclavage, la peste et la famine tour à tour les visitent, jusqu'à ce qu'enfin elles entrent dans le devoir. S'endurcissent-elles, l'envahissement, le démembrement de leur territoire, l'exil en masse, et même l'extermination les fait disparaître... Voilà ce qu'une étude attentive de l'Histoire profane nous enseigne sur la conduite de la Providence à l'égard des nations.....

C'est donc une vérité constante, aussi clairement enseignée par la révélation que solidement démontrée par les salutaires enseignements de l'histoire: *chaque nation a reçu de la Providence une mission à remplir, un but déterminé à atteindre.* Infailliblement elle y arrivera, si elle correspond fidèlement aux vues de Dieu sur elle: car Dieu, dans sa puissance et sa sagesse, proportionne toujours les moyens à la fin. Quelque faible donc que soit une nation, quelque restreint que soit son territoire, ce petit peuple n'a rien à craindre tant qu'il sera ce qu'il doit être, fidèle à Dieu et à sa mission. Fût-il d'ailleurs environné de nations puissantes et ambitieuses, aussi bien servies par le génie de leurs hommes d'état que par l'habileté de leurs généraux et la valeur de leurs armées, Dieu le protégera et combattra même pour lui et s'il le faut, comme au temps de Sennachérib et de Judas Machabée.

Au contraire, un vaste territoire, les richesses et la puissance n'empêcheront pas le peuple prévaricateur d'être profondément humilié, démembré, et même effacé du nombre

des nations, s'il se montre incorrigible. Témoin les puissants empires dont l'histoire nous raconte les révolutions sanglantes et la fin lamentable.

LES CANADIENS-FRANCAIS SONT RÉELLEMENT UNE NATION;  
LA VALLÉE DU SAINT-LAURENT EST LEUR PATRIE.

Quand on voit une population de *près de* un million d'âmes se lever comme un seul homme pour répondre à l'appel de son nom, parlant la même langue, proclamant la même foi; quand on la voit tenir par le cœur aux institutions et aux lois que lui ont léguées ses ancêtres, travailler courageusement le sol qu'ils ont acquis au prix de leur sang, qu'ils ont arrosé et fertilisé de leurs sueurs; quand, l'histoire en main, on voit que ce million d'âmes n'est que l'épanouissement régulier de ces quelques familles françaises qui sont venues s'établir ici, il y a à peine deux cent cinquante ans, pour évangéliser les peuples infidèles, de ces contrées, il faut bien en convenir et dire: *Digitus Dei est hic*, «Le doigt de Dieu est là.»

Un développement aussi prodigieux à travers tant de vicissitudes et en présence de tant de difficultés, est bien réellement le cachet de l'œuvre de Dieu. Ces quelques familles étaient bien de celles que la divine Providence a privilégiées pour être l'origine et la source d'une *nation*. La discrétion et le soin qui ont présidé à leur élection pour cette haute mission nous autorisent ce semble, à leur appliquer ces paroles de la Sainte Écriture au patriarche Abraham: *Sors de ton pays, etc.*,

Oui! nous le répétons avec bonheur pour le passé, et confiance pour l'avenir: nous, Canadiens, nous, les descendants de ces nobles familles qui ont donné des martyrs à l'Église et des héros à notre bien-aimée patrie, nous sommes

aujourd'hui une *nation*. La terre que le sang de ces martyrs a purifiée et sanctifiée, le sol que la valeur de ces héros a si légitimement conquis, défendu et conservé avec tant de sacrifices, est notre patrie.

Mais si les quelques familles sorties de la vieille France il y a quelques deux cents ans, et qui sont venues s'asseoir sur les bords du Saint-Laurent, sont devenues aujourd'hui une nation d'un million d'âmes, ce n'est pas l'effet du hasard capricieux, ni d'une force aveugle; mais c'est bien l'œuvre d'une Providence toute miséricordieuse. Elle a voulu se servir de nos pères pour apporter la lumière de l'Évangile et les principes de la régénération chrétienne aux infortunées peuplades qui étaient depuis tant de siècles plongées dans les ténèbres de l'infidélité et assises à l'ombre de la mort dans cette belle et fertile vallée.

Nos pères ont noblement accompli cette belle mission. L'héroïque et glorieuse histoire du temps est là pour nous en convaincre. Leur zèle, leur dévouement, leur fidélité à cette œuvre sont écrits en traits de sang depuis l'embouchure du Saint-Laurent jusque sur les bords des grands lacs où il va prendre ses eaux.

Le Canadien qui ne serait pas fier de son origine et content de sa patrie se montrerait, certes, par trop difficile. Bien peu de nations aperçoivent à l'aurore de leur histoire une auréole aussi glorieuse et aussi pure; beaucoup, au contraire, ont en partage un territoire dont la fertilité, la salubrité climatérique et les richesses naturelles sont grandement inférieures à ce qu'offre la grandiose et pittoresque vallée du Saint-Laurent. Nous devons donc, Canadiens, bénir la divine Providence qui nous a si bien servis, et nous attacher inviolablement au sol où reposent les cendres de nos religieux ancêtres, et où de grandes destinées nous sont sans aucun doute réservées. *Soyons donc intelligents, courageux et vertueux, et regardons l'avenir avec confiance.*

# Bataille des Métis et des Sioux

---

À LAQUELLE ASSISTAIT MONSEIGNEUR LAFLÈCHE ET  
RACONTÉE PAR LUI-MÊME.

SA GRANDŒUR, ALORS MISSIONNAIRE À LA RIVIÈRE ROUGE, ACCOMPAGNAIT LES CHASSEURS MÉTIS À LA PRAIRIE; IL SE TROUVA DANS LE PETIT CAMP DES ASSIÉGÉS DURANT CES DEUX TERRIBLES JOURNÉES. LA BATAILLE EUT LIEU LE 13 ET LE 14 JUILLET 1851, AU PIED DES BUTTES DE GRAND COTEAU DANS LE DAKOTA.

Au moment où nous allons camper, nos éclaireurs nous signalent la découverte d'un grand camp des Sioux. — De suite, nous nous mettons à fortifier notre frêle et mouvant rempart de charrettes, et on passe dans les roues, des perches que l'on y attache aussi solidement que possible. Sous les charrettes sont creusés des trous, pour y mettre les femmes et les enfants à l'abri des balles; en dehors de ce cercle, on élève des redoutes en terre pour protéger nos chasseurs, dans le cas où ils se trouveraient trop incommodés par le feu des ennemis. Vous pouvez croire que l'on fit bonne garde pendant toute la nuit.

C'était précisément au moment de la pleine lune et nous pûmes contempler à loisir le spectacle solennel de l'éclipse, que j'avais eu le soin de prédire à mes gens.

Pendant que mes amis du Canada observent à leur aise cet admirable phénomène de la nature, me disais-je à moi-même, me voici donc, moi, forcé d'envisager pendant

cette triste et longue nuit une mort qui, quoique vue à travers un nuage d'incertitude, n'en paraît cependant pas moins horrible. Ah! mon cher ami, je vous avoue que je fis là mon sacrifice; car je m'attendais à être le lendemain taillé en morceaux par ces barbares. Humainement, c'était la seule conclusion à laquelle je pouvais arriver. Un camp de 600 loges donnait au moins 6,000 guerriers; et qu'avions-nous à leur opposer? Environ 80 chasseurs, dont quelques-uns n'avaient pas plus de 12 à 15 ans.

Nous avons un rempart, c'est vrai; mais quel rempart! Des charrettes posées l'une à côté de l'autre pouvaient empêcher nos chevaux de s'enfuir; mais comment pouvaient-elles nous défendre contre une grêle de balles. Il était donc à peu près certain qu'il n'y avait aucune chance de salut pour nous; et, sans une protection manifeste de Dieu la main qui vous trace ces lignes serait maintenant suspendue à une perche, et devenue le jouet des vents, au-dessus d'un tombeau sioux.

Le lendemain, 13 juillet et dimanche, nos éclaireurs aperçoivent les Sioux, qui se mettent en marche; mais quel nombre!...

Le sort en est jeté, il faut se battre, et il n'y a pas un moment à perdre. «Courage, courage, mes amis,» leur répétais-je, en faisant le tour du camp, «vous voyez que nos ennemis sont nombreux; mais aussi vous savez combien ils sont lâches. Souvenez-vous surtout que Dieu est de votre côté et que vous avez un père dans le ciel, qui voit combien est injuste l'attaque de ces gens contre vous; battez-vous courageusement, c'est lui qui vous commande de défendre vos femmes et vos enfants, et de protéger vos vies. Mourons, s'il le faut, mais mourons en braves; tant que nous aurons un souffle de vie dans la poitrine, employons-le pour nous défendre.»



Qu'en dites-vous, mon ami, n'est-ce pas là joliment faire le général ? Et si le défunt Napoléon Bonaparte m'eût entendu, ne m'aurait-il pas, en passant, jeté quelque croix de Légion d'Honneur. Je fis en même temps, au nom de tout le camp, un vœu de faire un jeûne solennel et de chanter trois grand'messes.

Pendant que je faisais le tour du camp, les Sioux l'avaient déjà cerné de toutes parts et entouré comme d'une ceinture; leurs balles se croisent sur nos têtes. Nos chasseurs, habiles tireurs, répondent avec plus de justesse, et accompagnent leurs décharges de cris de joie, qui portent le découragement dans le cœur de leurs ennemis, étonnés d'une résistance aussi inattendue. Bientôt les plus braves de ces lâches ayant reçu leur passeport pour l'autre monde, les autres ont la prudence de ne pas les imiter et, en conséquence, se tiennent à une distance respectueuse. Toutefois on les voit se réunir sur différents points, on les entend pousser leurs cris de guerre, tout en continuant leur feu sans effet.

Ils paraissent vouloir s'organiser et s'avancer en corps jusqu'à nous; c'est ce que nous craignons davantage, car, n'étant pas un contre vingt, nous ne pourrions résister corps à corps. La peur l'emporte dans leurs conseils, et ils n'osent approcher, certains que la mort attend les premiers qui ouvriront le chemin. De fait, la brèche qu'ils auraient pratiquée dans notre faible rempart leur aurait coûté bien cher; nous étions tous bien décidés à leur prouver qu'un blanc estime sa vie, et qu'il ne la donne pas à aussi bon marché. Chacun avait son couteau à la ceinture, prêt à remplacer le fusil; et votre ami, qui n'avait pas jugé convenable à son caractère de prendre le fusil, avait décidé qu'au moment suprême, il lèverait sa hache sur la tête du premier coquin qui oserait mettre la main sur sa charrette. Heureusement il n'en fut pas réduit à cette extrémité.

Après une fusillade d'environ six heures, un des chefs s'écria: «Holà! guerriers; nous ne pouvons pas tuer les Français, et ils nous écrasent; nous ferons mieux de nous en aller. Ils pourraient se fâcher tout de bon et alors ils sont capables de se mettre à notre poursuite.

«Guerriers, allons-nous-en.» Il n'en fallait pas plus pour les décourager; et vous pouvez croire si cette harangue entendue clairement de notre camp fit redoubler nos cris de joie.

Pour moi, dans un succès aussi inespéré, je ne vois qu'une protection étonnante de Dieu. Encore si nous nous en fussions tirés avec une chance ordinaire, en ne perdant que quelques-uns des nôtres. Mais non! ce bon Père a voulu nous montrer, d'une manière plus claire encore, avec quelle tendresse il protège ceux qui ont confiance en lui, et qui invoquent son secours par la puissante intercession de Marie.

Les Sioux eux-mêmes forcés de le reconnaître, s'écriaient dans le fort de la bataille: «Vous avez avec vous un *Manitou* qui vous défend.» Pas un seul homme n'a été tué dans notre camp; trois seulement ont été légèrement blessés. Et cependant des milliers de balles ont traversé, dans toutes les directions, l'espace resserré que nous occupions. Grâce en soient rendues à la divine Providence! Quant à la perte des Sioux, nous ne la connaissions pas...

## Monseigneur Laflèche

et

## Monseigneur Taché

Dans sa lettre du 30 juillet 1847 à Monseigneur Bourget Monseigneur Provencher confirme par un témoignage précieux que nous tenons à publier, l'idée qu'on s'est toujours faite du don des langues que possédaient à un degré supérieur Monseigneur Laflèche et Monseigneur Taché: «M. Laflèche a réussi à apprendre le Cris et le Montagnais ainsi que le Père Taché, depuis son arrivée à l'Île à la Crosse, n'ayant pour interprète qu'un sauvage aveugle, ne parlant pas un mot de français. M. McKenzie me dit en parlant d'eux: «But they have succeeded well in learning both languages during the winter and could converse with those tribes in their own tongue well when I left l'Île à la Crosse.»

## T'en souviens-tu, Alexandre ?

---

«Lors des funérailles de Monseigneur Taché, O. M. I., l'ancienne cathédrale de Saint-Boniface ne put contenir la foule qui se pressait sous le portique du temple. Monseigneur Laflèche devait prononcer le sermon de circonstance. Afin de procurer aux fidèles la consolation d'entendre les paroles si éloquentes de ce prince de l'Église, une chaire avait été improvisée, en face de la cathédrale. Les restes de Monseigneur Taché furent transportés au même endroit, et ses enfants purent une dernière fois contempler les traits bien-aimés de leur père. Monseigneur Laflèche retraça avec une maîtrise empoignante, la carrière si féconde de ce grand apôtre de l'Ouest.

Il raconta les travaux pénibles des ouvriers de la première heure, dans ces lointaines missions, et comment, avec son vieil ami, *Monseigneur Taché*, il avait assisté au berceau de la mission Saint-Jean-Baptiste, à *l'Ile-à-la-Crosse*. Et pourtant, ajouta-t-il, malgré les durs labeurs et les privations parfois cruelles de ces missions, nous surabondions de joie en voyant ces peuples barbares et païens courber leur front altier sous l'étendard de la croix et implorer avec instance le bonheur d'être régénérés dans les eaux salutaires du baptême. À ce moment, *Monseigneur Laflèche* se tournant vers le cercueil de son ami de coeur, le compagnon de ses courses apostoliques, étendit la main vers le défunt et, comme saisi d'une soudaine inspiration, il ajouta:—«T'en souviens-tu, *Alexandre*, de ces jours de bonheur au milieu de nos chers Montagnais, alors que nous n'avions pas encore

senti les douleurs crucifiantes de la couronne d'épines qu'accompagnaient la mitre et la crosse épiscopales ?»

Cette interpellation d'outre-tombe fit passer un frisson sur les fidèles émus jusqu'aux larmes.

*Monseigneur Lafèche*, après un moment de silence, essuya quelques larmes et reprit: «Laissez-moi prolonger l'éloge de mon vieil ami, afin de tromper ma douleur de l'avoir perdu.» Monseigneur Lafèche venait peut-être de remporter le plus grand triomphe oratoire de sa vie.

(LES MISSIONS FRANCISCAINES.)



## Conférence de Mgr Laflèche

---

PRONONCÉE AU MONASTÈRE DES URSULINES DES TROIS-  
RIVIÈRES, LE 17 OCTOBRE 1895, À L'OCCASION  
D'UN VOYAGE FAIT À LA FERME D'OKA ET AUX  
URSULINES DE ROBERVAL

Monseigneur, après avoir donné le texte de la sagesse où Salomon fait le portrait de la femme forte, nous dit : Il y a quinze ans, j'avais conçu le plan d'avoir, dans mon diocèse, une école d'agriculture confiée à des religieux; où les jeunes gens pourraient apprendre à cultiver; j'avais aussi songé à un couvent dirigé par des religieuses, où les jeunes filles se formeraient à tous les travaux d'une maîtresse de maison, tout en apprenant dans les deux écoles le français et le calcul. Dieu ne m'a pas donné les moyens de réaliser ces projets, mais je suis heureux avant de mourir d'avoir vu ces deux écoles.

Il y a quelques mois, je visitais la ferme des Trappistes d'Oka, située dans le Comté du Lac des Deux-Montagnes. En m'y rendant, je passai près du village sauvage des Iroquois, — Oka —, ce mot, dans leur langue signifie le Doré — du nom d'un ancien chef sauvage. Le gouvernement a donné là aux Trappistes une immense étendue de terre. Les Trappistes sont des Bénédictins réformés.—Ils ont mis ces terrains incultes en valeur. Les Révérends Pères sont en frais de faire, de ce coin de terre, où les Iroquois n'avaient rien récolté, un véritable paradis terrestre.

Invité à faire une conférence à leurs novices, je leur ai dit: «Mes Frères, pourriez-vous me dire quelle différence il y a entre un trappeur et un trappiste?» — L'Iroquois n'est qu'un trappeur tandis que le religieux bénédictin est un trappiste. Le trappeur aime l'ouvrage tout fait. Il met des trappes pour prendre le gibier, les petites bêtes du Bon Dieu, la loutre, le castor; mais quant à cultiver le sol pour en obtenir des produits, cela ne lui entre pas dans la tête. Le trappiste au contraire aime l'ouvrage qui est à faire. En se conformant à la loi du travail, il répond aux ordres du Créateur qui a condamné l'homme à manger son pain à la sueur de son front. J'ai vu à Oka des vignes magnifiques, des pépinières, des clôtures en pierre qui défieront les siècles.

Voilà les fruits du travail. À Saint-Norbert, Manitoba, j'ai été témoin de la véritable transformation que ces religieux avaient fait subir aux 1,500 acres de terre que le gouvernement a mises à leur disposition. Mais au Manitoba, le sol est fertile. Dans nos climats, était-il possible de réaliser des progrès aussi notables? L'expérience nous l'a prouvé. Les produits de la ferme d'Oka,— vin, beurre, fromage et miel — défient toute compétition.

Plus tard, je me dirigeais vers Roberval — je visitai cette région du Lac Saint-Jean que nos pères nommaient le royaume du Saguenay — région immense, encaissée entre les eaux glacées du Nord et la chaîne des Laurentides. Le premier blanc qui ait pénétré là est le Père De Quen, en 1642. Les sauvages Atticamègues — Poissons Blancs — vivant de chasse et de pêche, ne peuvent subsister en grand nombre: ils se réunissent ordinairement en groupes de deux familles. Leurs mœurs sont honnêtes, ils sont bons. Le missionnaire trouva parmi eux un terrain propice pour y semer la parole de Dieu, qu'ils reçurent avec empressement. Ils sont demeurés catholiques; mais n'ayant pas voulu se

plier à la loi du travail, ils disparaissent petit à petit, et bientôt ils auront subi le sort des sauvages qui peuplaient autrefois les bords du Saint-Laurent. Les premiers blancs qui se soient aventurés jusqu'à Chicoutimi, — mot qui signifie *eaux profondes jusqu'ici* — étaient braves, mais ceux qui ont poussé jusqu'au lac Saint-Jean, l'étaient davantage. Les communications étaient difficiles, la navigation étant interrompue à Chicoutimi, et il n'y avait pas de chemins. Ces colons étaient sous la conduite de Monsieur Boucher, ancien missionnaire du Nord-Ouest et de Monsieur Hébert, curé de Saint-Pascal.

Ils sont allés, suivant le texte du Psalmiste, «semant et pleurant.» Dans toute œuvre il y a les périodes du début, de l'accroissement et de la maturité. La période du début est celle de la douleur. La Vénérable Mère Marie de l'Incarnation laissant sa patrie, sa famille, pour venir implanter une maison de son ordre à Québec est passée par les tribulations et la souffrance. Elle a versé des larmes — mais ces larmes, tribut payé à la nature, n'offensent pas le bon Dieu; ce sont des droits que la nature réclame. — Ainsi les premiers colons du Saguenay ont ouvert cette région à la sueur de leurs fronts et, aujourd'hui, Chicoutimi, qui, il y a quelques années ne renfermait que quelques huttes, est doté d'un évêché, de deux maisons religieuses et de quarante paroisses qui font sa gloire. Notre population Canadienne peut se tailler là une autre province. Aujourd'hui, les habitants du Saguenay sont reliés aux centres de civilisation par une artère du Pacifique, laquelle, en arrière de Batiscan va droit à Roberval, terminus du chemin de fer.

En arrivant à Roberval avec Mgr Labrecque et les ministres Taillon et Beaubien, je fus invité à me rendre à Mistassini — grosse roche — où les Trappistes ont un établissement. J'ai vu là la pauvreté dans toute sa sévé-



rité. Cette Trappe est au début.—L'abbé, vieillard comptant cinquante et un ans de profession, était malade au lit, étant au sixième jour d'une pleurésie — j'allai le voir avec Mgr Labrecque. Il paraissait souffrant, respirant difficilement — toutefois, — on remit l'administration des derniers sacrements au lendemain.

Je me retirai vers neuf heures. La chambre que l'on me donna était voisine de celle du malade. Ses plaintes, ou plutôt sa respiration entrecoupée, arrivaient jusqu'à moi, je m'endormis peu après. Lorsque je m'éveillai vers trois heures du matin, c'était silence complet; et à travers la cloison, je pouvais voir la lueur immobile des lumières et entendant les cloches du monastère, je supposai que c'était l'office de nuit. À cinq heures, lorsqu'un moine vint frapper à ma porte, je m'informai du malade, on me dit: «il est mort cette nuit, en demandant à l'infirmier de le retourner dans son lit.» Ainsi, il était mort sans sacrements, dans un monastère où il y avait deux évêques, plusieurs prêtres et celui-là même qui passait la nuit auprès de lui était un prêtre! C'est la deuxième fois que je rencontre, dans mes voyages, la mort sous le toit où je loge. La première fois, c'était à Saint-Paul Minnesota. M. X...., était dangereusement malade et avait reçu les derniers sacrements. Lorsque j'allai le voir, le soir avant de me retirer, il me demanda de lui donner une dernière bénédiction ajoutant: «je la recevrai avec beaucoup de foi et j'espère qu'elle m'aidera à bien mourir.» Le lendemain matin, il était mort. Quant au Père Abbé — décédé à Mistassini — on devait l'enterrer le lendemain en l'enveloppant simplement de son habit religieux, sans cercueil. On confie ainsi le corps du Trappiste à la terre.

Roberval, à vingt-cinq heures de Chicoutimi, en face du beau lac Saint-Jean, possède un couvent d'Ursulines — magnifique établissement en pierre bosselée de plus de cent

pieds, auquel on a ajouté une aile. Votre programme d'éducation est augmenté là d'une école ménagère où les jeunes filles se forment à tous les travaux de la ferme. J'ai vu des jeunes filles tricoter, une enfant de sept ans faisait un *chausson*. Comme on l'observait, elle y mettait de l'importance. Dans le même atelier, j'ai vu filer, tisser — la toile ouvrée, qu'on a tissée sous nos yeux à deux brins, est telle que l'on n'en trouve pas dans le commerce — les couvertures de laine à brins fins et laineux sont sans rivales. Les ministres étaient émerveillés et je l'étais moi-même. Pour attester sa parfaite satisfaction, le Ministre de l'Agriculture me pria de remettre une médaille d'argent à la Supérieure. Cette médaille était destinée à récompenser la ferme la mieux tenue dans cette région agricole, et ce fut celle des Ursulines. J'étais heureux de décerner à vos Mères cette récompense. Ici, Monseigneur fit le portrait de la femme forte tracé par Salomon qui parlait sans doute de sa mère. Ainsi, c'était une reine qui ne trouvait pas au-dessous d'elle de filer, de tisser, de voir à la tenue de sa maison. Bien des fois, j'ai eu l'occasion de vous dire que notre population devait sa foi et ses mœurs à l'éducation foncièrement chrétienne donnée par votre maison. Vos Mères ont formé des femmes fortes. Aujourd'hui, le luxe, la mollesse envahissent les familles et voilà que, pour protester, pour diriger un autre courant, les Ursulines de Roberval prennent l'initiative d'un enseignement qui sera la colonisation, la richesse de la contrée du Saguenay, la sauvegarde de notre nationalité et la gloire de votre Ordre. Ces religieuses réagissent contre le courant de l'émigration qui entraîne tant de familles chez les Américains. Voici ce qui s'est passé. Les Canadiens de nos anciennes paroisses ne pouvant établir leurs enfants, ceux-ci craignant le Nord, à cause de son climat rigoureux, et ne pouvant s'emparer des terres que des marchands de bois retenaient sous leur contrôle, se dirigèrent vers les États-Unis et se firent les

esclaves des nouveaux maîtres qu'ils s'étaient donnés. Ils travaillaient dur, perdaient leurs forces et leur santé, mais ils avaient de l'argent, le dépensaient à acheter des objets de luxe et ils revenaient au pays «bien greyés» — les jeunes gens avaient des «petits quatre-roues» et les jeunes filles des chapeaux de Leghorn avec rubans larges de quatre doigts — c'était ridicule. Voilà qu'un jour, les Américains leur disent: «Nous fermons nos boutiques, nous n'avons plus besoin de vos services, le commerce ne va plus et la guerre est déclarée avec le Sud. Et ils étaient 45,000 Canadiens sur le pavé. — Qu'allons-nous faire? Ce que vous voudrez. Mais si vous voulez vous engager dans nos armées, vous êtes libres, nous vous prendrons. — Et voilà nos Canadiens se battant contre des personnes qui ne leur avaient jamais rien fait, et 15,000, oui 15,000 de nos compatriotes meurent sur le champ de bataille dans des souffrances atroces. Voilà la récompense du travail tout fait, de ceux qui ont dédaigné le sol pour les usines américaines.

Qu'on apprenne donc plutôt aux enfants à se contenter de peu, à se servir eux-mêmes, à ne pas dépenser inutilement l'argent de leurs parents. En un mot que le luxe et l'ivrognerie cessent et notre population trouvera dans notre patrie d'amples moyens de subsistance.

# Hommage de reconnaissance

à

Monseigneur Laflèche

---

AU RÉCENT CONGRÈS D'ENSEIGNEMENT MÉNAGER

---

Lors du congrès provincial d'enseignement ménager tenu récemment à Saint-Pascal, comté de Kamouraska, le président actif de ce congrès, M. C.-J. Magnan, un enfant du diocèse des Trois-Rivières, a rendu le témoignage qui suit à son ancien évêque:

«Je viens de faire allusion au rêve de quelques-uns de nos hommes d'Église et de nos hommes d'État concernant l'éducation domestique à l'école. Permettez-moi d'évoquer un souvenir qui remonte à cinquante ans près. De 1875 à 1880, j'eus le bonheur d'entendre souvent feu Monseigneur Laflèche, l'illustre évêque des Trois-Rivières. «La famille canadienne et ses traditions,» tel était le sujet qu'il aimait à développer, et avec quelle éloquence, au cours de ses visites pastorales. Ce grand évêque fut un précurseur convaincu de l'enseignement ménager, chez nous. Il évoquait souvent la noble figure de la femme forte de l'Évangile et faisait d'heureux rapprochements entre nos vaillantes grand'mères et ce modèle biblique. J'entends encore ses paroles émues mises au service de convictions

sincères et d'une vive imagination, glorifiant le rôle de la femme au foyer canadien. Traditions familiales et industries domestiques étaient célébrées dans un langage superbe où l'éloquence du patriote le disputait souvent à l'éloquence du pasteur.

«Je suis convaincu qu'en ce moment l'âme de mon vieil évêque est témoin du spectacle consolant que nous offre cette salle du congrès et qu'elle se réjouit, en glorifiant Dieu, qui a permis la réalisation d'un rêve longtemps caressé.

«Oui, ce rêve de Monseigneur Laffèche, est réalisé! En vertu d'une résolution du Comité catholique du Conseil de l'Instruction publique, un congrès pédagogique provincial est en ce moment réuni pour étudier les moyens à prendre pour assurer la meilleure application du programme d'enseignement ménager, partie désormais intégrale du programme des écoles primaires et des écoles normales.»



# Mgr Laffèche en Tournée Pastorale

---

## ANECDOTES ET SOUVENIRS

Il n'y a pas encore trente ans que Mgr Laffèche est disparu de la scène de ce monde et s'il revenait sur la terre, il trouverait bien des choses changées dans son petit Trois-Rivières, comme il se plaisait à appeler sa ville épiscopale.

Car Trois-Rivières, en 1898, comptait à peine dix mille âmes. Les vieilles maisons de pierre et les rues étroites du quartier commercial, détruit par le feu de 1908, suffisaient à contenir l'activité d'une population restreinte. Les tramways, qui relient notre ville au Cap-de-la-Madeleine, son ambitieuse rivale, n'existaient pas encore, et pour cause; d'ailleurs, les ponts vermoulus du St-Maurice auraient refusé de les porter. Autrefois, tous les gens se connaissaient; aujourd'hui, la moitié des noms sont inconnus aux hommes de cinquante ans. En ce temps-là, pas de grandes industries ni de moulins à papier; mais de modestes scieries qui faisaient vivre leur monde. Pas de Wayagamack ni de *sulphite*; mais de l'air pur. Pas d'autos; mais la simple bicyclette. Pas d'heure avancée non plus, puisqu'on ne jouait pas encore au golf; mais l'heure solaire réglait le travail et le repos, comme cela s'était toujours fait, d'ailleurs, depuis six mille ans. Aussi, la vie, pour être plus tranquille qu'aujourd'hui, avait un charme familial qu'ont nécessairement rompu l'accroissement de la population et l'érection de paroisses nouvelles.

Tout de même, il y aurait mauvaise grâce à vouloir bouder le progrès qui a développé Trois-Rivières et ses environs; Mgr Laflèche lui-même s'en serait réjoui tout le premier. Il disait familièrement: «Si le diable utilise le progrès pour ses fins perverses, l'Église y trouve aussi son avantage; il nous importe donc d'arriver bons premiers.» Aussi, l'Église trifluvienne ne s'est pas montrée retardataire. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à compter les clochers qui ont surgi depuis quinze ans.

Telle était en 1898 la physionomie des Trois-Rivières. Mgr Laflèche avec ses goûts simples et modestes, aimait la vie calme et tranquille de sa ville épiscopale, et quand les devoirs de sa charge le forçaient de s'en éloigner, il y revenait toujours avec plaisir.

\* \* \*

Le 29 mai de cette même année, le jour de la Pentecôte, Monseigneur partait pour sa visite pastorale dans le comté de Champlain. Après avoir dit les prières de l'itinéraire, tandis que les cloches sonnaient à toute volée, il descendait la grande nef de la cathédrale en bénissant son peuple rassemblé pour assister à son départ.

Le Cap-de-la-Madeleine, première étape de la visite, qui devait être la dernière du vieil évêque, n'est qu'à quatre milles des Trois-Rivières, et même en voiture, la distance est vite franchie. Depuis le pont du St-Maurice jusqu'à l'église, les habitations clairsemées, maisons de cultivateurs ou d'ouvriers, étaient décorées de drapeaux. Sur les seuils des portes les familles se tenaient groupées pour recevoir la bénédiction de l'évêque (belle tradition qui existe encore dans nos campagnes), puis montaient dans les voitures pour se rendre à l'église en faisant suite au cortège.

L'ordre de la visite était le même pour toutes les paroisses. Monseigneur arrivait vers les trois heures, et après le sermon du Père prédicateur, faisait l'entrée solennelle. Il adressait la parole à son peuple et terminait la cérémonie par la bénédiction du Saint-Sacrement.

Mgr Lafèche avait-il le secret pressentiment de sa fin prochaine ? On le croirait maintenant, si l'on se rappelle ce qu'il écrivait et disait à l'occasion de cette visite. Dans sa circulaire du 5 avril 1898, il demandait de faire prier les fidèles pour obtenir les bénédictions du bon Dieu sur cette visite qu'il croyait être la dernière dans le comté de Champlain. « En effet, disait-il, bien que le Ciel me favorise d'une heureuse santé, l'âge avancé de quatre-vingts ans auquel je suis parvenu m'avertit assez que je ne dois plus compter sur les années. En conséquence: *Dum tempus habemus operemur bonum*. Puissions-nous dans cette visite faire la plus grande somme de bien possible!»

Le texte qu'il développait dans son sermon d'entrée le montre encore sous l'empire de la même préoccupation.

Il commentait ce passage des « Actes des Apôtres, » où Saint Paul rappelle aux Éphésiens, venus à Milet: « qu'il « a servi le Seigneur en toute humilité, au milieu des larmes « et des épreuves; qu'il n'a rien épargné pour leur instruction, qu'il a prêché publiquement; qu'il ne considère « pas sa vie comme plus précieuse que lui-même, pourvu « qu'il accomplisse sa course et le ministère qu'il a reçu; « qu'il n'a convoité ni l'or ni l'argent de personne; qu'ils ne verront plus son visage, etc.»

Il rappelait que la visite est d'institution apostolique puisque les Apôtres parcouraient les chrétientés qu'ils avaient fondées. Il parlait de son grand âge, de ses courses apostoliques, des épreuves qui ne lui avaient pas manqué. Bientôt, il lui faudrait rendre compte du ministère redoutable



qu'il avait exercé. Pouvait-il se rendre le même témoignage que l'Apôtre Paul ? Puis, il remerciait le Ciel de lui avoir donné assez de force pour visiter encore une fois le troupeau qui lui était confié, et se rendre compte de l'état des âmes. L'allocution se déroulait sur ce thème durant une demi-heure. Les fidèles écoutaient avec une attention respectueuse ces paroles graves du grand Apôtre, qui, dans la bouche du vieux pontife, paraissaient un adieu. La bénédiction du Saint-Sacrement terminait cet exercice que suivaient les confessions jusqu'à six heures.

Alors s'avavançait la théorie des personnes qui désiraient voir Monseigneur et s'entretenir avec lui : personnes malades, pauvres infirmes, mères de famille portant des enfants dans leurs bras... Ordre était donné d'accueillir tout le monde et de ne refuser la porte à personne. Vingt fois il était interrompu dans la récitation de son bréviaire par ces audiences qui devenaient onéreuses, sans qu'il rebutât personne. Il recevait les gens avec bonté, s'enquérait des causes de leurs maladies, les consolait, les encourageait et les congédiait avec une bonne parole, après les avoir bénis. C'était vraiment le bon Pasteur au milieu de ses brebis.

À six heures, le souper réunissait dix ou douze prêtres venus apporter leur aide pour le temps de la visite. C'était une heure joyeuse. Monseigneur s'emparait facilement de la conversation, et comme il était frugal, il parlait plus qu'il ne mangeait. L'abondance et la variété du menu, que comportait cet événement extraordinaire de la visite de l'évêque, lui inspiraient des réflexions badines sur les dangers de la bonne chère.

Il citait des sentences, des axiomes pour montrer que la plupart des maladies sont causées par des excès de table ; que deux ou trois jours de diète ont raison des malaises

inexplicables; que la longueur de la vie est en raison inverse de l'appétit d'un chacun. Il illustre cette pensée de la manière suivante :

«Chaque individu, disait-il, a une certaine quantité de nourriture à manger dans sa vie; c'est comme un capital qu'il peut dissiper ou faire durer à volonté. Les uns, d'appétit vorace, se jettent sur cette richesse, mangent plus qu'ils n'ont besoin, pour le seul plaisir de manger; et ils n'ont pas atteint quarante ou cinquante ans qu'ils ont complètement dilapidé leur trésor. Les autres, et c'est le petit nombre, sont économes de leur capital. Ils mangent peu, ne prennent de leurs réserves que ce qui est nécessaire pour entretenir et développer leurs forces, et, grâce à leur parcimonie, ont de quoi manger jusqu'à quatre-vingts ans.»

La récréation, qui suivait le souper et qu'il prenait avec ses prêtres, durait jusqu'à huit heures. Dans ces moments, il se laissait aller au charme des douces causeries, à l'abandon de ses souvenirs de collège ou de ses missions. De ses années d'enseignement au Collège de Nicolet, il avait rapporté un goût très vif pour les sciences exactes et surtout pour la cosmographie, dans laquelle il était très versé; et il nous racontait l'incrédulité qu'avaient manifestée les sauvages, quand il leur avait annoncé une éclipse de lune et leur étonnement quand la prédiction s'était vérifiée.

«Un ami, disait-il, m'avait envoyé un grand mouchoir de soie dans les coins duquel les éclipses de lune et de soleil étaient indiquées quatre ans d'avance; et juste au moment où je le reçus, les sauvages étaient rassemblés pour la mission. Comme une des éclipses prédites devait arriver bientôt, je ne manquai pas de mettre les sauvages au courant du phénomène qui devait se produire.

Dans huit jours, leur dis-je, si le ciel est clair dans la soirée, vous verrez la lune se lever et monter brillante

dans le firmament. Puis, elle commencera à disparaître par un côté, et, peu à peu s'effacera complètement; après quelques minutes, vous la verrez réapparaître par le côté qui aura disparu le premier.

Il y eut des hochements de tête et des sourires incrédules parmi mes gens.

—Qui est-ce qui t'a dit ça? me demanda un vieux sauvage, qui s'était campé devant moi.

—Ce sont des savants parmi les blancs, qui ont étudié la marche des astres et qui peuvent dire d'avance à quel endroit se trouvent la lune et le soleil, à telle heure de la journée.

—Et où ont-ils pris ça, les blancs?

—Il me fallut faire la démonstration aussi complète que possible, et, malgré tout mon savoir, je ne parvins pas à convaincre mes sauvages qui s'en allèrent en se moquant de moi.

Cependant au soir indiqué, ils étaient rassemblés autour de ma maison, curieux de voir ce qui arriverait. Le ciel était serein et se prêtait magnifiquement à l'observation de l'éclipse. La lune se leva, monta majestueusement dans un ciel sans nuage, et ce fut une grande joie parmi les sauvages qui triomphaient. L'un d'eux ne put résister au désir de me confondre et vint me dire: «Viens la voir la lune, toi qui prétends qu'elle va disparaître.» — «Attends, lui dis-je, qu'elle soit rendue plus haut, et tu verras qui aura raison.»

Durant la demi-heure qui suivit, ce fut du campement à ma maison un va-et-vient des sauvages qui venaient me rire au nez, me montraient la lune et faisaient des gorges-chaudes sur mon compte et celui des blancs. Leur plaisir

était à son comble, lorsque l'un d'entre eux poussa un cri : «Elle s'en va!» Toutes les têtes se fixèrent vers le ciel et il y eut une minute de silence et d'étonnement : l'éclipse commençait.

Plusieurs sauvages se précipitèrent vers la maison : «Tu as dit vrai; viens voir la lune qui disparaît.» C'était à mon tour de triompher. Je sortis avec eux et leur expliquai les différentes phases de l'éclipse et par quoi elle était causée. Mes sauvages, qui ne riaient plus, n'étaient pas très rassurés; même, l'un d'eux me demanda entre haut et bas : «Es-tu bien sûr, au moins, qu'elle va revenir?» Aussi, quand la lune se montra de nouveau dans le ciel, ce fut un soulagement et une grande joie parmi eux.

Ce jour-là, mon prestige grandit considérablement, et ma réputation d'homme savant devint telle que j'en étais souvent dans l'embarras, les sauvages croyant que je pouvais donner une réponse à tout. Et l'anecdote se terminait par un beau commentaire du psaume «*Coeli enarrant gloriam Dei.*»

Pendant cette heure de récréation, Monseigneur était gai. Il aimait le franc rire et riait de bon cœur aux bons mots, aux anecdotes plaisantes. Il prenait un malin plaisir à poser aux jeunes prêtres des questions sur des sujets de science ou d'actualité, et quand la réponse ne venait pas, il s'amusait de leur embarras. Mais le plus souvent, il parlait d'abondance et les questions qu'il posait n'étaient pas tant pour avoir une réponse que pour se faciliter une entrée en matière. Les sujets de ces causeries lui étaient ordinairement fournis par les lectures faites dans la journée, les événements du jour, les questions qui passionnaient l'opinion publique, et toujours, il y trouvait une matière abondante.

C'était une dissertation, et combien agréable, sur les

idées et les faits, qui n'avait rien de guindé ni de solennel, mais qui plaisait par le tour original de l'esprit, par la clarté des idées, par la profondeur des aperçus, par les leçons qu'il en déduisait et que chacun pouvait s'appliquer pour sa propre gouverne. C'était une véritable jouissance d'assister à ces récréations quand Mgr Laflèche était en verve.

À huit heures, il se retirait dans ses appartements et lisait au moins une heure avant de se mettre au lit. En voyage, les livres formaient une partie importante de son bagage personnel; il avait soin d'apporter avec lui les derniers parus, afin d'en prendre connaissance durant ses temps libres. Il se couchait à neuf heures et suivant son témoignage, son sommeil était réparateur: «Je dors comme un enfant, disait-il, et même dans mes jours les plus troublés je n'ai jamais connu l'insomnie; aussi, est-ce à cela que j'attribue la bonne santé dont je jouis.»

D'ordinaire, après neuf heures, c'était le silence. Mais il arrivait à l'occasion de ces concours que les jeunes prêtres prolongeaient la récréation après l'heure réglementaire; ce qu'ils faisaient d'ailleurs avec discrétion, en mettant une sourdine à leur voix. Une fois, cependant, ils s'oublièrent et ne furent sauvés de la réprobation générale que par la bienveillance de l'évêque, qui alla jusqu'à l'indulgence.

Un soir donc, les jeunes s'étaient attardés autour de l'harmonium où les chants canadiens faisaient les frais de la soirée. Il était onze heures sonnées que le «Canadien errant» n'avait pas encore trouvé de gîte et la musique ne paraissait pas près de finir. Ce qui rendait le concert intempestif, c'est que les chambres du presbytère inachevé n'étaient séparées que par des cloisons de planches, couvertes de papier. Enfin une âme charitable vint faire remarquer aux chanteurs qu'ils troublaient le sommeil des autres et qu'il était temps de dormir.

Le lendemain matin, un vieux curé, qui n'était pas mélomane et dont la nuit avait été gâtée par cette orgie musicale, demanda au vieil évêque d'un air renfrogné :

—«Avez-vous pu dormir, cette nuit, Monseigneur?» Et l'on devinait dans le ton le désir d'amorcer une bonne réprimande aux chanteurs turbulents.

—«Pas mal, monsieur le Curé, bien que j'aie été réveillé dans la soirée par les voix sonores des jeunes.»

Ceux des coupables, qui étaient présents, baissèrent le nez dans leur assiette avec un sourire inquiet sur les lèvres.

—«J'aime les chants canadiens quand ils sont bien rendus, continua Monseigneur, et sans quitter mon lit, j'ai écouté avec plaisir les voix fraîches qui chantaient.» Puis, prévoyant une explication qui n'aurait eu rien de sympathique pour les musiciens de la veille, il concluait avec bonhomie: «Que voulez-vous? Ces pauvres jeunes gens passent des mois sans se rencontrer; quand ils se retrouvent, ils chantent leur joie d'une manière bruyante.»

Ce matin-là, Mgr Lafèche se créa des amitiés durables!

\* \* \*

Les exercices du lendemain partageaient la journée entre la confirmation dans la matinée, l'absoute et la visite du cimetière dans l'après-midi.

Avant la confirmation, Monseigneur parlait aux enfants. Il le faisait avec une grande simplicité, cherchant à frapper leurs jeunes intelligences et à leur bien faire comprendre, au moyen de comparaisons ingénieuses, les vérités qu'il leur exposait. Il leur disait comment le sacrement nous

rend parfaits chrétiens; pourquoi il n'est reçu qu'une fois et pourquoi il faut le recevoir :

«Voyez les Apôtres, ils étaient timides et lâches; mais après leur confirmation, ils sont devenus courageux jusqu'au martyre. Écoutez bien ce que me disait un sauvage, un jour: Comme je le questionnais, après une longue absence, sur l'état de son âme, et que je lui demandais s'il avait résisté à l'esprit du mal, il me répondit en tendant le bras vers le lac qui était là tout près: «Vois-tu dans le lac le rocher qui sort de l'eau? Quand le vent souffle avec violence et que les flots sont irrités, il disparaît sous l'écume qui le couvre; mais quand le calme est revenu, on aperçoit le rocher à la même place et l'on se rend compte qu'il n'a pas bougé.

Eh bien! quand la tempête a grondé dans mon âme, j'ai été comme le rocher que tu vois. Je suis resté ferme contre le démon; car je suis fort maintenant, je suis parfait chrétien depuis que j'ai été confirmé.»

Les noms baroques donnaient des distractions à Monseigneur quand il confirmait. Allez donc, d'ailleurs, trouver des équivalents latins à des noms comme: *Méala*, *Orduna*, *Orosine*, *Vidimia* et autres infirmités dont certains parents affligent leurs enfants.

Un jour qu'il s'était buté contre sept ou huit de ces noms inconnus au martyrologe chrétien, il fit une pause et dit en regardant le curé: «les enfants ont des noms abominables ici.» Le curé, nouveau venu dans la paroisse, se contenta de hausser les épaules et la cérémonie continua.

La visite du cimetière donnait lieu à une cérémonie toujours impressionnante. Au pied de la grande croix qui domine le champ des morts, on étendait le drap mortuaire. L'Évêque, revêtu des ornements, entouré du clergé et des

enfants de chœur, prenait place sur une éminence au pied de la croix, et de là, adressait la parole à la foule des fidèles qui remplissait le cimetière. Il commentait ce passage de Saint Paul aux Thessaloniens, dont est tirée l'épître de la messe des morts: «Mes frères, nous ne voulons pas vous laisser ignorer le sort de ceux qui se sont endormis dans le Seigneur, afin que vous ne soyez pas contristés comme ceux qui n'ont plus d'espérance.»

Il rappelait que la mort est un châtement du péché et que nul ne peut échapper à cette terrible condamnation portée contre les hommes; mais que depuis la résurrection du Christ, la mort a été vaincue et que l'espérance descend avec nous dans la tombe. À la foule suspendue à ses lèvres il expliquait cette parabole du grain de blé qui lui était familière:

«Voyez le grain de blé que vous déposez dans la terre au printemps. Sous l'action de la chaleur et de l'eau, il se corrompt et l'on pourrait être porté à croire que tout est fini de lui; mais bientôt de cette semence corrompue sortira une tige frêle qui grandira, se développera et portera le grain nourricier qui deviendra le pain de vos familles. De même en est-il de l'homme. Quand on dépose son cadavre dans la terre et qu'il s'y corrompt, tout n'est pas fini comme le prétendent certains philosophes. Il y a en lui un germe qui ne meurt pas, c'est l'âme; et au grand jour de la résurrection, ces deux êtres, désunis temporairement, se réuniront pour n'être plus séparés jamais.» Et il confirmait ce dogme consolant par les paroles inspirées du Livre de Job: «Je sais que mon Rédempteur est vivant et qu'au dernier jour, je le verrai dans ma chair et avec mes yeux.»

À voir ce vicillard encore robuste qui parlait de sa mort prochaine avec une tranquille sérénité, à entendre ces accents d'espérance convaincue, les inflexions de cette voix



ardente qui remuait les âmes et mouillait les yeux, on aurait dit qu'il chantait le cantique de sa propre résurrection. Le cadre dans lequel se déroulait cette cérémonie, les réflexions graves qu'inspiraient les paroles de l'évêque, l'émotion poignante qui étreignait cette foule assemblée sur des tombes chères, tout concourait à faire de cet exercice un des plus fructueux de la visite.

À quelles sources Mgr Laffèche puisait-il cette éloquence mâle et vigoureuse qui lui donnait tant d'emprise sur les foules ?

C'est dans son amour de la vérité qu'il faut en chercher le secret. C'est dans la défense du droit et de la justice, dans la profonde conviction des motifs qui le faisaient agir et parler que Mgr Laffèche trouvait cette singulière émotion qu'il communiquait facilement à l'auditoire qui vibrerait avec lui.

La Providence l'avait doué avantageusement des qualités de l'orateur : taille haute et imposante ; sous le front large et découvert, l'œil noir et plein de feu quand il s'animait ; le nez légèrement arqué dominait un visage noble et grave tempéré par la finesse et la bonté du sourire ; une voix bien timbrée, prenante et portant loin ; geste expressif précédant la parole et complétant la pensée.

Il n'écrivait pas. Quelques idées maîtresses, jetées sur le papier, dessinaient le plan du discours qu'il devait prononcer plus tard et qu'il modifiait au besoin, suivant le milieu dans lequel il parlait. Lui-même avouait qu'il se sentait mal à l'aise quand il ne pouvait s'écarter d'un texte écrit ou d'un cadre qui limitait sa pensée.

Chez lui, rien d'étudié. — Pas de recherche dans les mots ni d'artifices dans les phrases. Pas de mouvements oratoires préparés d'avance ; mais à de certains moments,

quand l'enthousiasme ou l'indignation l'emportait, un souffle puissant soulevait l'auditoire à la hauteur où il montait lui-même. Rien d'académique non plus dans sa tenue à la chaire ou à la tribune. Que de fois il lui est arrivé, après une période fatigante, d'essuyer son front baigné de sueurs sur la manche de son rochet.

Sa phrase était simple et sobre comme les vérités qu'il annonçait; mais son style, pour n'être pas travaillé, ne manquait pas d'agrèments. Il avait le don des images pittoresques et des comparaisons transparentes, véritables trouvailles qui lui permettaient d'exposer d'une manière claire et limpide, même à des enfants, des questions difficiles et abstraites.

Sa longue habitude d'expliquer aux sauvages, sous une forme familière, des vérités difficiles à comprendre, avait dû contribuer singulièrement à développer chez lui ce beau talent d'exposition qui caractérisait sa prédication.

Un chef indien, à qui un missionnaire colonisateur (1) de notre région demandait quels étaient les hommes les plus remarquables qu'il avait rencontrés au cours de sa vie, répondait: «C'est M. Lafliche, M. Ireland, le Père Taché et Donald Smith.» (2)

La messe et le sermon du troisième jour terminaient la visite. À cette occasion, il revenait sur le texte de Saint-Paul qu'il avait commenté le premier jour: «Il s'élèvera du milieu de vous des loups ravisseurs...» Il mettait son peuple en garde contre les fausses doctrines, prêchait l'obéissance à l'autorité et signalait le danger de la mauvaise presse. «Défiez-vous des gazettes qui font fi des enseigne-

---

(1) L'abbé Henri Gouin.

(2) Devenu plus tard Lord Strathcona.

ments de l'Église, qui, sous prétexte d'indépendance et de largeur d'esprit, défendent ou admettent indifféremment tous les systèmes, qui prônent l'école sans Dieu, s'attaquent à l'âme des enfants pour en faire des indifférents et sanctionnent de leur silence ou de leurs écrits les pires injustices.»

On était au lendemain de la publication de l'encyclique «*Affari vos*» adressée à tous les évêques du Canada. Dans cette lettre magistrale, Léon XIII mettait dans un jour lumineux l'enseignement de l'Église sur l'éducation de l'enfance et de la jeunesse et traçait la ligne de conduite de tous les catholiques du Canada, en vue d'obtenir pleine justice pour leurs coreligionnaires du Manitoba spoliés de leurs droits.

Cette injustice, dont souffrent encore nos compatriotes manitobains, il la ressentit aussi vivement que s'il eût été frappé lui-même au vif de sa chair; et à plusieurs reprises, dans des discours retentissants, il avait élevé la voix pour protester contre cette violation de la conscience catholique. Aussi, le document pontifical était-il un baume rafraîchissant sur cette blessure cruelle que fut pour lui l'Affaire des Écoles du Manitoba...

Levé dès cinq heures du matin, il disait la messe à six heures avec une piété édifiante. On sentait aux inflexions de sa voix qu'il ne perdait rien du sens des paroles liturgiques qu'il prononçait sans précipitation. L'action de grâces se poursuivait pendant toute la durée de la messe qui suivait. Il avait une dévotion particulière à Saint Michel Archange dont on implore l'assistance dans les prières après la messe. «Prince des milices célestes, disait-il, il n'en est pas à sa première bataille contre l'esprit du mal; il gagnera bien celle-ci comme il a gagné les autres.»

Au déjeuner, qu'il prenait avec son secrétaire, il demandait invariablement: «De quel côté vient le vent ce

matin ?) Et d'après la direction du vent, il pronostiquait la pluie ou le beau temps de la journée. Puis, le déjeuner pris : « maintenant, allons philosopher, disait-il. »

Souvent cette causerie du matin, sans tourner à l'homélie, prenait une allure didactique. C'étaient les réflexions qui lui étaient fournies par une parabole de l'évangile du matin, un verset des psaumes du bréviaire, une réminiscence de ses missions déjà lointaines, et qui sous une forme plaisante renfermaient une leçon toujours utile.

Un thème sur lequel il revenait souvent avec les jeunes était celui-ci : « Prenez garde à l'argent. Dégoutez de l'argent. Considérez-le comme un moyen et non comme une fin. L'amour de l'argent est l'une des trois grandes plaies dont notre pauvre humanité a été frappée par le péché. Puissant pour le bien comme pour le mal, il est bien plus souvent au service du mal. Et comme on s'y attache facilement ! Voyez le jeune homme de l'Évangile : Notre-Seigneur l'appelle à la vie parfaite. « Si vous voulez être parfait, lui dit-il, vendez ce que vous avez, donnez-en le prix aux pauvres et mettez-vous à ma suite. » Le jeune homme était riche. Il hésite, devient pensif et tourne les talons sans répondre. L'Évangile ne parle plus de lui, et l'on a des raisons sérieuses de douter de son salut. »

Il citait son propre exemple pour montrer les ennuis et les inquiétudes que l'argent peut amener :

« Quand j'étais curé au Cheval-Blanc, nous racontait-il, j'avais réussi à économiser la somme de cinquante piastres. Comme il m'arrivait de faire de longues courses pour la desserte de la mission et que je ne pouvais emporter cet argent avec moi, j'étais souvent obsédé par cette crainte que l'on pouvait venir me voler. À la fin, je compris que je devenais ridicule d'être inquiet pour cette bagatelle,

et à mon retour à la maison, je pris mon argent et je le donnai. Et c'est ainsi que, tout en faisant des heureux, je recouvrai la paix comme le savetier du bonhomme Lafontaine, qui disait au financier: «Reprenez votre argent et rendez-moi mes chansons.»

Ce détachement Mgr Laffèche l'a pratiqué toute sa vie. La Sœur Alexis, chargée de l'entretien de sa garde-robe, était obligée de livrer une véritable lutte pour lui faire acheter un chapeau; par contre, son libraire avait ordre de lui adresser tous les livres nouveaux qu'il recevait.

Il était sévère pour ceux qui, larges pour eux-mêmes, sous prétexte qu'ils ne sont pas dévots, se montrent exigeants envers les personnes qui, avec des habitudes de piété conservent encore des imperfections. Il nous racontait comment, un jour, il avait rivé le clou à un de ces pharisiens.

«Dans les dernières années que je passai au Cheval-Blanc, j'avais réussi à me procurer les services de deux domestiques: une femme qui vaquait aux soins du ménage et un homme qui s'occupait des travaux de l'extérieur.

L'accord n'était pas toujours parfait entre les membres de mon personnel: la femme était acariâtre et l'homme n'était pas un modèle de douceur. Une remarque désobligeante, un mot sec, un refus de service, déterminaient des prises de bec fréquentes. De ma chambre en haut, j'entendais tout et assistais à des échanges d'aménités dont je pouvais apprécier la cordialité. Quand la tempête grondait trop fort dans notre intérieur, si calme d'ordinaire, je descendais; assez souvent, le bruit de mes pas dans l'escalier suffisait à ramener la paix.

Mais un jour, l'orage s'était déchaîné avec tant de violence et l'homme était si en colère, que la ménagère, qui ne manquait pourtant pas de bec ni d'ongles pour se

défendre, était visiblement débordée par l'autre, qui, à bout de patience et d'arguments, lui dit d'un ton méprisant : « À quoi cela te sert-il d'aller à confesse si souvent, si tu ne changes jamais ? Plus tu vas, plus tu es « *disputeuse*. » À ce moment, je jugeai à propos d'intervenir.

—As-tu lavé ton visage et tes mains, ce matin, demandai-je à mon homme, en descendant de ma chambre ?

—Sans doute.

—Pourquoi ?

—Tiens, cette question ! Pour me débarbouiller.

—Te laveras-tu encore demain ?

—Certainement.

—Et après-demain aussi ?

—Mais oui, si je veux rester propre.

—Ainsi pour rester propre, tu juges à propos de te laver tous les jours, et c'est fort bien. C'est aussi pour la même raison de propreté spirituelle que la ménagère va se confesser souvent ; si elle y allait plus rarement, tu en souffrirais davantage. D'ailleurs, tu ferais bien de l'imiter.

La leçon porta des fruits et amena dans les rapports, sinon une bienveillance réciproque, du moins un *modus videndi* supportable pour les deux parties.....»

Après le dernier office du troisième jour, Monseigneur revenait au presbytère revêtu de ses ornements pontificaux. Debout sur le perron, mitre en tête et crosse à la main, il disait quelques mots aux chantres et aux enfants de chœur rassemblés devant lui. Il félicitait les premiers de leur dévouement et de leur contribution à la beauté du culte ; il encourageait les jeunes à apprendre le plain-chant et rappé-

lait les noms des chantres fameux qu'il avait connus.

Quant aux seconds, ils occupaient dans l'église une place d'honneur, ils tenaient la place des anges; c'est pour cela qu'ils portaient un vêtement blanc, symbole de leur innocence. Puis, c'étaient des conseils pratiques sur les devoirs des enfants; sur le respect et l'obéissance dus aux parents, qui représentent Dieu dans la famille et sont chargés de donner aux enfants l'éducation chrétienne.

Il tirait parti de tout pour rendre intelligibles les leçons qu'il donnait. Un jour qu'il donnait ces conseils aux enfants, le parterre du presbytère où il se trouvait était planté de pommiers, que le vent avait secoués rudement durant la nuit.

«Voyez-vous les *pommettes* qui sont par terre?—et son doigt indiquait les fruits verts qui jonchaient le gazon—elles ne feront jamais des pommes; parce qu'elles sont détachées de l'arbre qui leur donnait la sève et en aurait fait des fruits savoureux. De même, les enfants qui sortent trop vite de la famille ne font jamais des hommes. Ils sont privés des avis, des conseils et des exemples de leurs parents; il leur manque l'éducation de famille qui en aurait fait des hommes complets, des citoyens utiles à leur pays...»

«Deo gratias,» disait Monseigneur, en entrant dans ses appartements, tandis qu'il enlevait les ornements pontificaux. Ce soir, nous exercerons notre zèle ailleurs.

Dans l'après-midi, vers les deux heures, les marguilliers du banc conduisaient l'évêque et sa suite dans la paroisse voisine, où les mêmes exercices se répétaient avec le même cérémonial.

Après avoir assisté aux distributions de prix au Séminaire, chez les Dames Ursulines, chez les Frères des E. C. et avoir fait les ordinations de fin de juin, le 30 dans l'après-midi, Monseigneur Laflèche repartait pour terminer sa visite pastorale interrompue. Il paraissait en excellente santé et jusque là s'était acquitté de son ministère avec entrain.

Le 2 juillet, il arrivait à Saint-Timothée, érigée en mission depuis peu avec prêtre résident. Il y avait là une question importante à régler et qui n'était pas sans lui donner des inquiétudes: il s'agissait de changer la place de la chapelle, marquée précédemment par M. le G. V. Rheault. Déjà des requêtes avaient circulé demandant le changement et une assemblée des paroissiens, convoquée pour le lendemain, qui était un dimanche, devait tirer l'affaire au clair.

On connaît l'âpreté que nos Canadiens apportent dans la discussion d'une construction d'église et dans le choix du site qu'elle doit occuper. Chacun trouve des raisons pour la bâtir à sa porte. Les esprits s'échauffent, les partis se forment, les querelles s'enveniment, et la décision la plus impartiale ne laisse pas de créer du mécontentement et d'accumuler des rancœurs.

Tel était l'état des esprits à Saint-Timothée. Un brave citoyen de l'endroit avait cédé sa maison pour servir de chapelle temporaire et de résidence au prêtre desservant. Du fait que l'église devait se construire sur sa propriété, sa terre et les terres voisines prenaient un accroissement de valeur. On prévoyait qu'un village se construirait à cet endroit; qu'il faudrait concéder des emplacements; qu'il s'y construirait des magasins; que toute l'activité paroissiale se concentrerait auprès de l'église, et on devine quelle aubaine c'était pour les heureux détenteurs de ces propriétés.

Mais un autre parti s'était formé pour combattre ce



projet. Il alléguait que la place de l'église, telle que fixée, n'était pas au centre de la paroisse; que le changement était la condition sine qua non pour avoir le rang du Sud, un détachement de Saint-Tite, nécessaire pour rendre la paroisse viable; qu'autrement, la voie ferrée du Canadien Nord, alors en construction, passerait à deux milles de l'église, et que pour la plus grande commodité des paroissiens, il valait mieux la fixer tout de suite près de la gare, au centre des affaires.

L'assemblée commença à deux heures. La journée était chaude, le temps lourd et orageux. La foule remplissait complètement la chapelle d'où le Saint-Sacrement avait été transporté dans la sacristie pour le temps des délibérations. Après les prières d'usage et l'exposé des motifs de l'assemblée, la discussion s'ouvrit en présence de l'évêque; elle ne tarda pas à devenir acrimonieuse. Tout le monde parlait en même temps. Il était impossible d'entendre exprimer une opinion ou développer un argument avec calme, sans que les interruptions partissent d'un peu partout. Le même chahut se répétait quand le parti opposé prenait la parole. En vain, à plusieurs reprises, Monseigneur avait demandé plus de decorum dans la tenue de l'assemblée et moins de passion dans la discussion; le silence se faisait pendant quelques instants et presque aussitôt l'assemblée redevenait tumultueuse. Les gens étaient debout sur les bancs de la chapelle, et, n'eût été le respect dû au lieu saint, ils se seraient invectivés, tant les esprits étaient montés. Même, à un certain moment de la discussion, un paroissien s'oublia jusqu'à répondre à l'évêque d'un ton cavalier. Mal lui en prit. «Vous êtes grossier, lui dit M. Héroux, le desservant de la mission, et si vous ne pouvez parler d'une manière plus intelligente et plus polie, taisez-vous ou sortez.» Cette mise au point eut pour effet d'abaisser le diapason des voix et de ramener le calme.

L'assemblée, qui avait duré une heure et demie dans une atmosphère étouffante, prit fin avec la décision de Monseigneur qui statuait que: pour le plus grand bien des âmes et celui de l'Église le changement demandé devait avoir lieu.

Mgr Lafièche sortit de la chapelle pâle et trempé de sueurs avec un sourire amer sur les lèvres, en déplorant l'entêtement et l'aveuglement de «nos gens, qui mesurent tout à la hauteur de leurs intérêts.»

Monseigneur monta immédiatement en voiture; car il devait se rendre à Saint-Narcisse dans l'après-midi, et il était déjà en retard d'une heure et demie. L'orage, menaçant depuis une heure, creva avec une violence extraordinaire et les neuf milles, qui séparent Saint-Timothée de Saint-Narcisse, furent franchis sous un déluge qui transformait les chemins en lacs de boue. Le vent s'étant subitement jeté au nord, la température s'abaissa considérablement et Mgr grelottait dans ses habits trempés de sueurs quand il descendit à Saint-Narcisse. Au lieu de prendre des vêtements secs et chauds, comme la prudence le conseillait, il voulut faire immédiatement l'entrée solennelle, afin de ne pas retarder les fidèles, car il se faisait déjà tard.

La nuit fut mauvaise. Le lendemain matin, il était indisposé par un dérangement d'estomac et se plaignit d'avoir mal dormi; aussi ses traits étirés témoignaient-ils de sa lassitude. Néanmoins, il dit la messe à l'heure habituelle et ne voulut changer en rien les exercices de la visite. Suivant sa méthode, il se mit à la diète, assurant son entourage que ce ne serait rien et que bientôt il serait remis de ce malaise; mais au lieu de se reposer, il continua de prêcher et de présider les offices, et il était visible qu'il s'affaiblissait par ce surmenage.

Le matin du troisième jour, qui était le dernier de la

visite, il ne put dire la messe; mais à l'office de neuf heures, il voulut monter en chaire pour donner ses derniers avis et faire ses adieux à la paroisse. Pendant trois quarts d'heure, il parla avec une vigueur qu'on n'aurait pu soupçonner chez un vieillard exténué par le jeûne et la maladie, flagellant les erreurs du temps, leurs faux prophètes et leur opposant l'autorité de l'Église et son magistère infailible.

Ce fut la dernière fois qu'il remplit ce ministère de la parole qu'il avait exercé avec maîtrise pendant tant d'années. Cependant l'effort avait été trop considérable et les forces trahirent l'énergie; quand il descendit de chaire, il fallut le soutenir. Il négligea le cérémonial ordinaire, revint au presbytère revêtu seulement du rochet et de la mosette et se laissa déshabiller par les assistants, tant il était affaibli. Le docteur Pâquet, mandé en toute hâte, lui administra un stimulant et prescrivit le repos complet, lui recommandant de retourner aux Trois-Rivières dès le lendemain; c'est en partie seulement qu'il acquiesça à cette dernière prescription.

«Je me rendrai aux Trois-Rivières dès demain, dit Mgr Laflèche; mais en route j'arrêterai, à Saint-Maurice; car il y a là un grand nombre d'enfants à confirmer. Toutefois je renvoie à plus tard la visite des paroisses qui restent encore sur l'itinéraire.»

Le lendemain matin, il n'était guère mieux. Son estomac refusait toute nourriture et il était si faible que son secrétaire dût l'aider à se vêtir. Il n'en persista pas moins à partir pour Saint-Maurice, où depuis la veille, des nouvelles alarmantes circulaient sur son état de santé. Le voyage en voiture et en chemin de fer, le grand air parurent le ranimer un peu, et, aux prêtres qui l'attendaient à la gare et lui demandaient comment il était, c'est en badinant qu'il parla «de la malencontreuse indisposition qui l'em-

pêchait d'arriver au jour fixé.»

En se rendant à la sacristie, il rencontra Thomas Gagnon, l'ancien serviteur de Mgr Cooke, le sien aussi pendant quelque temps et pour lequel il avait gardé une affection toute paternelle. En voyant ce visage ravagé par la maladie, Thomas ne put retenir ses larmes et comprit que les jours du vieil Évêque étaient comptés.

Monseigneur se revêtit des ornements et s'avança dans le chœur pour administrer le sacrement de confirmation aux trois cents enfants rangés devant la balustrade. Debout et face au peuple, il voulut parler. Il commença par s'excuser de son retard, expliquant que la maladie le forçait d'interrompre sa visite; mais qu'il n'avait pas voulu priver plus longtemps les enfants de Saint-Maurice du sacrement de confirmation auquel ils étaient préparés. Sa voix se fit plus faible, l'émotion lui étreignant la gorge, et bientôt il cessa de parler. Alors subitement, il se couvrit le visage de ses deux mains et, secoué par les sanglots qu'il ne pouvait retenir, se laissa choir dans son fauteuil. Il y eut une minute de silence pénible, troublé seulement par les pleurs de la foule dont l'émotion était intense; puis, comme honteux de cette défaillance, il se remit promptement, commença d'une voix ferme les prières rituelles et termina la cérémonie sans prendre de repos.

On appela au presbytère le docteur Grenier, un ami personnel de Monseigneur, qui confirma le traitement prescrit la veille. «Tant mieux, dit Monseigneur, si la Faculté est d'accord.»

Au dîner qui suivit et auquel il ne toucha pas, il causa d'une manière enjouée. Il trouva moyen de faire un rapprochement spirituel et heureux entre saint François d'Assise et saint Dominique, qu'il salua dans les personnes

des Pères Bernard, O. F. M., et Couture, O. P., qui se trouvaient au presbytère; et durant tout le repas, il parla avec une verve intarissable. On aurait dit que la présence de son clergé et la cérémonie de l'avant-midi l'avaient galvanisé.

Vers trois heures de l'après-midi, le six juillet, il descendait à l'Hôpital Saint-Joseph. En y entrant, il disait à la Mère Supérieure: «Je m'en viens mourir avec vous autres.» Il disait vrai; il ne devait pas sortir vivant de l'hôpital. Dès lors, la détente se produisit. Le mal eut raison de cette énergie fébrile, déployée depuis trois jours et qui avait usé ses forces.

Malgré les soins les plus dévoués et les plus éclairés, la vie baissa dans son organisme usé par le travail et les années; seules l'intelligence et la volonté surnageaient dans cette détresse du corps. M. le chanoine F.-X. Cloutier, son curé d'office, était venu lui apporter les dernières consolations. Monseigneur lui annonça qu'il lui léguait sa chère Église des Trois-Rivières, et comme M. le Curé protestait de son indignité et exprimait les craintes que lui inspirait une succession aussi redoutable, Monseigneur le rassura, fit des instances réitérées et quand il eût vaincu ses résistances, il manifesta une grande joie, lui promettant son assistance du haut du ciel.

Sentant venir sa dernière heure, il mit ordre à quelques affaires temporelles et fit le sacrifice de sa vie, avec une résignation et une soumission admirables à la volonté divine.

Alors se passa une scène qui ne manquait pas de grandeur. À demi soulevé sur sa couche, l'évêque moribond prit à témoin son chancelier, M. le chanoine F. Béland, de la droiture de ses intentions, de son amour de la justice

et de la vérité dans tous les actes qui marquèrent les périodes les plus troublées de son épiscopat; et en présence de plusieurs témoins, avec un accent dont on ne pouvait suspecter la sincérité, il protesta solennellement que, dans toute sa conduite, il n'avait eu d'autre but que le bien des âmes et celui de l'Église. Puis, il se remit entre les mains de Dieu.

Il priait continuellement. Le séminariste qui lui servait d'infirmier, l'entendant parler à voix basse, crut qu'il demandait quelque chose; mais en s'approchant, il comprit qu'il priait.

La fin fut tranquille et douce. La flamme baissa dans cette lampe ardente qui avait brillé d'un si vif éclat, et le 14 juillet, à une heure et trente de l'après-midi, le vieux lutteur déposait les armes et entraît dans la joie de son Maître. Il emportait dans la tombe deux blessures cruelles qui saignèrent à son flanc jusqu'à sa mort: la division de son diocèse et le schisme de l'Église de Maskinongé.

Depuis l'âge de vingt-six ans, sa vie entière avait été dépensée au service de l'Église dont il avait été un bon soldat. Quelque temps avant sa mort, il rappelait que le meilleur souvenir de sa vie était le jour où il avait donné le «placet» au dogme de l'infaillibilité pontificale.

Le deuil fut grand dans son diocèse, et il fut pleuré comme il méritait de l'être, sa ville épiscopale lui fit des funérailles grandioses. Son souvenir est encore vivace dans la mémoire de ses diocésains, qui bientôt glorifieront dans le bronze l'évêque intrépide et le grand patriote que fut Monseigneur Louis-François Laflèche.

M.-T. GIROUX, ptre.

# LAFLÈCHE

---

*Comme aux lieux où la cloche annonçait son passage,  
Le grand nom, le beau nom de Laflèche est redit,  
Et, prestige sacré, la haute et fière image  
Repasse, et le concert des louanges grandit.*

*Sur le clerc, sur l'indut, sur le prince du temple,  
Aux tableaux qu'il déroule à nos yeux, le passé  
Ne projette aucune ombre: un si brillant exemple  
Par le plus noir oubli ne peut être effacé.*

*Le toit natal bénit encore l'humble ancêtre,  
Et, pour glorifier dans son pieux cercueil  
La mère qui d'avance a préparé le prêtre,  
Des vertus de l'enfant témoigne avec orgueil.*

*Harmonieux, aède, ainsi qu'à la maîtrise,  
Du grand-père il apprend les hymnes du lutrin;  
La maison retentit comme une nef d'église,  
Et la voix d'or alterne avec la voix d'airain.*

*Au pied des saints autels, sur le front du diacre,  
Le prélat, invoquant la Lumière et le Feu,  
Fit rituler en croix l'huile d'or qui consacre  
Le prêtre, corps et âme, au service de Dieu.*

*Puis, ce fut le collège aux portiques célèbres,  
Où le jeune astronome, au milieu des savants,  
Du système solaire expliquait les algèbres,  
La table des saisons et la rose des vents.*

*Mais voici le désert, la solitude immense,  
L'espace qui n'a pas encore été franchi.  
Et bientôt, dans le champ qui reçut la semence,  
La moisson de l'apôtre héroïque a blanchi.*

*Les farouches tribus de la plaine sauvage,  
Devant la Robe-Noire, à genoux, ont pleuré.  
Le saint missionnaire, au merveilleux langage,  
Comme un Hiawata céleste, est vénéré.*

*Le temps passe. Voici les jours des pures gloires;  
Au front du voyageur, la mitre a resplendi.  
La flèche monte en chaire, et les grands auditoires  
Frémissent aux accents de son verbe hardi.*

*Jeune homme, il a conquis la palme évangélique,  
Son lyrisme a charmé les fleuves du couchant.  
Évêque, il batailla pour le droit catholique.  
Jusqu'au brillant hiver de son âge penchant.*

*Des sereines hauteurs où plane la doctrine,  
Les éclats d'un Jérôme à la fois âpre et doux,  
Les foudres que lançait la parole divine,  
En échos apaisés, reviennent jusqu'à nous.*

*Un soir, le patriarche, à cette heure sublime  
Où l'épine s'enfonce à travers les lauriers,  
L'œil fixé sur la croix pectorale, s'abîme  
Dans la douleur du Christ au mont des Oliviers.*

*Le rêve d'allégresse et de victoire expire:  
Le héros est frappé dans l'ardeur de l'effort:  
Une larme se mêle au suprême sourire  
Qui fleurit sur sa lèvre au baiser de la mort.*



*Il n'est plus. L'astronome a découvert les sphères,  
Les orbes que l'ancien des siècles a décrits;  
Et le prophète a vu le nartex des mystères  
Où dans un seul soleil brillent les Sept Esprits.*

*O Prince, l'héritier de tes vertus s'incline;  
Il t'invoque inquiet, au seuil de l'avenir,  
O lointain voyageur, de colline en colline,  
Par les routes du ciel, redescends pour bénir!*

NÉRÉE BEAUCHEMIN



# Les Grandes Fêtes de Dimanche

---

Le jeudi, 23 septembre 1926.

Dimanche prochain aura lieu le dévoilement de la statue de Monseigneur Laffèche. Il y aura le matin, messe pontificale célébrée par Sa Grandeur Monseigneur Cloutier, le vénérable continuateur de la pensée de l'illustre défunt. Dans l'après-midi des discours seront prononcés au pied de la statue magnifique que la reconnaissance et la gratitude de ses admirateurs viennent d'élever à celui qui fut à la fois un grand évêque et un grand Canadien.

Il n'y a pas de doute que les fêtes de dimanche devront réunir aux Trois-Rivières une grande foule, et que la démonstration faite à celui dont la pensée n'a cessé de vivre ardente dans l'esprit de ceux qui ont entendu Monseigneur Laffèche, sera digne de celui dont on vient de couler dans le bronze l'image vénérée.

La forte personnalité de Monseigneur Laffèche a laissé une empreinte profonde dans l'histoire de notre race. Nous entendrons dimanche les panégyristes de cet évangéliste par excellence nous citer à grands traits la vie, l'exemple et les œuvres de cet homme extraordinaire. Sans vouloir anticiper sur le témoignage public qui sera rendu par l'Église et par l'État à la mémoire de l'illustre évêque des Trois-Rivières, nous n'hésitons pas à dire dès maintenant que les louanges les plus chaleureuses que l'on pourra faire à son endroit, laisseront encore une marge à l'admiration de ceux

qui ont vécu au temps où Monseigneur Lafèche montait chaque dimanche dans la chaire de sa cathédrale.

Le sculpteur a placé sur le socle du monument une statue allégorique de la vérité avec cette inscription : «*Verbum Dei non est alligatum,*» la parole de Dieu n'est pas enchaînée ! Tous ceux qui ont entendu l'éminent prédicateur se rappellent que ce texte sacré revenait souvent sur ses lèvres, et que, en réalité, jamais le Verbe divin n'est apparu plus libre que sur ces lèvres d'Évêque qui parlait et qui agissait, comme parlaient et agissaient les évêques au siècle des Apôtres. On a déjà dit du reste que Monseigneur Lafèche rappelait les évêques de la primitive Église ; et ceux qui l'ont connu peuvent rendre témoignage que rien n'est plus vrai.

Seulement, à dire la vérité, partout et toujours, il y a des risques ; la gloire de Monseigneur Lafèche est d'avoir connu d'avance ces risques à courir, et de les avoir dédaignés. Il a payé durement son héroïque audace, et pour ne s'être pas dérobé à la tâche, et avoir dit la vérité au moment où il était dangereux de la dire, il a connu ici même, dans son esprit et dans son cœur, des tortures que les barbares de ses missions de l'Ouest canadien avaient du moins épargné à sa chair. Lui qui ne voulait pas que le Verbe de Dieu soit enchaîné sur ses lèvres, n'a pas hésité à prendre pour lui les chaînes et à souffrir pour la justice.

Cet homme extraordinaire, que les sommités politiques de son temps venaient consulter, n'a jamais cessé d'être conséquent avec lui-même. Imprégné de la moëlle des Évangiles et des Livres Saints, il a vécu sa foi, et il l'a vécue tout entière, comme il faisait toutes choses. Sa vaste érudition ne lui laissait rien ignorer de l'histoire et de la marche du monde ; et c'est parce qu'il savait tant et qu'il croyait tant que, dans son cœur d'évêque, il suppliait ses

compatriotes de repousser les erreurs modernes, avant qu'elles ne causent ici le mal qu'elles font ailleurs. Le mérite de Monseigneur Laflèche est d'avoir prévu, et d'avoir jeté le cri d'alarme à l'instant précis du danger; le malheur pour nous est que cet appel à la raison, au souci de conservation, n'ait pas été ni entendu ni compris comme il aurait fallu qu'il soit.

La conséquence est que nous avons descendu la pente, et cela un peu dans tous les domaines. Nous n'admettons pas toujours les protestations nécessaires; si, en politique, nous voyons surgir les inévitables sauveurs de peuple, par contre, nous nous faisons volontiers des idoles avec pas grand chose, quelquefois avec rien, et parfois avec moins que rien; et pendant ce temps là, le niveau de notre vie publique baisse, parce que la nécessaire moralité d'autrefois n'y paraît plus être indispensable. Tous les citoyens des Trois-Rivières ne pourront même pas être au pied de la statue de Monseigneur Laflèche dimanche, et cela, parce que nous avons aux Trois-Rivières le travail, le dimanche, et que ni la loi ni l'autorité ne semblent plus assez fortes pour délivrer au moins de cette plaie la seule province catholique et française de ce pays. En moins de vingt-cinq ans, nous en sommes rendus là.

La démonstration de dimanche devrait avoir pour effet de stimuler les énergies et d'inspirer la résistance nécessaire à ce à quoi il devient urgent de résister. Nous aurons sous les yeux l'exemple d'une vie qui n'a jamais cessé d'être celle d'un grand chrétien et d'un grand citoyen. Du haut de son socle de pierre la statue de Monseigneur Laflèche sera encore pour nous une prédication.

Notre croyance nous autorise à penser que nos chers morts ne nous abandonnent pas tout à fait, mais que par delà la tombe leur présence est encore là où ils ont vécu,

où ils ont souffert, où ils ont aimé. Comme les astres éteints continuent dans l'espace leur course silencieuse, nos grands disparus prolongent en notre faveur leur invisible sollicitude.

—O grand et saint Évêque! qui a si souvent parcouru, le chaplet à la main, les rues de ta chère vieille ville, continue pour nous, de là-haut, ta salutaire protection. Donne-nous la certitude que tu es encore avec nous, et comme l'étoile éteinte qui vient en contact avec notre atmosphère, jette dans l'espace une lueur brillante, trace dans la nuit de notre ciel la traînée lumineuse qui nous manifestera ta chère présence. Sois encore notre guide et continue d'être notre protecteur.

JOSEPH BARNARD.



# Monseigneur Laffèche

et

## Notre-Dame du Cap

---

À la veille du dévoilement du Monument de Monseigneur Laffèche, n'est-il pas opportun de rappeler à grands traits le rôle qu'il a joué, durant plus d'un quart de siècle, à l'origine du Pèlerinage de Notre-Dame du Cap ?

« Monseigneur Laffèche, écrivait en 1902 son digne successeur, encouragea en plusieurs circonstances, par des actes de son autorité épiscopale, les promoteurs de cette œuvre et les fidèles qui accouraient toujours plus nombreux chaque année aux pieds de la Reine du Très Saint Rosaire. »

Et tout d'abord, en confiant, en 1864, la direction de la paroisse Sainte-Marie-Madeleine et de son antique confrérie à Monsieur l'abbé Luc Desilets, ne semble-t-il pas avoir eu pour but, au moins secondaire, de lui fournir un excellent moyen de réaliser le rêve de sa vie : raviver et propager dans tout le diocèse le culte du Saint Rosaire ? Aussi ne laissa-t-il passer aucune occasion de la soutenir dans son activité tout apostolique, et lorsqu'en 1879 pour obtenir par l'entremise de la Reine du Saint Rosaire la faveur du prodigieux « pont des chapelets, » le Curé du Cap eut l'idée de lui dédier, en ex-voto de reconnaissance, sa vicille église paroissiale, il n'hésita pas un instant à lui accorder l'autorisation de prendre, dans le secret de son

cœur, ces très sérieux engagements dont l'inspiration ne pouvait venir que d'en haut. Ratifié, dès l'année suivante, par une résolution expresse des Fabriciens, et exécuté de façon solennelle le 22 juin 1888, ce vœu reçut, en 1893, de la part de Monseigneur Laflèche, une approbation sans réserve et irrévocable.

En 1883, les Sœurs de la Providence, de l'Hôpital des Trois-Rivières, ayant inauguré le mouvement des pèlerinages publics à la chapelle du Rosaire, en venant à pied prier pour le succès de son voyage à Rome dans l'intérêt de son diocèse, Sa Grandeur se garda bien, à son retour, de l'enrayer. Au contraire, il le favorisa de toutes manières, avec une certaine prudence néanmoins, afin de laisser au Ciel le soin de démontrer le caractère providentiel et surnaturel de l'œuvre mariale naissante. Avec quel intérêt il la voyait progresser! Comme il aimait à venir de temps en temps y saluer les pèlerins et les édifier de sa parole à la fois si simple, si élevée et si puissante!

Ainsi, les chroniques du Sanctuaire nous ont conservé le souvenir ému des visites spéciales qu'il fit au Cap-de-la-Madeleine et quelques échos des touchantes allocutions qu'il y prononça, à l'occasion de la bénédiction de la nouvelle église paroissiale en 1880, des funérailles de son grand vicaire, Monseigneur Luc Desilets, en 1888, du pieux pèlerinage d'Arthabaskaville en 1895, et de l'inauguration, en 1897, de la ligne de chemin de fer reliant le Saint-Laurent au Pacifique Canadien. «Monseigneur, y lisons-nous, insista pour que cette dernière manifestation revêtit un caractère très prononcé de solennité, afin d'honorer toujours davantage la Reine du Très Saint Rosaire et de la disposer par là à nous obtenir de nombreuses faveurs et un secours tout particulier pour la société canadienne tout entière par les temps troublés qu'elle traversait.»

Le 30 novembre 1891, il approuva la fondation de notre revue sous le titre «*d'Annales de Notre-Dame du Très Saint Rosaire.*» «Une telle publication, écrivit-il, est trop conforme aux désirs et aux recommandations réitérées de Notre Saint-Père le Pape Léon XIII de répandre autant que possible la dévotion au Très Saint Rosaire, pour que je n'en recommande pas l'encouragement à tous les fidèles confiés à ma sollicitude pastorale. Je prie donc le Seigneur de bénir cette œuvre et de lui faire produire tout le bien possible en contribuant à répandre et à augmenter cette dévotion dont le Saint-Père attend un si grand bien pour l'Église.»

Sur sa demande, en 1892, le Souverain Pontife concéda une indulgence de 300 jours en faveur de ceux qui, en visite au Sanctuaire, y prieraient à ses intentions. L'année suivante, il obtint de Rome que le maître-autel soit considéré, à perpétuité, comme autel privilégié, avec la faculté, pour tous les prêtres pèlerins, d'y célébrer, *servatis servandis*, la messe votive du Saint Rosaire.

Il approuva de tout cœur, en 1894, la solennisation du troisième centenaire de l'érection de la Confrérie du Rosaire, promettant bien aux organisateurs de venir rehausser de sa présence l'éclat de cette manifestation et de bénir de sa main paternelle les milliers de pèlerins qui se trouveraient réunis en cette circonstance mémorable; à son grand regret, cependant, il ne put y prendre part, appelé qu'il fut à Saint-Boniface, Manitoba, pour rendre à son collègue, Monseigneur Taché, les derniers devoirs de sa vieille amitié et le suprême témoignage de sa parole autorisée.

Quelques semaines avant sa mort, à l'occasion de sa visite pastorale, le Curé du Cap-de-la-Madeleine crut bon de représenter à Monseigneur Laflèche qu'étant donné les besoins toujours croissants du ministère, l'heure semblait



venue de confier le Pèlerinage à une communauté religieuse. «Je le comprends, répondit le vénérable vieillard, des religieux ici sont devenus nécessaires... Mais, ajouta-t-il avec un accent prophétique, je sens que ma fin approche, et je veux laisser à mon successeur le soin de mettre le couronnement à l'œuvre qui nous est si chère.»

Quelle congrégation avait-il alors en vue? Celle des Oblats de Marie Immaculée, tout naturellement, ses anciens compagnons de missions, auprès desquels il avait déjà fait quelques démarches. Aurait-il, avant ou après sa mort, exercé une certaine influence dans le choix que devait faire Celui qui fut appelé à lui succéder? Il nous est bien doux de le penser.

Chose certaine, c'est que, de là-haut, il a continué à user de tout son crédit auprès de Dieu et de sa Sainte Mère en faveur d'une œuvre qui lui tenait si intimement au cœur. Et c'est peut-être ce qui explique que Sa Grandeur Monseigneur Cloutier ait pu affirmer, aux fêtes du deuxième centenaire du Sanctuaire de Notre-Dame du Cap, que c'est «par un concours de circonstances où la volonté divine, bien plus que celle des hommes, se laisse voir et s'impose, que les Pères Oblats ont été choisis pour en devenir les gardiens et les fidèles soutiens.»

# Monseigneur Lafèche

---

## UNE POIGNÉE DE SOUVENIRS

---

On dévoilera solennellement demain, aux Trois-Rivières, le monument élevé à la mémoire de Monseigneur Lafèche.

Ce sera d'abord une grande fête régionale.

Monseigneur Lafèche appartenait par toutes les fibres de son âme, et par toutes ses origines, à ce pays trifluvien. Il y a passé presque toute sa vie. Le petit paysan de Sainte-Anne-de-la-Pérade a fait ses études au séminaire de Nicolet, qu'il devait plus tard diriger; il a passé aux Trois-Rivières même, comme vicaire général ou évêque, plus de trente années. Les deux rives du fleuve s'uniront demain dans un commun hommage à sa mémoire, comme elles furent jadis unies sous sa houlette pastorale.

Il faut, oserons-nous dire, avoir vécu dans ce petit pays pour avoir du grand évêque un souvenir complet.

\* \* \*

Ailleurs, on pouvait connaître le courageux et apostolique soldat de la vérité, l'ardent patriote, le prestigieux orateur; mais où pouvait-on, comme aux Trois-Rivières, voir ou deviner l'évêque de légende que fut, à proprement parler, Monseigneur Lafèche ?

Il y a aux Trois-Rivières des centaines et des centaines de vieillards ou d'hommes mûrs que le grand évêque a arrêtés tout gamins, le long du chemin pour s'informer de leurs classes, les questionner sur le catéchisme, avec lesquels, hommes faits, du bord du fossé où ils travaillaient il a tenu la plus cordiale, la plus paternelle conversation.

C'est aux Trois-Rivières qu'on pouvait rencontrer le vieil évêque traînant sa jambe malade, mais toujours le sourire aux lèvres, égrenant à travers les rues ses *Ave Maria* et ses *Pater Noster* et coupant sa prière de caresses aux petits comme de conseils aux plus vieux.

C'est aux Trois-Rivières qu'on vous racontera que l'administrateur qui avait mis au temps jadis tant d'ordre dans les services officiels de l'évêché, s'intéressait si peu, pour son compte personnel, aux contingences terrestres, que la bonne sœur qui prenait soin de sa modeste garde-robe devait attacher avec soin ses diverses paires de chaussettes pour qu'il ne les mêlât point toutes. Et l'on ajoutera que l'on avait bien soin de ne laisser à sa portée que le strict nécessaire, car il donnait tout le reste aux pauvres qui entraient chez lui comme chez eux.

C'est aux Trois-Rivières encore qu'on vous racontera cette anecdote qui mettait des larmes aux yeux de Monseigneur Bruchési. Un arpenteur trifluvien avait ramené de l'Ouest une jeune Sauvagesse qu'il garda comme servante. Quand le vieil évêque sentit sa mort prochaine et qu'il eut à faire ses suprêmes recommandations, *Allez, dit-il, me chercher une telle... Quand je serai mort, personne ne pourra plus lui parler sa langue. Il faut qu'elle ait une fois encore la joie d'entendre le parler de sa mère...* Quel geste passerait en exquise délicatesse ce dernier souvenir du grand évêque mourant à la pauvre Sauvagesse.

Le reste du pays a pu connaître l'extraordinaire orateur

qu'acclamaient les congrès nationaux, dont la puissance secouait tous les auditoires; mais il n'y a que les ouailles de Monseigneur Laffèche qui aient pu, au Jour de l'An par exemple, ou dans les cimetières, au temps de la visite pastorale, connaître certains de ses accents. Ailleurs même, a-t-on jamais rien entendu de pareil aux allocutions qu'il nous prodiguait, à nous collégiens, à la plus modeste fête de famille? Nos maîtres, je le devine maintenant, multipliaient tout exprès ces occasions, heureux de nous faire donner avec une inégalable autorité, avec une splendeur de forme qui les ravissait comme nous, d'utiles conseils. Je soupçonne aussi qu'ils trouvaient une joie particulière à faire jouer devant nous ce magnifique talent. Les souvenirs de missions, les détails de la vie courante, les comparaisons tirées des spectacles de la nature, les grandes évocations historiques, les textes de l'Écriture se mêlaient et s'agençaient si naturellement dans l'interminable flot de cette éloquence imagée, tour à tour lyrique, avec des reflets d'Isaïe et des Pères de l'Église, et vigoureusement populaire! Quelle admirable, quelle extraordinaire clarté aussi dans cette parole qui planait dans les plus hautes sphères, qui se nourrissait de la pensée même des plus grands théologiens, et que les plus humbles avaient la joie de comprendre et de saisir jusque dans ses nuances! Il était né, certes avec un esprit clair et il ne se payait point d'à peu près, mais c'est bien, je pense, à ses longues missions qu'il faut, pour une part, attribuer sa prodigieuse clarté d'exposition. Pendant douze années, il avait dû s'acharner à faire entendre à ses pauvres Sauvages les plus hautes vérités, à les traduire dans un langage intelligible pour eux et dans quatre ou cinq langues diverses: ce formidable entraînement avait porté jusqu'à la clarté du cristal sa parole magnifique.

\* \* \*

Mais notre race et le pays tout entier se joindront aux

Trifluviens pour honorer la mémoire de Monseigneur Laflèche.

Ce fut, tout comme un grand homme d'Église, un grand citoyen et un grand patriote.

Les jeunes hommes d'aujourd'hui ont encore dans l'oreille la parole ardente, héroïquement passionnée, de Monseigneur Langevin. Ils ont entendu le grand *blessé de l'Ouest* s'écrier: *Si une seule des fibres de mon cœur n'était accordée au rythme le plus profond de la vie de ma race, je la voudrais arracher et briser...* La génération précédente a entendu sur les lèvres de Monseigneur Laflèche ces accents sublimes qui, chez lui comme chez le grand archevêque de Saint-Boniface, s'alliaient et se subordonnaient naturellement, cela va de soi, à la plus ferme pensée religieuse. D'autres, sans doute, aimèrent aussi profondément leur pays et leurs frères, mais ceux-là eurent ce don suprême de l'éloquence qui dore toute pensée et la jette vibrante au fond des intelligences et des cœurs. Aussi bien s'arrachait-on, partout où se discutaient les grands intérêts de la patrie et de la race, leur parole splendide, et leur pensée anime-t-elle encore les bons combattants. Qu'on me pardonne un souvenir topique: un après-midi, en pleine crise franco-ontarienne, un orateur de l'extérieur avait gentiment rappelé que les Trifluviens d'origine ont pris dans la lutte ontarienne une part singulièrement remarquable. Personne n'y avait beaucoup songé jusque là, mais l'observation faite, sa justesse frappait tout le monde. — *À quoi attribuez-vous cela ?* demandai-je à l'un des chefs de la minorité. Mon interlocuteur, Trifluvien lui-même d'origine, réfléchit un moment, puis, avec un sourire: *C'est, j'imagine, me dit-il, la faute de Monseigneur Laflèche....*

Le grand orateur n'était point qu'un splendide familier des hautes sphères intellectuelles. C'était un profond

réaliste. Élevé en pleine campagne canadienne, il avait connu, dans sa rudesse comme dans sa beauté, toute la vie de chez nous. Dans l'Ouest, au cours de ses années de missions, il avait partagé le sort des sauvages les plus déshérités. Toute sa vie, il fut le familier des petits et des pauvres. Que de confidences reçoit, au reste, un homme de sa sorte ! Et quelle magnifique formation que celle qui, après les solides études et le long contact avec les maîtres, après les expériences les plus variées, peut bénéficier de longues années de réflexion !

Monseigneur Lafèche avait abondamment médité sur l'histoire et sur les conditions de la grandeur humaine, il savait le passé par les livres, il avait vu le présent avec des yeux clairs — et ce sont les leçons d'un sage, d'un patriarche, qu'il apportait aux siens.

Il avait foi dans l'avenir de notre race, mais il disait aussi les dangers qui nous menacent et les vertus, humbles ou grandes, qu'exige notre survie. N'est-ce point hier encore qu'on l'invoquait comme l'un des grands patrons de l'enseignement ménager ?

Personne, peut-être, n'a prêché aux siens une plus juste fierté, mais personne non plus ne les a moins flattés. Il les aimait au point de leur dire les plus dures, comme les plus salubres vérités.

Et quel citoyen aussi ce fut ! Il fallait l'entendre commenter le *Civis Romanus sum* de Saint Paul ! Il fallait l'entendre protester contre l'injustice qui pouvait, en blessant les pères de famille, déshonorer son pays...

\* \* \*

Mais Monseigneur Lafèche fut d'abord et avant tout, comme disent dans leur touchante formule les bonnes gens de chez nous, *un homme du bon Dieu*.

C'est la volonté, la passion de servir le bon Dieu qui, tout jeune, lui fit abandonner ses livres et sa calme cellule du séminaire de Nicolet, pour s'en aller dans l'Ouest, si lointain alors, vivre de la vie des Sauvages.

C'est elle qui dirigea toute sa carrière d'évêque, qui soutint et stimula son apostolique courage.

C'est elle qui éclaira et fortifia son patriotisme.

C'est elle qui fait que sa mémoire est également chère à tous, aux petits comme aux grands, et que tous les dissentiments accidentels et passagers se taisent dans une commune admiration pour les vertus de l'homme et du prêtre; c'est elle qui fait que l'image du vieil évêque égrenant son chapelet dans les rues de sa bonne ville vivra peut-être plus longtemps encore dans le souvenir des hommes que celle du prestigieux orateur....

\* \* \*

Deux voix s'associeront probablement avec plus de vivacité même que les autres à l'hommage des Trifluviens: celle de l'Ouest et celle des Franco-Américains.

Monseigneur Laflèche a été l'un des pionniers de l'apostolat dans l'Ouest. Il fut le compagnon d'armes, le compagnon de cabanc aussi, à parler littéralement, de Monseigneur Taché et de Monseigneur Faraud. Seules les instances d'une humilité qu'effrayaient les hautes responsabilités et qu'inquiétaient aussi ses précoces infirmités, l'ont peut-être empêché d'être archevêque de Saint-Boniface. Mais l'Ouest avait gardé une bonne partie de son cœur. Et quand le malheur des temps obligea ses vieux compagnons d'armes à défendre la liberté scolaire de leurs ouailles, nulle voix ne se joignit plus ardemment que la sienne à leurs apostoliques réclamations.

Pas un évêque de l'Ouest ne passait dans l'Est sans venir lui donner une fraternelle accolade. Combien de fois les avons-nous vus, au Collège, ces prélats barbus qui racontaient de si émouvantes histoires, qui entouraient d'un si joyeux, d'un si affectueux respect, notre vieil évêque! Combien des nôtres missionnaires aujourd'hui, ont songé pour la première fois aux lointaines missions, en écoutant ces majestueux voyageurs ou en méditant la légendaire carrière de leur évêque!

Quand le bon pasteur, frappé en pleine tournée épiscopale, dut se coucher pour mourir, ce fut vers l'Ouest que s'envola l'une de ses dernières pensées. Et il pria qu'on voulût bien redire à l'archevêque de Saint-Boniface que le souci des écoles catholiques de l'Ouest l'avait accompagné jusque devant la mort.

Aux Franco-Américains, Monseigneur Laffèche voulut donner quelques-uns des prêtres auxquels il tenait le plus. Ils sont plus exposés que les autres, disait-il des émigrants, il faut les entourer de soins plus grands encore, si c'est possible.

Et dans combien de paroisses franco-américaines ne bénit-on pas aujourd'hui sa mémoire!

\* \* \*

Nous prions qu'on excuse la longueur de cet article, hâtivement crayonné dans la bousculade du journal quotidien. Quand on a eu la joie de voir passer à l'horizon de sa vie un être réellement supérieur, un être qui commandait à la fois le respect, l'admiration et la plus filiale



affection, et qu'on se laisse aller à évoquer son image, la pensée ne s'en détache plus aisément et les feuillets, sans qu'on s'en aperçoive, s'accumulent...

Que de choses pourtant il y aurait encore à dire!

OMER HÉROUX.



# Cantate à Monseigneur L.-F. Laflèche

---

À L'OCCASION DE SON DERNIER VOYAGE À ROME

---

## LE DÉPART

C'était, il m'en souvient, aux pâles jours d'automne,  
De lourds nuages gris les cieux étaient voilés;  
On entendait gémir la cloche monotone  
Et la brise sifflait dans les champs dépouillés.

Un Vieillard cheminait suivi d'un long cortège;  
Tous les yeux répandaient des pleurs en le voyant.  
Toutes les voix disaient: que le ciel vous protège!  
Lui, calme, bénissait ses fils en les quittant.

La vieillesse pourtant, sensible et recueillie,  
Cherche le doux repos, le calme du foyer,  
Et par ses longs travaux et par l'âge affaiblie,  
Sur la forte jeuncsse elle aime à s'appuyer.

Mais il part, ce Vieillard dont la tête s'incline,  
Pour traverser les mers et les lointains climats:  
Quel immortel amour doit brûler sa poitrine,  
Quel immense désir doit soutenir ses pas!

Et la cité resta pensive et gémissante:  
Elle avait vu partir son père et son pasteur!  
Nul ne versait le baume en son âme souffrante  
Et la prière alors s'échappa de son cœur.

## LA PRIÈRE

Anges des cieux, d'une garde fidèle  
Environnez le pieux pèlerin;  
Jusques au seuil de la Ville Éternelle  
Guidez ses pas, votre main dans sa main.

Que son vaisseau sur les ondes calmées,  
Sous un ciel pur se berce avec amour;  
Faites souffler des brises embaumées,  
Faites rêver du céleste séjour.

Mais aux grands jours, quand sa main souveraine  
Ira briser les masques de l'erreur,  
À ses côtés tenez-vous sur l'arène:  
De notre foi gardez le défenseur.

Obtenez-lui la suprême victoire,  
Sauvez l'honneur de son noble drapeau;  
Ceignez son front des palmes de la gloire,  
Puis ramenez le Pasteur au troupeau.

## L'ÉPREUVE

### LES ENNEMIS:

Au Canada la paix n'est plus possible  
Avec ce prélat turbulent;  
Rome a parlé, tout devenait paisible:  
Voyez, tout ce bruit maintenant.

### LES AMIS:

Jadis, dans la cité perfide,  
Le juste aussi troublait la paix.

*Tolle* du peuple décide,  
Feras-tu frémir nos forêts ?  
Lorsque la vérité succombe  
Faut-il donc cesser les combats ?  
Sur l'arène on cherche sa tombe,  
Mais Dieu protège ses soldats.

LES ENNEMIS :

L'entendez-vous ? Il accuse sans cesse,  
Rien n'échappe à ses rudes coups ;  
Il a gêné les partis et la presse :  
Qu'il se taise, Rome est pour nous.

LES AMIS :

Sa foi suit une route sûre  
Parmi les pièges ennemis ;  
Il discerne la pourriture  
Au fond des sépulcres blanchis.  
C'est l'homme de l'humble prière,  
C'est l'homme de la vérité :  
Il fera briller la lumière  
Dans cette longue obscurité.

LES ENNEMIS :

Le pape a dit : rétractez vos paroles  
Qui troublent un peuple croyant.  
Quittez, quittez vos prétentions folles,  
Ou démettez-vous à l'instant.

LES AMIS :

Pierre ne tient pas ce langage  
À Paul qui vient le voir de loin.  
Il bénit sa parole sage,

De son aide il sent le besoin.  
Ils sont frères, leurs âmes saintes  
Marchent par le même sentier.  
Paul exprimant de justes plaintes  
Jamais n'est repoussé du pied.

## LE RETOUR

Ornez vos fronts de fleurs nouvelles  
Le doux Vieillard est revenu:  
Chantez des hymnes solennelles,  
Il a vaillamment combattu.  
Enfin l'Autorité Romaine  
A vu la vérité sercine  
Dans sa ravissante splendeur!  
Noble et délicieuse fête!  
Que le troupeau vite s'apprête  
À couronner le bon Pasteur.

Bardes ailés du verdoyant bocage,  
Vous que l'aurore écoute avec amour,  
Charmez les airs par votre doux ramage:  
Notre Père est de retour!

Échos des bois, échos de nos montagnes,  
Dans les vallons de votre frais séjour,  
Unissez-vous aux voix de nos campagnes:  
Notre Père est de retour!

Fleuve géant, chante sur tes deux rives,  
Ta grande voix doit parler à son tour:  
Porte l'accent de nos voix trop craintives:  
Notre Père est de retour!

Retentissez fanfares militaires,  
Voix du canon, roulement du tambour;  
J'aime l'éclat de vos notes guerrières:  
Notre Père est de retour!

Et quand la nuit, de ses ailes fraîches,  
Pour la cité viendra voiler le jour,  
Brillez flambeaux et chassez les ténèbres:  
Notre Père est de retour!

### VOIX D'UN CITOYEN

Jamais plus entière allégresse  
N'a brillé sous un ciel plus beau:  
Depuis l'enfant à son berceau  
Jusqu'à la tremblante vieillesse,  
Tout chante un cantique nouveau.

### VOIX D'UN MILITAIRE

Jamais une gloire plus pure  
N'a couronné de front plus doux:  
Le soldat sous sa fière armure  
Viendrait embrasser ses genoux!

### LE PEUPLE

Il verra, maintenant, les jours de la vieillesse,  
Dans la plus douce paix, s'écouler lentement;  
Il ira s'appuyer sur la verte jeunesse  
Qui lui promet l'amour d'un cœur reconnaissant.

# La Fête de la Dédicace de l'Église Cathédrale

---

SA GRANDEUR MONSEIGNEUR CLOUTIER CHANTE LA MESSE---  
SA GRANDEUR MONSEIGNEUR DESCHAMPS, AUXILIAIRE  
DE MONTRÉAL ET PLUSIEURS PRÉLATS PRÉSENTS.  
ÉLOQUENT DISCOURS DU RÉV. PÈRE A. JOYAL, O. M. I.

---

La fête de la dédicace de la cathédrale a été célébrée dimanche, le 26 septembre, avec un éclat tout inaccoutumé.

Cette solennité coïncidait avec le dévoilement du Monument Lafèche et elle n'en fut que plus belle.

Sa Grandeur Monseigneur Cloutier officia pontificalement, ayant à ses côtés Monseigneur Louis Chartier, P. A., supérieur du Séminaire St-Joseph, comme prêtre-assistant, MM. les chanoines François Boulay, curé de la cathédrale, Léon Lamothe, aumônier du Précieux-Sang, comme diacre et sous-diacre d'honneur et MM. les abbés Gagnon et Paquin, comme diacre et sous-diacre d'office.

Au chœur, on remarquait Sa Grandeur Monseigneur Deschamps, auxiliaire de Montréal, Monseigneur Gariépy, représentant l'Université Laval de Québec, Monseigneur Arseneault, représentant l'Archevêché de Québec, M. le chanoine Maxime Marleau, représentant Sa Grandeur Monseigneur de Valleyfield, Monseigneur L.-E. Duguay, P. D., M. le chanoine Bourgeois, du Séminaire de Nicolet, le Rév. Père Pintal, Rédemptoriste, M. l'abbé Hercule Grenier, de Salem, Mass., M. l'abbé Bourneuf, de Digby,

M. l'abbé Melançon, le Rév. Père Stanislas, O. F. M.,  
M. l'abbé Henri Vallée, les RR. FF. des Écoles Chrétiennes,  
les RR. FF. de l'Instruction Chrétienne, etc., etc.

À l'Évangile, le Révérend Père Arthur Joyal, O. M. I.,  
supérieur des Oblats au Cap-de-la-Madeleine, prononça  
l'éloquent sermon qui suit.

Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner en entier  
cette belle pièce d'éloquence.

*Domum tuam, Domine,  
debet sanctitudo.*

La sainteté, Seigneur, doit  
être l'ornement de votre  
maison. (Ps. 92 — 5)

Monseigneur,

Les fidèles de la paroisse-mère des Trois-Rivières, à  
l'unanimité, ont applaudi à l'heureuse inspiration de votre  
Grandeur d'unir en un même jour de grandiose solennité  
et l'anniversaire de la dédicace de votre cathédrale et le  
dévoilement du monument de votre immortel prédécesseur,  
Monseigneur Laflèche.

Si les Gardiens de votre Œuvre Mariale diocésaine n'ont  
pas cru pouvoir convenablement se soustraire à l'obligeante  
invitation qui leur a été faite de porter la parole à la première  
de ces manifestations, c'est que votre cathédrale, Mon-  
seigneur, est dédiée à la glorieuse Assomption de la Très  
Sainte Vierge Marie, et, secondairement, au Chef du Collège  
Apostolique. À notre Immaculée Mère et Patronne, comme  
à Celui qui, au nom du successeur de Saint Pierre, préside,  
depuis plus d'un quart de siècle, à la merveilleuse efflores-  
cence de l'Église trifluvienne, il ne saurait être question



pour nous, pas même au milieu des plus absorbantes occupations, de refuser jamais le modeste appoint de notre plus filial dévouement.

Mes Frères,

La fête de la dédicace d'une église a pour but, non seulement de perpétuer le souvenir de sa consécration, mais encore de rappeler aux fidèles que, reliés les uns aux autres par le ciment de la foi, de l'espérance et de la charité, ils ne forment tous ensemble qu'un seul et même temple spirituel qui se construit ici-bas sur le Christ-Jésus, comme pierre angulaire, et qui, en même temps, s'édifie, pierre par pierre, au sein de la céleste cité.

Aussi bien, après avoir fixé, un instant, nos regards sur les splendeurs de l'église faite de la main des hommes, nous arrêterons-nous à contempler, des yeux illuminés de notre foi, les magnificences de l'Église, bâtie de la main de Dieu.

### I. — L'église au point de vue matériel.

Au point de vue matériel, l'église est la demeure de Dieu, *aula Dei*, le tabernacle où il fait ses délices d'être avec les enfants des hommes, *tabernaculum cum hominibus*, où son saint Nom est constamment invoqué et où, tous les jours et même plusieurs fois le jour, lui est offert le sublime sacrifice de la louange, de l'action de grâce et de la réparation.

Aussi, par respect pour la majesté de l'Hôte Divin qu'elle abrite, doit-elle être solidement bâtie, *firmiter ædificata*; ses murs et ses tours doivent être de pierres précieuses, *lapides prætiosi*; et ses autels ne sauraient trop resplendir de l'éclat des plus somptueuses parures.

Avant d'être ouverte au culte divin, il faut que, par

un rite liturgique, elle soit soustraite aux usages communs, séparée de toute autre demeure profane et élevée au-dessus de tous les palais de la terre. La bénédiction solennelle et publique de l'évêque en fait comme l'œuvre de Dieu, *locus a Deo factus*, un lieu saint, *locus sanctus*, un sanctuaire redoutable qui commande le respect, *ô quam metuendus!* Malheur à ceux qui osent le profaner en en faisant une maison de trafic ou une caverne de voleurs! Comme jadis les vendeurs du temple, ils en sont impitoyablement expulsés! *Maledicti qui te contemnunt!* En son enceinte doit régner l'ordre, le calme et la paix. *Pax huic domini!*

Mais elle est avant tout la maison de la prière, *domus orationis*.

«L'Église, a écrit, en effet Saint Thomas d'Aquin, n'est pas érigée précisément pour Dieu, *non propter Deum*, mais bien plutôt pour ceux qui iront l'y adorer, *sed propter adoratores*. Ses portes restent ouvertes pour tous et à toute heure du jour. Quiconque y prie en esprit et en vérité est toujours de quelque façon exaucé, *omnis qui in ea petit accipit*. C'est le rendez-vous de tous les malheureux qui y puisent avec le courage et la résignation pour supporter leurs croix, la grâce, selon le cas, de la conversion ou de la persévérance.

À condition toutefois, qu'à l'instar des chrétiens de la primitive Église, ils ne la laissent pas déserte, mais qu'ils y passent de longues heures en présence de leur divin consolateur en lui répétant avec le saint roi David: «Ah! que j'aime, Seigneur, la beauté de votre maison et le lieu dont vous avez fait le tabernacle de votre gloire. Un seul jour passé en vos sacrés parvis vaut mieux qu'un siècle au palais des mortels! Seigneur, j'éprouve le besoin de demeurer près de vous dans votre maison, *In domo tua oportet me manere.*»

À condition, surtout, qu'ils se présentent devant le trône de Dieu avec une âme pure de toute souillure, *sine macula ante, thronum Dei*, ou, du moins, qu'ils aient la volonté sincère de se revêtir au plus tôt de la robe blanche de la grâce, *amicti stolis albis*. Car la sainteté, Seigneur, doit être le plus riche ornement de votre maison. *Domum tuam, Domine, decet sanctitudo*.

Et donc, ô temple sacré! où nous sommes actuellement assemblés, heureux ceux qui t'ont construit!

Heureux les premiers pasteurs des Trois-Rivières, dont les dépouilles mortelles reposent sous tes dalles, Monseigneur Cooke à qui revient l'honneur de t'avoir élevé, et Monseigneur Laffèche, qui s'est dévoué sans compter pour combler le vide que ton érection avait creusé dans la caisse de l'administration épiscopale!

Non moins heureux leur digne successeur qui, dévoré par le zèle de la maison de Dieu, n'a rien épargné pour parachever leur œuvre en l'agrandissant selon les dimensions de son plan primitif, en élevant davantage vers le ciel la Croix de sa superbe flèche, et qui, avant que fût venue pour lui l'heure de chanter son «*Nunc dimittis*,» a tenu à la restaurer de la façon la plus heureuse. Dans un an ou deux au plus, l'installation de splendides verrières en fera, sans conteste, l'une des plus belles cathédrales du Canada.

Heureux, enfin, tous les prêtres et laïques, vivants ou défunts, du diocèse, et surtout de la ville des Trois-Rivières, qui ont pu contribuer de leurs talents, de leurs loisirs et de leurs deniers à la fondation et au complément de l'un des plus remarquables monuments d'architecture gothique en terre d'Amérique!

*Beati qui te œdificaverunt!*

Ah! comme tout à l'heure elle montera ardente et

irrésistible, du cœur aux lèvres de notre Pontife bien-aimé, la collecte de la fête du jour: «O Dieu, qui ramenez chaque année le jour de la consécration de ce saint temple, et qui faites que la célébration des mystères sacrés nous y retrouve encore de ce monde, exaucez, je vous en supplie, les prières de votre peuple, et accordez que quiconque viendra y solliciter vos bienfaits ait la joie de se voir pleinement exaucé!»

Vibrant écho de la touchante prière qu'adressait à Dieu, en 1858, l'évêque qui le consacrait: «Seigneur, que par la grâce de l'Esprit-Saint, dans cette maison qui est la vôtre, les malades soient guéris, les infirmes recouvrent leurs forces, les boiteux marchent, les aveugles voient, les sourds entendent! Que les pécheurs soient purifiés et les démons chassés! Seigneur, qu'ici, par votre faveur, disparaissent toute débilité et toute misère, et soient déliés tous les péchés, afin que tous, ayant obtenu miséricorde, glorifient à jamais votre magnificence!»

## II. — *L'Église au point de vue spirituel.*

Mais fermons les yeux du corps sur ce temple matériel pour ouvrir les yeux de l'âme sur le temple spirituel dont il n'est que l'ombre et la figure: la Sainte Église de Dieu, et essayons d'en admirer l'incomparable structure.

Le rapport saisissant qui existe entre l'église de la terre et l'Église mystique du Christ est d'inspiration divine. En maints endroits nous le retraçons dans l'Ancien Testament. Dans le Nouveau, il est encore plus explicite. «Tu es Pierre, a dit Jésus au Chef de ses disciples, et sur cette pierre je bâtirai mon Église...» Cette comparaison dut frapper singulièrement l'apôtre en cause, puisque, dans sa première épître, il en a fait le thème d'un admirable développement: «Approchez-vous, insistait-il, approchez-vous du Seigneur, pierre vivante, rejetée des hommes, il est vrai,

mais choisie et précieuse devant Dieu; et vous, comme des pierres vivantes, entrez dans la structure de l'édifice pour former un temple spirituel, afin d'offrir à Dieu d'agréables sacrifices.» Dans le même sens, l'Apôtre des Gentils écrivait à ses chers convertis d'Éphèse: «Vous n'êtes plus des étrangers, mais des membres de la famille de Dieu, édifiés que vous êtes sur le fondement des Apôtres et des prophètes, dont Jésus-Christ lui-même est la pierre angulaire. C'est sur lui que tout l'édifice, bien ordonné, s'élève pour former un temple saint dans le Seigneur. C'est en lui, que vous aussi, êtes édifiés, pour être, par l'Esprit Saint, une demeure où Dieu habite.»

Le rapprochement était si juste que, depuis lors, le mot église, qui désignait l'ensemble des baptisés, a été, en un sens plus restreint, employé pour signifier le temple où ils s'assemblent.

Et c'est précisément ce qui explique que, de tout temps, les architectes catholiques, vraiment dignes de ce nom, se soient toujours ingéniés à rendre, dans leurs conceptions artistiques, ce mystérieux symbolisme. Érigées en forme de croix avec, comme point central, l'autel dressé au croisillon, leurs églises figurent celle de Dieu fondée sur la pierre de Jésus crucifié: *angulari lapide Christo Jesu*. Les pierres d'assise représentent les Apôtres et les Écrivains inspirés, *super fundamentum apostolorum et prophetarum*; les colonnes, ce sont les Saints Pères et les Docteurs sur qui repose toute la charpente doctrinale de l'Église, tandis que les arcades et les pilastres remplissent le rôle des évêques, des prêtres et des missionnaires. Quant aux matériaux, de qualités et de dimensions si variées, jusqu'aux simples grains de sable et de ciment, qui tous, à des degrés divers, contribuent à la beauté et à la solidité de l'édifice, ce sont les fidèles de toutes classes et de toutes conditions qui, dans les plans et devis du divin architecte, ont tous leur raison d'être et leur

place marquée. Il n'est pas jusqu'à la clef de voûte qui, d'ordinaire, consistait en une statue de la Sainte Vierge, pour faire ressortir son rôle prépondérant dans l'économie de la Rédemption.

Seulement, pour faire partie intégrale de l'édifice sacré, chaque pierre vivante doit être taillée, polie et ciselée sous les coups répétés du labeur et de la souffrance. Nulle qui ne soit de tout premier choix, et intimement soudée aux autres par l'indestructible mortier de la charité divine et humaine. C'est que, pour son Église spirituelle, plus encore que pour son église matérielle, la sainteté est à jamais le plus bel ornement. *Domum tuam, Domine, decet sanctitudo.*

Malheur à quiconque essaie d'une main sacrilège de l'ébranler et de la détruire! Fatalement il s'y heurte contre le Christ, leur pierre d'achoppement, et leur rocher de scandale. *Maledicti qui te contemnunt!*

Heureux, par contre, ceux qui mettent en elle toute leur confiance! Ils ne seront jamais confondus. Heureux ceux qui auront présidé à la taille de ses pierres et à leur pose aux lieux et places qui leur sont assignés! *Beati qui te œdificaverunt!*

Il est rapporté qu'à sa première entrée dans la ravissante cathédrale de Sainte-Marie de Reims, Clovis, ébloui par tout ce qu'il vit et entendit, s'écria: «Mais n'est-ce pas là le royaume que vous m'avez promis?» «Non, mon fils, répondit Saint Rémi, ce n'est encore que l'entrée du chemin qui doit t'y conduire.»

L'Église d'ici-bas n'est donc que le vestibule de l'Église d'en haut. Oh! alors, montons encore plus haut, et de l'autel visible de la terre élevons nos regards jusqu'à l'autel invisible du ciel. *Ad perfectiora feramur!*

Rappelons-nous que le temple de l'Église militante se transpose, pierre par pierre au sein de l'Église triomphante. Il s'accroît à chaque instant de toute âme envolée d'ici-bas en attendant la fin des temps, où, parvenu à l'apogée de sa splendeur, il sera dédié, pour toute l'éternité, au Dieu trois fois Saint.

Comme alors, il sera majestueux, ce royal palais! Qu'il resplendira de gloire et de clarté! Et lorsqu'aux accents enflammés des neuf chœurs des Anges, soutenus par les accords infiniment plus harmonieux des orgues divines, toutes les pierres vivantes de sa voûte et de ses murs vibreront en un immense concert de louanges et d'actions de grâce en l'honneur de l'Agneau de Dieu, s'offrant en holocauste d'adoration devant la majesté de son Père Éternel. Ah! qu'il nous soit donné d'entendre la voix qui acheva de jeter dans l'extase l'Aigle de Patmos: «C'est bien ici le tabernacle de Dieu et des hommes. *Ecce tabernaculum Dei cum hominibus!* À jamais il habitera avec eux. *Et habitabit cum eis.* Ils seront son peuple et lui sera leur Dieu. Il aura essuyé toutes les larmes de leurs yeux. Plus de souffrances, plus de mort, plus de deuil! Tout le passé s'en sera allé!»

Puisse, Mes Frères, cette réconfortante vision de paix, *visio pacis*, ici-bas augmenter notre espoir d'aller un jour la contempler dans la gloire de l'éternelle félicité!

C'est la grâce insigne que tout à l'heure Sa Grandeur sollicitera pour nous tous lorsqu'à la post-communion il chantera: «O Dieu qui préparez à votre majesté une demeure éternelle construite de pierres vivantes et choisies, venez en aide à votre peuple en prière.» Ainsi soit-il!

## L'apothéose d'un Grand Evêque

---

La cérémonie du dévoilement de la statue de Monseigneur Lafèche a été magnifique. Par une température idéale une foule de dix mille personnes s'était massée longtemps avant trois heures au pied du monument. Le corps des Zouaves, de la Garde Notre-Dame, le régiment des Cadets De La Salle formaient garde d'honneur. Sur l'estrade avaient pris place cinq évêques, des prélats, des représentants de plusieurs diocèses, des représentants d'Ordres religieux et du monde officiel, les présidents et les membres du comité du monument, un grand nombre de prêtres et de nos principaux citoyens. Lorsque Sa Grandeur Monseigneur Cloutier, d'une main émue fit tomber les voiles qui dérobaient au regard les traits vénérés, l'apparition du grand évêque fut saluée par une ovation qui ne voulait plus finir; les clairons sonnèrent au champ et la foule entonna l'hymne patriotique «O Canada» soutenu par la musique de la Philharmonie et de l'Union Musicale. Ce fut en réalité un moment solennel et plein de grandeur.

À la messe pontificale célébrée par Sa Grandeur Monseigneur Cloutier, le sermon avait été donné par un ancien élève du séminaire des Trois-Rivières, le Révérend Père Joyal, aujourd'hui supérieur des Oblats, au Cap-de-la-Madeleine; celui qui prononça au pied de la statue le panégyrique de Monseigneur Lafèche fut un autre supérieur d'Ordre religieux, celui-là aussi ancien et brillant élève de notre séminaire, le Révérend Père Pintal, supérieur des Rédemptoristes à Sainte-Anne-de-Beaupré.



Nous donnons ailleurs le compte rendu détaillé de la fête et le texte des discours prononcés. Chacun des orateurs a fait revivre devant nous quelques-uns des traits de la vie de l'illustre disparu. Nous sommes redevables toutefois à Sa Grandeur Monseigneur Cloutier, qui fut durant quinze ans en étroite collaboration avec le grand évêque, de nous avoir révélé quelques détails intimes de la vie de celui qu'il a eu le bonheur de si bien connaître.

Pour notre vénérable évêque, Monseigneur Laflèche était un apôtre et un saint, il était un homme illustre, et illustre à un égal degré dans les sciences religieuses et profanes. La réputation de savoir de Monseigneur Laflèche nous était bien connue, mais voyons un peu ce qu'en dit Monseigneur Cloutier : — « Je dis « illustre », précisait dimanche le vénérable pasteur de ce diocèse. En effet, Monseigneur Laflèche s'est illustré de diverses manières, particulièrement par sa science, par sa vertu et peut-être encore plus par son éloquence. La science, il l'avait puisée d'abord dans de fortes études au séminaire de Nicolet; puis dans des lectures qu'il continuait même en voyage s'assimilant ainsi les meilleurs auteurs et les maîtres du savoir humain. Et il avait une telle puissance de raisonnement qu'il lui suffisait souvent de lire le sommaire d'un livre pour en percevoir immédiatement la substance et les développements. L'histoire de l'Église n'avait guère de secrets pour lui. »

Monseigneur Cloutier nous dit aussi que celui dont il fait l'éloge avait lu deux fois Rohrbacher, et qu'il s'était imprégné non seulement de l'histoire, mais aussi de la philosophie de l'histoire du célèbre auteur. En science sociale, Louis Veillot était son maître, et le Père Secchi faisait ses délices avec ses études astronomiques, car pour Monseigneur Laflèche l'astronomie était une science qui lui était familière. Il avait une prédilection particulière pour l'« Évangile mé-

dité» de l'abbé Duquesne. Et Monseigneur Cloutier dit: «Je puis bien ajouter qu'il touchait à presque toutes les branches de la science humaine et je ne suis pas surpris qu'un jour, à Rome, on ait dit de lui qu'il était *savant comme un Père de l'Église.*»

Ailleurs Monseigneur Cloutier nous parle de l'abandon total que Monseigneur Laffèche avait en la Providence: «Il n'arrivera toujours que ce qui plaira à Dieu» disait Monseigneur Laffèche dans les circonstances graves, s'en remettant complètement à la volonté divine, pour ce qui pouvait lui arriver d'heureux ou de pénible. Sa patience dans l'épreuve, nous dit encore Monseigneur Cloutier, le porta assurément à un haut degré de sainteté.

De la part d'une personnalité de cette envergure, d'un savant et d'un saint, cette confiance inébranlable en la bonté d'une Providence qui dirige toute chose, est une des leçons que nous devons retenir, parmi tant d'autres leçons de cette vie pleine de salutaires enseignements.

Nous nous rappelons un passage de la «Société Civile» où Monseigneur Laffèche nous donnait un aperçu de l'acte de la Providence dans les plus grands comme les moindres événements des nations et des individus. C'était à propos de l'histoire captivante du peuple élu de Dieu. Le grand philosophe chrétien nous disait que c'était la Providence qui avait conduit les descendants d'Abraham dans les terres fertiles de l'Égypte. Que c'était la Providence qui avait comblé de richesses les fiers et savants Égyptiens, aussi longtemps qu'ils faisaient l'œuvre de Dieu en favorisant le développement du petit peuple de Jacob qui croissait et se multipliait dans la paix et la prospérité.

Mais les Égyptiens s'alarment de cette croissance trop rapide et veulent mettre un frein à l'extension d'une race qu'ils redoutent de voir trop puissante. Et c'est alors

la persécution des Juifs qui commence, l'ostracisme, la violence. Et c'est alors aussi que sur la cruelle Égypte, devenue rebelle à l'œuvre de la Providence, s'apesantit la colère de Dieu. Monseigneur Laflèche nous fait alors toucher du doigt cette grande vérité que la Providence gouverne le monde, et que ses voies sont souvent impénétrables pour notre courte vue. Les Égyptiens ne pouvaient pas prévoir et humainement parlant, il n'était pas à prévoir qu'un Moïse serait donné au peuple Juif par le décret cruel qui ordonnait l'immolation des enfants des opprimés. C'est en effet la crainte d'une mère qui confie aux eaux du fleuve le petit enfant qui doit mourir, comme c'est la Providence qui fait cueillir cet enfant par la fille du Pharaon, et l'introduit comme de force dans le palais du fier tyran. Moïse, élevé sur les marches du trône, reçoit une éducation royale, il acquiert toutes les connaissances de la savante Égypte, devient le sage par excellence, l'Hermès, dont la parole vénérable est accueillie avec respect.

Et c'est cet élève de roi, ce protégé du Pharaon, cet enfant dont l'intelligence a été ornée de toute la science connue de ce siècle savant qui devient le Moïse du peuple de Dieu, le libérateur de la tyrannie de la Terre d'Égypte, le premier législateur des enfants de Jacob, le protecteur de la race dont devait naître le Sauveur du Monde.

À la réflexion nous ne croyons pas que jamais tant de grandeur dans la philosophie de l'histoire n'ait été exposée d'une manière plus simple, plus compréhensible, ni d'une façon plus frappante et plus convaincante. C'était le secret de ce savant chrétien de mettre sa science à la portée des plus humbles. Nous remercions Monseigneur Cloutier de nous l'avoir rappelé. Un jour, l'auditoire de Lacordaire s'était écrié en plein temple: «Dieu que c'est beau!...» «Monseigneur Laflèche produisit un jour, raconte Monseigneur Cloutier, un effet analogue sur un homme du peuple,

qui ne put s'empêcher d'exprimer à haute voix dans l'église son enthousiasme et son admiration. Que d'autres l'auraient fait souvent s'ils n'eussent été retenus par la sainteté du lieu.»

Et Monseigneur Cloutier termine...: «Enfin, il aima passionnément l'Église et son pays, et ce double amour se traduisit constamment dans son éloquence. Dom Benoît l'a appelé «l'Athanase» du Canada. Il eut été de même Ambroise, si Théodose se fut trouvé devant lui; il eut été Chrysostome, si Eudoxie eut étalé ses désordres au milieu de son peuple. Que du haut de son piédestal il continue maintenant de prêcher, d'enseigner la vérité, de stigmatiser l'erreur et le vice; les fils de ses auditeurs d'autrefois l'écouteront encore et suivront ses salutaires enseignements.»

Il nous reste à féliciter les Présidents, les organisateurs et les membres du Comité du Monument Laflèche, comme tous ceux qui se sont dévoués à réaliser si complètement une œuvre chère, non seulement à tous les cœurs trifluviens mais à tous les Canadiens. La statue est un travail magnifique qui fait revivre sous les yeux de la foule l'image aimée d'une de ces personnalités rares qui ne meurent jamais tout à fait dans la mémoire d'un peuple.

JOSEPH BARNARD

(«*Le Bien Public*», le mardi 28 septembre 1926.)

# Dévoilement du Monument

par S. G. Mgr Cloutier

---

Le dévoilement du Monument élevé à Sa Grandeur Monseigneur Louis-François Laflèche en face de l'évêché, à deux pas de notre belle cathédrale, a donné lieu à une cérémonie d'un cachet tout à fait particulier, dimanche dernier. C'était la glorification du grand évêque des Trois-Rivières, du grand patriote dont la voix éloquente avait distribué aux petits comme aux grands, un peu partout au Canada, le pain de la parole divine et soufflé sur les cœurs le plus pur patriotisme canadien.

La cérémonie était sous la présidence d'honneur de Sa Grandeur Monseigneur Cloutier et la présidence active conjointe de M. le chanoine Louis Denoncourt et M. le Dr L.-P. Normand.

On remarquait aux côtés de Sa Grandeur Monseigneur Cloutier: Sa Grandeur Monseigneur Forbes, de Joliette, Sa Grandeur Monseigneur Brunault, évêque de Nicolet, Sa Grandeur Monseigneur Alphonse E. Deschamps, auxiliaire de Montréal, Sa Grandeur Monseigneur O. Comtois, auxiliaire des Trois-Rivières, le Docteur L.-P. Normand, président conjoint du Comité du Monument, Son Honneur le maire Arthur Bcttez, Monseigneur J. Arseneault, P. D., représentant de Sa Grandeur Monseigneur J.-Alfred Langlois, évêque élu de Valleyfield, le Révérend Père Laflamme, O. M. I., représentant Sa Grandeur Monseigneur Joseph Médard Émard, archevêque d'Ottawa, M. le chanoine

Maxime Marleau, représentant Sa Grandeur Monseigneur F.-R.-M. Rouleau, archevêque élu de Québec, Monseigneur C.-N. Gariépy, P. A., représentant l'Université Laval de Québec, Monseigneur Nap. Caron, P.A., doyen du clergé des Trois-Rivières, de Yamachiche, Monseigneur Louis Chartier, P. A., vicaire général, Monseigneur L.-Eug. Duguay, P. D., curé de St-Barnabé.

MM. les chanoines Louis Denoncourt, curé de St-Philippe, Ls-Arthur Dusablon, curé de Louiseville, J.-A. Camirand, P. D., séminaire de Nicolet, J.-N.-L. Hébert, curé de la cathédrale de Nicolet, Frs Boulay, curé de la cathédrale des Trois-Rivières, Monseigneur E. Paquin, P. D., M. C.-J. Magnan, surintendant du Conseil de l'Instruction publique de la province, MM. Philippe Bigué, G. Jourdain, H. Godin, J.-A. Boisjoli, du comité du monument Laflèche, le notaire J.-A. Lemire, président de la Société Saint-Jean-Baptiste, W. Grant, député de Champlain, l'hon. J.-A. Tessier, A. Desaulniers, député fédéral de Champlain, L.-P. Mercier, notaire, député provincial des Trois-Rivières, Joseph Barnard, du «Bien Public,» J.-L. Sanschagrín, MM. Gascon et Parent, architectes, qui ont conçu le plan de la base du monument, J.-B. Loranger, échevin, A.-I. Gravel, échevin, Thomas Bournival, Geo.-É. Bourgeois, D. Larivière, M. le chanoine Alexandre Moreau, du Séminaire, les Révérends Pères Joyal, O. M. I., supérieur du monastère du Cap, Sasseville, O. M. I., E. Richard, O. M. I., Chartrand, O. M. I., Stanislas, O. F. M., Ferdinand, O. F. M., M. le chanoine Bellemare, P. A., curé de Batiscan, MM. les abbés Albert Tessier, Joseph Gélinas, Dominique Grenier, M. le chanoine Prosper Cloutier, curé de Champlain, MM. les abbés Joseph Bérard, Joseph Grenier, Raoul Lamy, J.-E. Lamy, A. Lamy, Alide Boucher, M. le chanoine Laflèche, curé de St-Paulin, MM. les abbés Alphonse Lord, Eddy Hamelin, Hervé Trudel,

E. Fusey, Dominique Grenier, Pierre Boulay, curé de St-Léon, Léopold Rompré, Ernest Jacob, Léon Désilets, Arthur Brunelle, Arthur Jacob, J.-E.-E. Tremblay, curé de St-Roch de Mékinac, Rév. Père Louis-Joseph, O. F. M., les abbés Gilbert Larue, L.-G. Bournival, Auguste Lafèche, du grand Séminaire, Jules Gélinas, Émilien Girard, Charles-Édouard Bourgeois, Gérard Baril, Paul Méthot, Donat Baril, Dionis Gélinas, curé de Charette, Eugène Denoncourt, curé de Ste-Flore, Jos. Ferron, Geo. Caron, Geo. Biron, Euchariste Héroux, curé de St-Stanislas, L.-J. Chamberland, Antonio Magnan, Napoléon St-Pierre, J.-A. Lesieur, curé de Ste-Geneviève de Batiscan, Geo. Bellemare, Avila Ferron, curé de St-Thomas de Caxton, A. Grenier, Salem, Mass., Maxime Masson, curé de Ste-Thècle, M. le chanoine Lacerte, Téles. Giroux, le Dr C.-N. De Blois, Rév. Père Olivier, O. P., N. Dozois, O. M. I., Marchildon, O. P., Robert, O. M. I., M. l'abbé Hormisdas Deschênes, curé de St-Jean-Baptiste, Albert Tousignant, curé de St-Jacques des Piles, A. Vallée, M. le chanoine Léon Lamothe, Rév. F. Castonguay, O. M. I., Donat Grimard, D. Fréchette, Arthur Baril, Émile Gélinas, H. Trudel, curé de Grand'Mère, des Révérends Frères de diverses institutions, Révérend Père Dalpé, O. M. I.

Les Zouaves des Trois-Rivières, Shawinigan et Grand'Mère entouraient le monument, drapeaux, clairons et batteries en face de la statue.

Les Cadets de l'Académie et la Philharmonie De La Salle étaient placés dans le parterre en face de l'évêché; la Garde Notre-Dame et l'Union Musicale étaient en face de la grande estrade, élevée pour la circonstance. Les élèves du Séminaire occupaient les gradins en face de la porte d'entrée de la cathédrale, face au monument.

Au milieu d'un silence respectueux, Sa Grandeur

Monseigneur Cloutier tira la ficelle de soie qui retenait l'enveloppe de la statue et le Grand Évêque parut à la foule dans son geste caractéristique de prédicateur sincère et convaincu. Des applaudissements éclatèrent de toutes parts pendant que les clairons sonnaient et que la foule chantait «O Canada» accompagnée des fanfares.

Le spectacle était impressionnant au suprême, et plus d'une larme perla aux yeux des contemporains du grand évêque.

Alors M. le chanoine L.-A. Dusablon, curé à Louiseville monte à la tribune et lit l'hommage d'une nièce de Sa Grandeur Monseigneur Lafèche:

«À la pieuse et vénérée mémoire de Sa Grandeur l'Illustrissime et Révérendissime Louis-François Lafèche, assistant au trône Pontifical et Comte Romain, deuxième évêque des Trois-Rivières, 1867 - 1898.»

Ce tribut d'honneur, de respect et d'affection, que dépose au pied de son monument, sa nièce Marie-Anne Lanouette, Sœur Marie du Précieux-Sang, Sœur Grise de la Croix. Ottawa — 1926.

Une couronne de fleurs naturelles stérilisées, d'une grande richesse est alors déposée au pied du monument avec une gerbe de fleurs, offerte par les Révérendes Sœurs de la Providence. De longues acclamations saluent ce geste de pieux souvenir.

Puis M. le Dr Normand, président du Comité du Monument, invite Sa Grandeur Monseigneur Cloutier à adresser la parole.

Des acclamations prolongées saluent le grand Évêque qui préside actuellement avec tant de succès aux destinées du diocèse des Trois-Rivières. Droit comme un chêne,



alerte et vigoureux, malgré ses 78 ans, Sa Grandeur Monseigneur Cloutier, d'une voix forte et sympathique où perçait un brin d'émotion au souvenir du grand évêque que l'on glorifiait si solennellement, fait un brillant résumé de la vie, des luttes, des espoirs, des peines de Monseigneur Laflèche.

\*\*\*\*\*

ÉLOQUENTS DISCOURS DE SA GRANDEUR MONSEIGNEUR  
CLOUTIER, DU RÉVÉREND PÈRE PINTAL, DE MM.  
MAGNAN, LEMIRE ET NORMAND. —  
BEAU SONNET DE MONSEIGNEUR N. CARON, P. A.

Monsieur le Président,

Messeigneurs,

Mesdames,

Messieurs,

On ne trouvera pas mal à propos, je pense, que celui qui a passé quinze ans de sa vie près de Monseigneur Laflèche et quinze autres années dans sa compagnie prenne la parole pour dire, en cette circonstance solennelle, son opinion et ses sentiments à l'égard du héros de cette fête.

Je me fais d'abord un devoir de féliciter l'honorable Docteur Normand, Commandeur de St-Grégoire le Grand, d'avoir été le premier à jeter, dans un discours public, l'idée qui s'est ensuite heureusement réalisé, d'élever un monument à la mémoire de l'illustre Monseigneur Laflèche.

Je dis «illustre.» En effet, Monseigneur Louis-François Richer-Lafèche s'est illustré de diverses manières, particulièrement par sa science, par sa vertu, et peut-être encore plus par son éloquence.

La science, il l'avait puisée d'abord dans de fortes études au Séminaire de Nicolet, puis dans des lectures, qu'il continuait même en voyage, s'assimilant ainsi les meilleurs auteurs et les maîtres du savoir humain. Et il avait une telle puissance de raison qu'il lui suffisait souvent de lire le sommaire d'un livre pour en percevoir immédiatement la substance et les développements.

L'histoire de l'Église n'avait guère de secrets pour lui. Il avait lu deux fois Rohrbacher dans ses missions de l'Ouest, et, comme Rohrbacher avait intercalé dans son histoire son traité de philosophie, Monseigneur Lafèche y avait trouvé non seulement le récit des faits, mais leur vraie signification et leur raison d'être.

Dans la science sociale, Louis Veillot était son maître; c'est chez lui qu'il puisait ce sens profond qui lui faisait saisir si promptement et démasquer si fortement les erreurs contemporaines.

L'astronomie lui était familière et, en cette matière, le Père Secchi faisait ses délices.

Il avait approfondi toute la sainte Écriture source première de la prédication, et, à plusieurs reprises, il m'a dit que l'«Évangile médité» de l'abbé Duquesne lui avait rendu de grands services.

Je puis bien ajouter qu'il touchait à presque toutes les branches de la science humaine et je ne suis pas surpris qu'un jour, à Rome, on ait dit de lui qu'il était «savant comme un Père de l'Église.»

Quant à sa vertu, elle éclatait aux yeux de tous, non pas tendre et douce, comme cela se voit quelquefois, mais robuste et ferme, toujours prête au combat. Le fait est que lui, qui, comme il le disait un jour, avait rêvé, dans son jeune âge, de passer sa vie tranquille dans un ordre religieux, la passa tout entière dans les combats pour la justice et la vérité.

Cette vertu s'épanouissait en des formes variées. C'était d'abord une grande simplicité qui mettait tout le monde à l'aise, les petits, les pauvres, comme les riches et les grands. Puis, une si parfaite franchise qu'il ne pouvait supposer la tromperie chez les autres. Il aimait tellement la vérité qu'il ne pouvait presque pas croire à l'existence du mensonge et de la fourberie. Il pensait tout le monde aussi franc que lui-même et c'est ce qui explique sans doute que, plusieurs fois, il a été trompé.

Que dirai-je de sa confiance en Dieu qui lui faisait répéter souvent: «Il n'arrivera toujours que ce qui plaira à Dieu!», et de sa patience dans l'épreuve, qui le porta assurément à un haut degré de sainteté?

Mais ce qui, aux yeux des hommes du moins, a été son principal titre de gloire, ce fut certainement sa remarquable éloquence. Quelqu'un disait un jour que si Monseigneur Laflèche avait eu l'avantage de recevoir une culture oratoire soignée, pour faire disparaître certaines déficiences de prononciation et de geste, il aurait été à la hauteur des grands orateurs du siècle. Ce qui le distinguait surtout comme orateur, je crois, c'était, avec la plus grande facilité d'expression et une lucidité parfaite, cette conviction absolue avec laquelle il parlait et qui passait invariablement dans son auditoire. Un jour, pendant qu'il était à Rome, au Concile du Vatican, il fut demandé pour prêcher aux Zouaves, à l'église de Saint-Louis des Français. C'était en Carême.

Il prêcha sur la contrition. L'un des auditeurs, un comte français signalait, au sortir de l'église, les défauts de prononciation de l'orateur, puis il ajoutait: «Mais c'est étrange tout de même comme il nous enfonce la contrition jusqu'au plus profond de l'âme.»

Dans cette église de Saint-Louis des Français, il avait entendu et admiré le célèbre abbé Combalot, qui avait, comme lui, une voix superbe, et qui, comme lui aussi, parlait «ex abundantia cordis.» «Quelle différence, disait-il, avec l'abbé Bougaud, — plus tard Monseigneur Bougaud, évêque d'Orléans — lequel avait un discours toujours bien soigné et disposé selon les règles de l'art, mais toujours froid et ne produisant aucune vive impression. Ces deux prédicateurs alternaient dans la prédication du Carême.

Quand c'était le tour de l'abbé Combalot, l'église était comble, mais quand l'abbé Bougaud devait paraître, elle restait à moitié vide.» Ce trait, qu'il rapportait lui-même, nous montre quel était le genre d'éloquence de Monseigneur Laffèche. C'était celui de l'abbé Combalot, que lui-même admirait sincèrement.

Son amour de l'Église et du Pape, pour qui il avait un véritable culte, se laissait voir dans toute sa prédication et même dans ses discours profanes. Un trait montrera jusqu'où il portait le dévouement au Chef de l'Église. Étant allé à Rome à propos de la division du diocèse et sachant que le Pape pouvait avoir été mal informé sur son compte: «Vous pouvez être sûr, me disait-il, que, si le Pape ne veut pas me recevoir, je tomberai mort à ses pieds.» Léon XIII, au contraire, le reçut très bien et lui permit de mettre par écrit ce qu'il avait à dire.

Oui, sa doctrine était uniquement la doctrine romaine, celle du successeur de Pierre, du Vicaire de Jésus-Christ.

Le grand livre de la nature, où reluisent les perfections divines, était sans cesse ouvert devant lui. De là ces comparaisons si frappantes, qui rendaient claires aux yeux de tous, les vérités les plus abstraites et qui lui permettaient de faire admettre sans réplique des enseignements quelquefois très sévères.

On rapporte qu'un jour, Lacordaire, dans un de ses sermons, souleva un tel enthousiasme par un de ses grands mouvements oratoires que l'auditoire s'écria: «Dieu! que c'est beau!» Monseigneur Laflèche produisit un jour un effet analogue sur un homme du peuple, qui ne put s'empêcher d'exprimer à haute voix dans l'église son enthousiasme et son admiration. Que d'autres l'auraient fait souvent, s'ils n'eussent été retenus par la sainteté du lieu!

Enfin, il aima passionnément l'Église et son pays, et ce double amour se traduisit constamment dans son éloquence.

Dom Benoît l'a appelé l'«Athanasie du Canada.» Il eut été de même Ambroise, si Théodose se fut trouvé devant lui; il eut été Chrysostome, si Eudoxie eut étalé ses désordres au milieu de son peuple.

Que du haut de ce piédestal il continue maintenant de prêcher, d'enseigner la vérité, de stigmatiser l'erreur et le vice; les fils de ses auditeurs d'autrefois l'écouteront encore et suivront ses salutaires enseignements.

\* \* \*

Des applaudissements éclatent de partout dans cette foule attentive quand Sa Grandeur reprend sa place. Alors M. le Président invite le Rév. Père Thomas Pinal, supérieur des Rédemptoristes à Ste-Anne-de-Beaupré, à porter la parole.

Nos lecteurs trouveront ici le texte complet de cette belle pièce d'éloquence.

Un jour de juillet 1893, un élève du séminaire des Trois-Rivières s'agenouillait aux pieds de Monseigneur Laflèche et lui demandait la faveur d'une paternelle bénédiction avant de partir pour la Belgique où il devait se faire religieux. Le vénérable évêque le reçut avec bonté, le bénit avec effusion et l'engagea à rester bien fidèle à l'appel d'en haut. Le jeune collégien partit emportant dans son âme cette bénédiction de son évêque comme un gage de celle de Dieu. Mais il était loin de soupçonner que, plus de trente ans plus tard, il serait invité à l'insigne et redoutable honneur de prononcer son éloge au pied de ce superbe monument que la piété reconnaissante vient de lui ériger, et en présence de cette assemblée à la fois si nombreuse et si distinguée.

En acceptant cette invitation qu'a bien voulu me faire Sa Grandeur Monseigneur Cloutier, je n'ai peut-être pas écouté la voix de la prudente raison, laquelle m'eut bien vite fait voir et la faiblesse de mes ressources et la grandeur de la tâche qu'on m'imposait. J'aurai du moins le mérite d'avoir écouté la voix du cœur qui me fait déjà pressentir tout le bonheur que l'on éprouve et que l'on procure à invoquer la mémoire d'un Pasteur et d'un Père tel que Monseigneur Louis-François Laflèche; à évoquer, dis-je, sa mémoire si forte et si suave devant ce palais épiscopal qui fut si longtemps le théâtre de ses éminentes vertus, en face de cette cathédrale dont les voûtes ont si souvent rententi des échos de sa parole puissante, devant un peuple qui garde comme un dépôt sacré et un trésor de famille le souvenir de sa haute et sage direction, au pied de ce superbe monument où le génie de l'artiste lui a donné une si glorieuse survivance, où il nous le montre tel qu'il a toujours été, le Maître incontesté, le guide sûr et clairvoyant marquant

à tous, de son geste ferme et précis, le chemin de l'honneur national et de la vérité religieuse.

L'Apôtre saint Paul dont le génie et le cœur semblent s'être reflétés dans la personne de Monseigneur Laflèche écrivait un jour ces paroles; «Alors même que je parlerais la langue des anges et des hommes, si je n'ai pas la charité, cette science ne me servirait de rien, et si je donnais mes biens aux pauvres et si je me livrais tout entier aux tortures du martyre, si je n'ai pas la charité tout cela me serait inutile.» Saint Paul aurait pu ajouter qu'aucun de ces dons ne lui a manqué et qu'aucun n'a été stérile en lui parce que l'amour de Jésus-Christ et des âmes remplissait son cœur. Messieurs, cette langue des anges et des hommes, Monseigneur Laflèche l'a parlée avec une maîtrise et une éloquence qui n'ont jamais été surpassées parmi nous. Son génie approfondissait comme en se jouant la science sacrée de nos mystères. Plus que personne, il a été l'ami, le protecteur et le soutien du pauvre. Qui plus que lui enfin a connu l'aiguillon de la souffrance et le poids de l'épreuve? Mais si ces dons éminents ont été, dans notre grand évêque, des principes féconds de sainteté personnelle et d'activité apostolique, c'est parce que son cœur comme celui du grand Apôtre était rempli du feu sacré de l'amour et de la charité. Oui, Monseigneur Laflèche a aimé: il a aimé profondément. La nature et la grâce ont déposé dans son âme ces deux amours les plus grands et les plus forts qui puissent animer le cœur de l'homme sur la terre: je veux dire l'amour de la religion et l'amour de la patrie. Ces deux mots, Religion et Patrie, il a voulu les graver au frontispice de son Séminaire, pour montrer qu'il n'avait ni de plus ardent désir ni de plus haute ambition que de répandre partout et de communiquer à tous, mais surtout à son cher peuple trifluvien, la connaissance, l'amour et l'estime de notre sainte religion et de notre bien-aimée patrie. Voilà

le principe de son activité et le résumé de sa longue et féconde carrière. Voilà le titre impérissable qui lui assure une place d'honneur dans notre histoire religieuse et nationale, et attache à son nom la double gloire d'avoir été un Apôtre illustre et un grand patriote.

## AMOUR DE MONSEIGNEUR LAFLÈCHE

### POUR LA RELIGION.

Monseigneur Laflèche a d'abord par-dessus tout aimé Dieu, Jésus-Christ, la Religion, l'Église.

Cet amour si fort et si tendre lui venait sans doute de Dieu, auteur de tout don parfait; mais ce germe du ciel, qui a veillé sur sa première éclosion, ce fut sa mère. On sait la vénération de Monseigneur Laflèche pour sa mère; malgré les années accumulées et ses cheveux blancs, il en parlait toujours avec une piété d'enfant. «Après Dieu, c'est à ma mère que je dois, disait-il, et la grâce de mon sacerdoce et l'honneur de mon épiscopat.» De fait, lorsqu'en 1831, M. l'abbé Chavein, curé de Ste-Anne-de-la-Pérade, vient gravement avertir les parents de notre futur évêque, qu'ils doivent envoyer le jeune Louis-François au collège de Nicolet pour l'acheminer à la prêtrise, en dépit du père qui fronce le sourcil en songeant à ses terres fertiles qui réclament des bras, sa mère, elle, tressaille dans son cœur; au-dessus des prairies terrestres et des moissons matérielles qui préoccupent son époux, son regard, éclairé par la foi, entrevoit déjà les champs autrement fertiles de l'Église et les blanches moissons des âmes rachetées par le sang du Christ qui réclament le zèle des apôtres et le dévouement des missionnaires. Mesdames qui m'entendez, n'oubliez pas la mère de votre grand évêque disparu et



croyez que l'incomparable honneur de votre maternité c'est de donner à Dieu, à l'Église, des prêtres, des apôtres et des missionnaires. L'âme du futur évêque était trop bien préparée pour que le germe divin de la vocation sacerdotale et apostolique tardât d'y porter ses fruits.

En 1843, il n'est que diacre et déjà il se sent mûr pour l'apostolat!... Monseigneur Provencher, l'héroïque fondateur des missions de l'Ouest Canadien est de passage à Nicolet, en quête d'auxiliaires. Il parle des nombreuses peuplades de sauvages et des groupements de métis délaissés et perdus dans ces lointaines régions, sans aucun secours religieux. Il parle des labeurs pénibles, des souffrances et des angoisses que doivent endurer les trop rares ouvriers qui travaillent dans cette malheureuse partie de la vigne de Jésus-Christ. Ce récit émouvant captive l'attention de Monseigneur Laflèche et fait battre toutes les fibres de son cœur. Lui, aussi, il veut être apôtre et missionnaire; ces labeurs, ces souffrances, ce martyre peut-être, lui aussi il veut les endurer, les embrasser et les subir. Il va se jeter aux pieds de Monseigneur Provencher et lui redit les mots de Jésus à son Père: «ecce ego mitte me, me voici envoyez-moi.» Monseigneur Provencher l'embrasse en remerciant Dieu de lui donner un si précieux secours. Quelques mois plus tard, il reçoit l'onction sacerdotale à Québec, des mains de Monseigneur Turgeon, célèbre sa première messe dans l'église de St-Roch; puis, disant adieu à ses amis, à ses parents, à sa chère Alma Mater, le Séminaire de Nicolet, embrassant une dernière fois sa mère bien-aimée, il s'embarque avec Monseigneur Provencher sur ces légendaires canots d'écorce et après un voyage de cinquante-cinq jours, arrive sur ce théâtre de son apostolat tant désiré, véritable terre promise du dévouement et du sacrifice. Comment le suivre dans cet apostolat si actif, si laborieux et si crucifiant qui va se poursuivre douze

longues années. Rien ne peut rebuter ni même ralentir le zèle qui le consume. Ni les rigueurs d'un climat excessif, ni les difficultés des langues indiennes, ni les courses à travers ces immenses prairies ou sur les lacs profonds et les rivières entrecoupées de rapides dangereux, ni même la rebutante compagnie des sauvages dont il devait souvent partager les tentes enfumées et la grossière nourriture. Et après ces courses et ces labeurs, rentré dans sa pauvre cabane de l'Ile-à-la-Crosse, brisé de fatigue et épuisé par la faim, il ne trouvait pas de plus doux réconfort que la lecture de l'Écriture Sainte, ou de l'Histoire de l'Église; ou bien encore, unissait sa voix à celle de son compagnon d'apostolat, le Rév. Père Taché, O. M. I., il chantait quelques pieux cantiques et même quelques-unes de ces vieilles chansons du pays qui avaient si souvent réjoui son enfance. Cette vie de missionnaire, vie de souffrances et de sacrifices, quel pouvait en être le motif et le soutien sinon la charité, sinon l'amour de Jésus-Christ, de l'Église et des âmes. Oui, la charité, cette vertu toute puissante qui domine la souffrance et triomphe de la mort, soutenait le cœur de notre grand missionnaire jusqu'à mettre sur ses lèvres le cri de l'Apôtre saint Paul:

«*Superabundo gaudio in omni tribulatione mea. Je surabonde de joie au milieu de mes tribulations.*» On le comprend, tant de vertus et d'héroïsme devaient le désigner à l'attention de l'Église. Aussi, quand Monseigneur Provencher tomba sur la brèche, à bout de force et de santé, Monseigneur Laflèche fut aussitôt choisi pour lui succéder. Mais lui si intrépide sur les champs du dévouement et du sacrifice, le voilà tout effrayé devant les responsabilités de l'épiscopat. Il met en avant ses forces épuisées, il fait valoir ses infirmités, il montre les plaies inguérissables de ses jambes, glorieuses cicatrices de ses courses apostoliques; et c'est ainsi qu'il a le double bonheur d'échapper à l'épis-

copat et de voir cette dignité placée sur la tête de son compagnon d'apostolat, de son ami de cœur, de celui qu'il n'appellera jamais que du nom de frère, et qui devait jouer un rôle si glorieux dans l'Histoire de l'Église de l'Ouest Canadien, j'ai nommé Monseigneur Alexandre Taché.

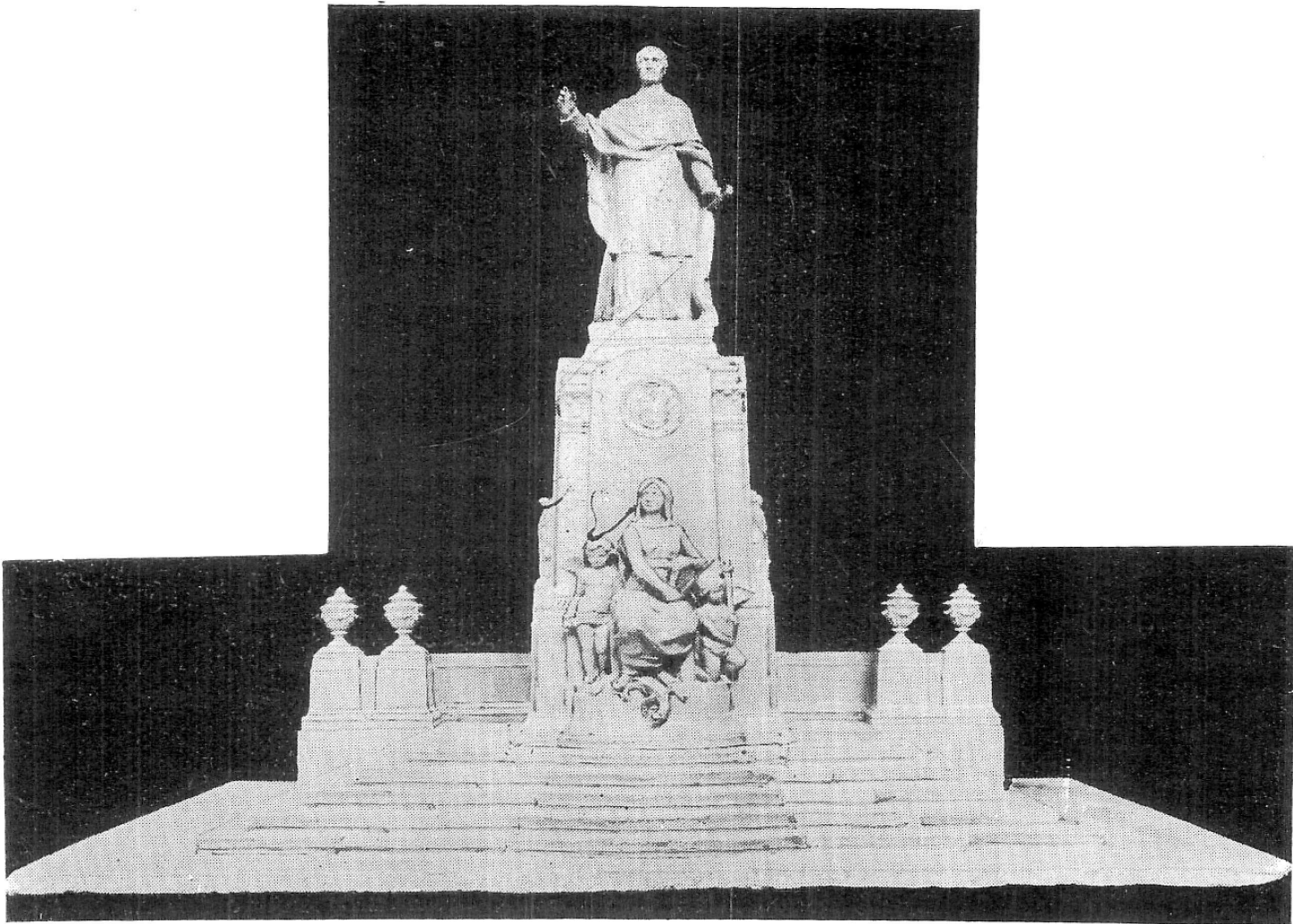
Monseigneur Laflèche reprit sous l'autorité de Monseigneur Taché sa vie d'apôtre et de missionnaire; volontiers il eut voulu consumer ses jours et finir sa vie au milieu de ses chères missions. Mais comme pour le diacre Saint Laurent, de plus grands travaux pour le triomphe de la foi, «*majora certamina,*» des labeurs plus glorieux et peut-être plus douloureux, l'attendaient. En 1856, il revient dans l'Est pour refaire sa santé délabrée; on le garde au séminaire de Nicolet auquel son lumineux enseignement et sa haute direction donnent un nouveau lustre. Cet enseignement et ce gouvernement d'une maison aussi importante était l'acheminement providentiel à la véritable mission que le Ciel lui réservait. Bientôt il est appelé aux côtés de Monseigneur Thomas Cooke, premier évêque des Trois-Rivières, dont il devint plus que l'économe sage et prudent: il devint son puissant bras droit et le réconfort assuré de son cœur affaibli par les inquiétudes et les soucis d'une administration devenue trop lourde pour lui. Monseigneur Cooke comprend qu'il a devant lui l'Élu du Seigneur qui va poursuivre et compléter son œuvre. De fait, le premier novembre 1866, Rome met le comble à ses vœux en confiant à son Vicaire Général la dignité épiscopale et le titre de coadjuteur avec droit de succession au siège des Trois-Rivières.

Le voilà devenu évêque. C'est maintenant que sous le souffle de l'Esprit Saint dont il a reçu la plénitude, il va déployer pour la gloire de Dieu et l'honneur de l'Église, les magnifiques talents que le ciel lui a départis. Comme Saint Paul il n'oubliera pas que c'est aux Évêques que l'Esprit Saint a confié la garde et le gouvernement de son

Église... Durant trente ans, il gouvernera sa chère Église trifluvienne, et, comme celui de la divine sagesse, son gouvernement s'exercera dans un admirable tempérament de douceur et de fermeté. «Fortifier et suaviter,» ces deux mots qu'il inscrit sur son symbolique blason sont la caractéristique de son action épiscopale. Douceur et fermeté: douceur poussée jusqu'à l'humilité dans ses manières, ses procédés, son attitude personnelle; fermeté irréfragable pour atteindre la fin qu'il se propose, laquelle fut toujours, ai-je besoin de le dire, le règne de la justice et le triomphe de la vérité intégrale.

C'est à l'Église qu'est dévouée la double mission de faire régner ici-bas cette justice et cette vérité; aussi comme Monseigneur Laflèche a aimé l'Église! comme il l'a servie, comme il l'a défendue! Il l'a aimée comme un enfant aime sa mère; il l'a servie comme un citoyen sert sa patrie; il l'a défendue comme un soldat défend son drapeau. Son premier grand geste épiscopal, le plus beau de sa vie, a-t-il souvent répété, ce fut quand, au concile du Vatican, il apposa sa signature et son placet au dogme sacré qui reconnaissait au chef Suprême de l'Église, l'infaillibilité en matière de foi et de mœurs. Cette Église, il n'a cessé de la glorifier par la parole et par ses écrits; avec quelle noble complaisance, il aimait à nous la montrer toujours victorieuse des assauts de l'enfer, traversant le monde en faisant le bien et répandant partout au sein des sociétés, des familles et des individus les bienfaits de l'Évangile et les grâces de son Divin Fondateur. Avec quelle énergie il défendait la liberté de l'Église Romaine et son indépendance territoriale, indispensable pour le libre exercice de ses droits.

Avec quelle force de parole, il dénonce le lâche attentat du Piémont envahisseur et, dans quel saint enthousiasme, il a exalté l'héroïsme de nos zouaves canadiens qui ont volé jusqu'à Rome pour offrir à Pie IX leur épée et leur sang.



Monument élevé aux Trois-Rivières  
en souvenir du grand évêque Monseigneur Louis-François R.-Lafleche (septembre 1926)



C'est Monseigneur Laflèche qui fut invité, le 18 février, 1868, à adresser à ces 250 héros le mot d'ordre du départ dans l'église Notre-Dame de Montréal. Quinze mille fidèles remplissaient la vaste enceinte aussi anxieux d'entendre la voix du grand orateur que de saluer le départ de nos zouaves.

Qu'il devait être beau à voir et à entendre, notre évêque, lorsque après avoir tenu durant deux heures, cette immense assemblée suspendue à ses lèvres et toute frémissante d'émotion, il adressait ces paroles à ces nobles croisés debout à ses pieds: «Parlez maintenant, soldats du Christ et de la vérité, partez! Allez à Rome, sur ce sol arrosé du sang des martyrs, dans cette ville dont le nom rappelle l'éternité. Allez-y défendre notre Père attaqué, notre Mère outragée, nos Frères dépouillés et trahis. Allez dire à la vieille Europe que si elle n'a pas de place chez elle pour l'Épouse de Jésus-Christ qui l'a nourrie, formée et sauvée, il y en a en ces lieux; oui, allez dire combien nous serions heureux de recevoir sur nos bords son auguste chef et de lui offrir en son exil, sur le sol hospitalier du Nouveau-Monde, l'air, l'espace et la liberté.»

Messieurs, si nos Zouaves se sont conduits comme des héros sur les champs de bataille de l'Italie, s'ils ont écrit de la pointe de leurs épées une des pages les plus glorieuses de notre histoire, ils la doivent en grande partie à cet immortel discours dans lequel Monseigneur Laflèche avait jeté tout son cœur d'évêque, c'est-à-dire de gardien, d'apôtre et de défenseur de la Sainte Église.

Mais c'est surtout comme prédicateur sacré de l'Évangile et c'est par conséquent dans la chaire de sa cathédrale que Monseigneur Laflèche nous apparaît sous son véritable aspect et dans tout le prestige de sa dignité et de son action épiscopale. Le «*væ mihi si non evangelizavero,*»

malheur à moi si je ne prêche, de Saint Paul, semble avoir été son mot d'ordre. La foi chrétienne, le Credo, il nous l'a prêché et expliqué avec une conviction et une onction qui nous captivaient et nous faisaient parfois oublier la notion du temps. Il parlait en docteur, il parlait surtout en saint. Dédaignant les vains artifices de la rhétorique mondaine, il allait droit au cœur de ses auditeurs par des accents où l'on sentait palpiter le plus pur amour de la vérité et le désir ardent du bien des âmes. J'ai encore dans la mémoire tel dimanche où arrivé dans l'explication du Credo, à l'article de la Rédemption, le récit de la souffrance et de la mort de Jésus sous Ponce Pilate l'émotionna lui-même au point d'étouffer sa voix et de provoquer ses larmes. Voilà le pectus qui fait l'orateur. Monseigneur Laflèche le puisait à sa vraie source qui est l'amour de Jésus-Christ, de la religion et des âmes. Mais arrivait-il que cette foi fut menacée, qu'une erreur pernicieuse cherchait à se glisser dans les esprits, à tromper l'opinion en se voilant sous les dehors de la vérité, oh! l'évêque se souvenait alors qu'il y a aussi dans le ciel des anges exterminateurs: et lui-même s'armait du glaive de la parole pour défendre les droits de Dieu et de son éternelle vérité. Oh! oui, alors sa parole devenait ce glaive à deux tranchants dont parle l'Apôtre; avec une logique inexorable, elle déchirait les voiles trompeurs; renversait les sophismes, poursuivait l'erreur et faisait briller aux yeux de tous, l'incomparable grandeur de la vérité catholique.

En 1884, Léon XIII par son immortelle encyclique «*Humanum genus*» demande aux évêques d'unir leurs efforts pour combattre la plus formidable secte que l'enfer ait déchaînée contre la Sainte Église, la Franc-Maçonnerie. Monseigneur Laflèche est le premier à répondre à l'appel du Pontife Suprême. Par un long mandement et quinze discours restés fameux dans l'histoire de l'apologétique parmi



nous, le grand évêque attaque de front cette puissante mais néfaste société; avec une énergie et une clairvoyance sûres d'elles-mêmes, il lui arrache le masque dont elle se couvre, il dissipe cette nuit ténébreuse dont elle s'enveloppe pour mieux machiner ses noirs complots, il nous montre son origine diabolique, ses desseins criminels et l'œuvre de destruction et d'apostasie qu'elle ne cesse d'exercer au sein des sociétés chrétiennes. Il le savait, l'Église a reçu de son divin Fondateur les promesses d'indéfectibilité, mais non pas la garantie d'un triomphe sans effort. Aussi en stratégique averti et prévoyant, Monseigneur Laflèche s'entourait d'aides et d'auxiliaires. Lui-même par ses leçons de pastorales et ses conférences ecclésiastiques surveillait et aidait efficacement à la formation de son clergé. Puis convaincu que la prière joue un rôle prépondérant dans l'œuvre du salut, il entourait d'une protection et d'une affection paternelles les communautés religieuses de son diocèse. Ces maisons de prières et de sacrifices, il les regardait comme autant de sources vives de grâces et de bénédictions; que de fois il allait y parler de la beauté et des devoirs de la vie religieuse; que de fois il leur recommandait ses travaux, ses luttes, ses initiatives pastorales. Voilà, messieurs, un rapide et trop pâle aperçu du dévouement et de l'amour de Monseigneur Laflèche pour la Religion et l'Église.

Que dire maintenant de sa bonté personnelle. Cette vertu qui ajoute tant de grandeur à celui qui la possède, le rendait accessible à tous, même et surtout aux plus humbles d'entre ses diocésains; et je ne crois pas que Monseigneur Laflèche nous apparaisse plus beau ni plus grand lorsqu'il reçoit en 1890, son Excellence le Comte de Paris, avec toute la courtoisie et la distinction d'une parfaite gentilhommerie, que lorsque dans ses promenades quotidiennes sur le Boulevard, il s'arrête devant un enfant du peuple pour s'informer s'il va fidèlement à l'école et s'il apprend bien son catéchisme.

À ce tableau déjà si glorieux ajoutez celui non moins admirable de ses vertus privées. Sa piété était profonde, tendre et solide. Son esprit de prière s'exerçait au milieu même de ses nombreux et multiples travaux.

Si parfaite était sa conformité à la Divine Providence qu'elle ne se démentait même pas quand survenaient des événements des plus pénibles pour son cœur de pasteur. Devant l'épreuve suprême de sa vie, son cœur transpercé ne dit qu'un mot que prononça avant lui Saint Alphonse de Liguori dans une circonstance analogue: «Volonté du Pape, volonté de Dieu!»

Bref, Monseigneur Laflèche a été l'apôtre parfait, exerçant pour Dieu, l'Église et les âmes, le triple apostolat de la parole, du zèle et de la sainteté.

#### AMOUR DE MONSEIGNEUR LAFLÈCHE POUR LA PATRIE CANADIENNE-FRANÇAISE.

Apôtre illustre de la Sainte Église, Monseigneur Laflèche a été aussi un grand ami de sa patrie. Un évêque français disait sur la tombe de Monseigneur Affre: Plus on est prêtre, plus on est patriote. C'est bien certes au pied du monument de Monseigneur Laflèche, que cette parole peut être répétée avec honneur. Prêtre, il l'a été dans toute la perfection du mot, et par la plénitude du sacerdoce qu'il a reçue, et par le prestige d'une science vaste et d'un zèle dévorant et par ce sens éminemment catholique qu'on admirait dans toutes ses paroles. Aussi son patriotisme était noble, pur et sincère; on peut dire que l'amour de la patrie chez lui tirait sa source de son amour pour l'Église et s'élevait à la hauteur d'une vertu.

Il avait des convictions profondes sur les destinées

providentielles du peuple canadien-français. Au jour des grandes démonstrations nationales où sa voix vibrante de patriotisme était si écoutée, il aimait à montrer la main de la Providence jetant comme une semence immortelle, ce groupe de colons français sur les bords du Saint-Laurent. Cette semence féconde a surgi de terre, elle s'est développée, elle a grandi sous le soleil et la protection du Bon Dieu jusqu'à devenir un arbre majestueux plein de sève et de vigueur. Monseigneur Laflèche nous montrait cet arbre résister aux vents déchaînés des persécutions, plonger ses racines jusqu'aux profondeurs du sol et étendre ses rameaux jusque par delà nos frontières.

Puis en penseur intelligent qu'il était, Monseigneur Laflèche aimait à nous montrer la cause de cette survivance et de ce progrès dans le maintien et la conservation de ce double dépôt sacré que la France chrétienne lui avait laissé, je veux dire: la langue et la foi. Dans un grand discours prononcé à Ottawa, en la fête de Saint-Jean-Baptiste, en 1866, Monseigneur Laflèche appelle la foi et la langue, les deux éléments qui constituent solidairement une nation. On ne touche pas à l'un sans attenter aux droits de l'autre. Aussi, concluait notre évêque, c'est pour nous tous un devoir de patriotisme de parler notre langue et de proclamer notre foi. La plus lourde taxe que la conquête nous ait imposée, disait-il, encore, avec sa franchise habituelle, c'est la nécessité de parler l'anglais. Payons cette taxe, mais n'en payons que le nécessaire. Que notre langue soit toujours la première. Tenons à parler la première langue de l'Europe et fortifions parmi nous ce puissant lien national.

«Mais par-dessus tout, en dignes enfants de l'Église, conservons soigneusement, même au prix des plus grands sacrifices, notre unité religieuse. Elle est notre principale force nationale et nous aidera à traverser avec gloire et sans

péril tous les orages que la Divine Providence pourra nous réserver.

Avec l'habileté d'un médecin expert, Monseigneur Lafèche a sondé la profondeur de la plaie qui de tout temps ronge les entrailles de notre patrie, je veux dire l'émigration. Il les a vus, disait-il un jour, ces expatriés du sol natal disséminés dans les chantiers de l'ouest américain. Leur sort lui semblait être celui des exilés et leur isolement et l'ennui qui pesaient sur eux lui rappelaient les vers mélancoliques du poète :

Un Canadien errant  
Banni de ses foyers,  
Parcourait en pleurant  
Des pays étrangers.

Sans doute la condition de ceux qui quittent notre patrie n'est pas toujours malheureuse. Et Monseigneur Lafèche avait même assez de largeur de vue pour admirer le remarquable développement de ces nombreuses et florissantes paroisses franco-américaines disséminées particulièrement dans les États de la Nouvelle-Angleterre. Ces groupements de Canadiens-français unis dans une vie paroissiale intense, sous la direction de prêtres distingués, lui apparaissaient comme des bastions avancés assez puissants pour imposer à nos riches voisins le respect de nos idées, de notre langue et de notre foi. Mais, répétons-le, Monseigneur Lafèche regardait toujours l'émigration comme un malheur et un danger; et partout il ne cessait de prêcher l'attachement à la patrie, à ce coin de terre qui nous a vus naître et grandir. Pour prévenir ce malheur et ce danger, il indiquait au congrès catholique tenu à Québec, en 1880, ces trois principes de paix et de prospérité sociales: l'amour du travail, la loi de l'économie et par-dessus tout une vie honnête et chrétienne.

Messieurs, l'Esprit Saint, dit que lorsque trois liens puissants s'enroulent étroitement, la rupture est impossible: *funiculus triplex difficile rumpitur*; que les économistes de tous les pays ménagent donc leur encre et leurs paroles; qu'ils s'efforcent d'établir au sein des sociétés, ces trois grands éléments de bien-être et de progrès indiqués si nettement par Monseigneur Laflèche, et l'angoissant problème qu'on appelle la question sociale aura reçu sa vraie solution.

Bien souvent Monseigneur Laflèche s'attristait du lamentable spectacle que lui offraient les sociétés jadis si chrétiennes de l'Europe; devant cette ambition démesurée, cette soif de richesses et de plaisirs, cette division faite de haine jalouse et farouche qui séparait les nations, son cœur se serrait et son regard regardait l'avenir avec épouvante. Un jour conversant avec un religieux éminent venu d'Europe, il lui disait avec un accent de prophète: «Mon Père, à l'horizon de l'Europe, je vois un point noir.»

Le vénérable évêque ne se trompait pas: Le point noir a grossi, il est devenu un nuage épais, sombre, menaçant. Le nuage a crevé, l'orage a éclaté, et l'Europe durant quatre longues années a été couverte de ruines, de cadavres et de sang.

Pour préserver notre pays de tant de désastres, Monseigneur Laflèche rappelait en toute circonstance le respect de l'autorité, la soumission à l'Église, la pratique des vertus évangéliques et la véritable éducation basée sur la foi et imprégnée d'esprit chrétien.

Soucieux de l'intérêt de sa patrie, Monseigneur Laflèche réservait la meilleure partie de son cœur pour son cher peuple trifluvien. Dans les paroisses à l'occasion de ses visites paroissiales ou dans sa ville épiscopale, il était vraiment le bon Pasteur et le Père plein de tendresse; que de fois dans ses promenades, il abordait les gens avec bonté,

s'enquérât de leur condition, de leurs affaires, de leur santé, et de leurs œuvres; il avait pour tous et pour chacun le mot qui encourageait, consolait et reconfortait.

Qu'il était touchant de l'entendre chaque année, au nouvel an, nous adresser ses vœux de bonheur! Il descendait de son trône épiscopal, la mitre en tête et la crosse à la main, et s'arrêtait au banc de communion et là comme un père au foyer familial, il laissait parler son cœur. Il nous parlait de la rapidité de la vie et de la frivolité des biens que cette vie nous offre. Il nous disait que l'homme créé pour l'éternité, ne se nourrit pas seulement du pain matériel, mais encore du pain de la vérité et de la vertu. Puis il nous parlait de lui-même, de sa longue expérience, de son âge avancé, de ses cheveux blanchis par les travaux et les épreuves, et en nous bénissant avec l'affection d'un père, il nous donnait rendez-vous dans l'éternelle patrie.

Tout ce qui affligeait son peuple le touchait profondément. Une année, je ne sais plus laquelle, une épidémie infantile sévissait dans la cité trifluvienne. La mort comme un cruel Hérode portait des coups meurtriers dans un grand nombre de familles et les mères pleuraient, comme autant de Rachel, devant leurs foyers déserts et leurs berceaux ravagés. Devant ces larmes et ce deuil général, le cœur du Pasteur fut ému de pitié; du haut de la chaire de la cathédrale, il adressa à son peuple les paroles les plus consolantes que peuvent inspirer la foi et la charité chrétiennes. Ouvrant aux regards des mères éplorées les portes de la Jérusalem céleste, il leur montra leurs chers enfants dégagés du poids des sens, affranchis des épreuves de la vie, réunis au groupe des Saints Innocents et jouant comme eux avec leurs palmes et leurs couronnes au pied du trône de l'Agneau.

Ainsi a vécu et travaillé, ainsi a parlé et prié, Sa Grandeur Monseigneur Louis-François Laflèche. Une vie si

éminemment épiscopale ne pouvait mieux se clore qu'en plein exercice de la charité et du dévouement. Frappé par la maladie durant une laborieuse visite pastorale, il mourut dans la maison de la Providence, près des pauvres qu'il avait toujours aimés. Sa dernière parole fut un acte de suprême abandon à la divine Providence dont il avait toujours adoré les voies et béni les desseins.

Du haut du ciel où il soupirait de se rendre, après la vision de la gloire qui couronna sa vie si méritante, une des plus douces joies de son âme béatifiée dut être de voir sa chère Église trifluvienne confiée à la garde et à la direction de celui qui fut un de ses plus précieux et un de ses plus dévoués auxiliaires, de celui qui devait si bien répondre au choix de son cœur comme au choix du Siège Apostolique, de celui qui a hérité de son illustre prédécesseur non seulement la sagesse, la piété et le zèle, mais encore la merveilleuse longévité, de celui enfin qui durant plus d'un quart de siècle a conduit dans les voies du progrès spirituel et temporel le diocèse des Trois-Rivières, j'ai nommé Monseigneur François-Xavier Cloutier, et aujourd'hui que Rome lui a accordé un auxiliaire selon son cœur dans la personne de Monseigneur Alfred-O. Comtois, puisse-t-il renouveler sa jeunesse comme celle de l'aigle et continuer encore longtemps à maintenir dans son beau diocèse les belles traditions de foi et de piété chrétiennes que Monseigneur Thomas Cooke y avait implantées et auxquelles Monseigneur Louis-François Laflèche a donné un si glorieux développement.

\* \* \*

Invité par M. le Président à adresser la parole, M. C.-J. Magnan, fit un discours fort spirituel qui plut beaucoup à l'assistance.

«Je remercie votre Comité de m'avoir fait l'honneur

d'assister à cette belle fête de famille, mais je serais tenté de lui faire un reproche, car je n'ai su qu'hier soir que je devais parler aujourd'hui. Mais je vais m'exécuter au plutôt, car il me semble entendre Monseigneur Laflèche: «cent trente-deux» mon petit, dépêche-toi, tout le monde gèle. Je viens comme un canadien, un trifluvien qui vit à Québec. Je vous apporte l'hommage de tous les anciens, je vous rappellerai des souvenirs d'il y a trente, quarante, cinquante ans, car j'ai le privilège d'avoir des souvenirs de cinquante ans. Je ne sais s'il est des journalistes ici présents qui en peuvent dire autant!

Il y a donc cinquante ans, je vivais à Ste-Ursule. Je me rappelle le passage de Monseigneur Laflèche. J'avais alors dix ans. À cette époque la passée de l'Évêque était tout un événement. Cavalcades, salves de vieux fusils, des filées de voitures, je revois tout cela autour de Monseigneur Laflèche et je me vois, tout petit bonhomme, un genou en terre, pour recevoir la bénédiction du grand Évêque.

Quelques années plus tard, j'avais l'honneur de servir à la passée de l'Évêque. Je portais la chandelle. C'était la première fois que j'éclairais un évêque.

Un autre souvenir: C'était à Louiseville, le jour de la confirmation. Après la messe, un peu gêné, je me tenais à l'écart, mais tout faraud dans mes petites bottes sauvages toutes neuves. Qu'est-ce qu'il a, ce petit, s'informa Monseigneur Laflèche? Viens ici, mon petit, tu as de belles bottes et qui t'a fait cela? C'est «poupa» que je lui réponds. Alors Monseigneur Laflèche me dit de toujours bien aimer mes parents et de ne pas craindre de porter mes bottes car ce sont des bottes du pays. C'est ainsi que mes bottes m'avaient porté à l'honneur.

Mais les années ont passé, et un jour j'arrive aux



Trois-Rivières, un peu fatigué de l'enseignement. Je m'en venais faire du journalisme pour me reposer.

Ma première visite est à Monseigneur Laflèche, et je me rappelle encore les bons conseils qu'il me donna alors, combien facilement il m'expliquait les grandes questions alors débattues.

Car Monseigneur Laflèche était patriote jusqu'au bout des ongles: il aimait sa province de Québec, les belles rives du Saint-Laurent, les anciennes traditions.

M. Magnan rappelle quelques souvenirs des tournées pastorales, la visite que Monseigneur Laflèche ne manquait jamais de faire au cimetière paroissial. Dans ce temps-là, les morts avaient le bonheur de dormir à côté de l'église paroissiale, la science et le progrès ne les avaient pas encore déménagés, sous prétexte d'hygiène. Mais je ne veux pas discuter cette question, car il y a des médecins ici!

M. Magnan rappelle les bontés de Monseigneur Laflèche à son égard, son affabilité pour tous, petits et grands, pauvres comme riches. Il le revoit encore sur le Boulevard Turcotte, converser avec le premier gamin rencontré, s'informant de sa famille, s'il va à l'école, puis continuant sa promenade égrenant son chapelet.

L'orateur se dit heureux de prendre part à cette belle fête, et je suis content de m'y être rendu, car s'il m'eût fallu rester aujourd'hui à Québec, j'aurais pleuré toutes mes larmes. Ce m'est un grand plaisir, bien grand de revenir dans cette petite patrie que le grand Évêque a tant aimée et qu'il a illustrée de sa haute éloquence et de sa sainteté. Une salve d'applaudissements soulignent ces belles paroles et M. Magnan reçoit une ovation quand il reprend son siège.

M. le Président invite alors M. le Notaire Lemire à prendre la parole :

C'est un grand honneur que de participer à l'éloge que la Patrie Canadienne fait aujourd'hui de celui qui fut, il y a un quart de siècle, un de ses plus illustres représentants, de Sa Grandeur Monseigneur Louis-François Laflèche.

Les voix les plus autorisées de l'Église et de l'État célèbrent aujourd'hui, au pied de la statue que l'admiration publique vient de lui élever, quelques-uns des traits saillants de la vie de ce grand Évêque, de ce grand patriote. En ma qualité de président de la Société Saint-Jean-Baptiste des Trois-Rivières, laissez-moi, au nom de l'Association patriotique que je représente, saluer ici la mémoire de celui qui fut, en quelque sorte, un précurseur dans la voie de toutes nos aspirations nationales. Le grand Évêque n'a pas été uniquement un prédicateur d'Évangile; il a été en même temps et d'un même cœur un prédicateur de patriotisme et de nécessaire survivance catholique et française sur cette terre d'Amérique.

Jamais homme n'a mieux compris ni mieux défini le but et l'œuvre de notre société nationale Saint-Jean-Baptiste, depuis qu'elle a été fondée il y a près d'un siècle, à Montréal, par un groupe de citoyens, à la tête desquels se trouvait un ancien journaliste trifluvien, Ludger Duvernay. Pour Monseigneur Laflèche, la noblesse de nos origines françaises et catholiques, le soin minutieux apporté dans le choix de ceux qui devaient être nos pères, indiquaient nettement que la Providence avait sur nous de grands desseins. C'est l'honneur de notre Société Saint-Jean-Baptiste d'avoir contribué dans la mesure de ses forces à rappeler à notre peuple cette pureté d'origine qui impressionnait si vivement Monseigneur Laflèche, et d'avoir insisté en maintes circonstances sur la nécessité de garder intacts notre foi, notre

langue, nos mœurs, tout ce qui fait la force de résistance d'un peuple et qui rend possible notre survivance.

S'inspirant de ses lumineuses connaissances de l'histoire, de sa vaste érudition de penseur chrétien, Monseigneur Laffèche en était arrivé à la conclusion frappante que notre peuple canadien-français a un rôle providentiel à jouer sur cette terre d'Amérique; rôle moralisateur par l'exemple donné aux peuples qui l'entourent et au milieu desquels il vit, rôle de vaillance et de courage dans l'accomplissement des œuvres pacifiques et fécondes qui sont l'apanage des nationalités qui n'oublent pas la noblesse de leurs origines. Assimilant notre petit peuple canadien au peuple élu de Dieu, Monseigneur Laffèche n'hésitait pas à dire que de même le peuple Juif avait connu la faveur du Ciel aussi longtemps qu'il avait été fidèle à la vocation d'Abraham, et éprouvé ses rigueurs dès qu'il s'en était éloigné, de même notre nationalité catholique et française sera bénie ou châtiée selon qu'elle sera fidèle à sa mission, ou lui sera infidèle.

Dans une page magnifique le grand Évêque philosophe rappelait cette vérité que Dieu lui-même assigne à chaque nation le territoire où elle doit se développer; il donne en même temps à cette nation la mission spéciale qu'elle doit accomplir, avec tous les moyens nécessaires pour atteindre cette fin. Si le peuple est fidèle aux desseins de la Providence, c'est la paix et la prospérité, c'est la terre de Chanaan donnée en partage aux enfants de Dieu; si le peuple est infidèle, c'est la misère et les larmes, c'est l'exil de la terre d'Égypte. Car Dieu châtie les nations criminelles, nous dit encore Monseigneur Laffèche. Quand elles ont mis le comble à la mesure par l'abus de tous les moyens de salut que sa miséricorde leur avait ménagés, il les frappe et les disperse aux quatre vents du ciel, suivant le langage sacré. Quelquefois même, il fait disparaître jusqu'aux derniers

vestiges de leur existence nationale et les fait rentrer dans l'oubli du néant.

Et quand Monseigneur Laffèche, avec l'éloquence qui le caractérisait, mettait sous les yeux de ses compatriotes ces grands exemples de l'histoire, il ne manquait pas de faire appel à toutes les énergies de la race pour que nous, Canadiens-français catholiques, restions fidèles au vœu de la Providence, afin de ne jamais être le peuple prévaricateur dont le Ciel fait disparaître jusqu'aux derniers vestiges de l'existence nationale et «fait rentrer dans l'oubli du néant.» Son cœur de grand évêque et de grand patriote voulait au contraire que nous restions par excellence le peuple béni de Dieu, béni dans nos enfants, dans nos espoirs, dans notre survivance.

Au pied de la statue de celui qui fut toute sa vie, dans son âme et dans son esprit, un canadien par excellence, nous exprimons l'espoir que le vœu qu'il formulait si magnifiquement se réalise, afin que la génération d'aujourd'hui comme la génération de demain soit aussi grande, soit aussi belle qu'il l'a rêvée.

\* \* \*

M. le Dr Normand prend alors la parole, fait brièvement l'éloge de Monseigneur Laffèche et termine en disant que ce monument était le don, non de particuliers mais de toute la population. M. le chanoine Dusablon, curé à Louiseville, prend la parole au nom de Monseigneur Caron, P. A., ancien curé d'Yamachiche.

Les Muscs ne pouvaient rester étrangères à ce grand événement; elles se sont adressées à leur fidèle et vieil ami, son excellence Monseigneur Caron, Protonotaire Apostolique, doyen de notre clergé trifluvien et qui vient d'entrer dans sa 80e année.

Monseigneur Caron fut le contemporain et le grand admirateur du Grand Évêque.

Sous l'influence des Muses, Monseigneur Caron a décroché encore une fois sa lyre suspendue depuis trop longtemps aux érables, toujours verts d'Yamachiche. Il en a fait vibrer les cordes, et jugez de leur sonorité et de leur harmonie. J'ai l'insigne honneur de vous lire le sonnet qu'il a composé, un sonnet sans défaut.

Selon l'axiome pratique, un sonnet sans défaut vaut un long poème. Le sonnet de Monseigneur Caron est sans défaut :

### À MONSEIGNEUR LAFLÈCHE

Modèle des Pasteurs, ô Monseigneur Laflèche,  
Le cœur de tes enfants est ivre de bonheur  
Quand nous te contemplons sur ce trône d'honneur.  
Alors, comme autrefois, ta belle voix nous prêche.

Elle dit: Canadiens que rien ne vous empêche  
De montrer fièrement la foi de votre cœur;  
Surtout défendez-la contre tout agresseur:  
Les temps sont bien mauvais, tenez-vous sur la  
brèche.

Le peuple canadien est le peuple de Dieu  
Sur ce continent de la jeune Amérique:  
Que ce doux souvenir vous soutienne en tout lieu.

Si vous voulez qu'un jour soit même surpassé  
L'honneur que me procure une œuvre magnifique  
Suivez le bon chemin que je vous ai tracé.

Une longue ovation est faite à Monseigneur Caron. Puis la foule se disperse emportant un vivant souvenir de cette grandiose cérémonie.

## Voix Admiratrices

LETTRE DE MONSEIGNEUR C.-A. MAROIS, DOYEN DU CHAPITRE DE QUÉBEC

Monsieur le Secrétaire,

Je m'unis de tout cœur à l'apothéose que le diocèse des Trois-Rivières prépare à la mémoire du grand évêque Laffèche et je remercie le Comité de la bienveillante invitation qu'il a daigné m'adresser. La vie admirable de Monseigneur Laffèche, son sublime apostolat au milieu des tribus indigènes du Nord-Ouest, son dévouement absolu à la grande cause de l'instruction publique en notre cher Canada, et son épiscopat sur le siège des Trois-Rivières pendant lequel il s'est placé au premier rang parmi les défenseurs intrépides des droits sacrés de l'Église et de la Société chrétienne, lui ont mérité l'admiration et la reconnaissance de tout le peuple canadien!

Honneur à ce grand évêque, gloire de son diocèse, de la Province de Québec et de toute la Puissance du Canada!

Que sa mémoire demeure pour servir d'exemple aux générations qui vont se succéder en notre patrie, et que son monument garde son souvenir vivant dans la gratitude et la reconnaissance de notre peuple tout entier.

Je regrette d'être empêché d'assister au dévoilement de ce magnifique monument qui fait honneur aux Trois-Rivières et réjouit tous les cœurs canadiens.

Je vous prie d'agréer mes excuses, et d'être assuré que je demeurerai toujours un admirateur de Monseigneur Lafèche, de ses grandes œuvres et de ses mérites qui honorent l'Église et la Patrie.

Avec profond respect,

Votre très humble serviteur,

C.-A. MAROIS, P.A.

Doyen du Chapitre de Québec.

\*\*\*\*\*

## À MONSEIGNEUR PAQUIN

MONSEIGNEUR,

Vous m'avez fait l'honneur de m'inviter à assister au dévoilement du monument que la reconnaissance du clergé et du peuple des Trois-Rivières vient d'élever à la mémoire de l'illustre Monseigneur Lafèche.

Je regrette vivement que les circonstances ne me permettent pas d'accepter cette gracieuse invitation, et d'aller rendre hommage, par mon humble présence, aux vertus et aux mérites de l'évêque qui a tracé, dans l'histoire de l'apostolat catholique, du dévouement à l'Église, de l'éloquence sacrée et du patriotisme canadien, un si glorieux sillage.

Je me joins par la pensée aux promoteurs de l'œuvre dont votre ville verra bientôt le digne couronnement, et je souhaite que le nom vénérable que vous allez célébrer,

dans des fêtes grandioses, devienne de plus en plus, pour nos populations, un symbole de foi ardente, de courage héroïque, d'amour actif et fidèle pour Dieu et pour la patrie.

Veillez agréer, Monseigneur, avec mes remerciements, l'expression de mon respect et de mes sentiments religieusement dévoués.

LOUIS-ADÉLARD PAQUET, P. A.

\*\*\*\*\*

## AU COMITÉ DU MONUMENT LAFLÈCHE

Phenix, Rhode-Island.

Personne plus que moi—dernier prêtre à qui Monseigneur Laflèche a daigné accorder la soutane en juin 1898,—désirerait assister à ces fêtes grandioses. À mon grand regret, il m'est impossible d'y être présent. Je vous remercie beaucoup de votre aimable invitation et croyez-moi, pour toujours, un admirateur ému et reconnaissant de Monseigneur Laflèche, le patriote le plus éclairé, l'orateur le plus éminent, l'homme le plus sincère, le savant le plus clairvoyant, et l'évêque le plus édifiant, pour ne pas dire le plus saint de son époque.

S. GRENIER, prêtre.

\*\*\*\*\*

## UN TRÈS GRAND ÉVÊQUE

On a inauguré, dimanche dernier, aux Trois-Rivières, un beau monument à la mémoire toujours vénérée du grand évêque Laflèche. Tous les cœurs canadiens s'unissent à cet hommage. S'il appartient de tout cœur à ses diocésains, comme il s'était donné de tout cœur à ses chères



missions de l'Ouest, Monseigneur Laflèche appartient aussi à toute la patrie canadienne. Celle-ci a profité de ses enseignements si élevés et si sages, de ses exemples de vertu héroïque, après avoir été bien des fois émue et captivée aux accents de son éloquence si prenante.

Très grand évêque comme pasteur et docteur de ses fidèles; intrépide et clairvoyant défenseur des droits de l'Église, qui abritent les droits du peuple chrétien; héroïque missionnaire acceptant tous les sacrifices pour aller à la conquête des âmes, Monseigneur Laflèche fut en outre, un merveilleux orateur. Il nous souvient d'avoir entendu un Père Jésuite des plus distingués nous dire qu'après avoir entendu Gladstone, le Père Monsabré et quelques autres orateurs français renommés, il n'en voyait aucun qui fût supérieur ou même égal à Monseigneur Laflèche, pour la véritable éloquence.

De fait, les auditeurs habituels ou accidentels de Monseigneur Laflèche ne se lassaient jamais de l'entendre. Du grand orateur, il avait les ardentes convictions basées sur la solidité de la doctrine catholique dont il admirait la beauté et la bienfaisance; il avait le style clair, abondant, imagé; il avait le charme prenant de toute sa personne respirant la sympathie et inspirant le respect, le charme de sa beauté, où la bonté du sourire s'alliait à l'éclat du regard.

Les Trifluviens s'honorent eux-mêmes en honorant la mémoire de leur grand Monseigneur Laflèche, et tous les Canadiens se feront honneur à eux-mêmes en conservant fidèlement son grand souvenir, en conservant surtout les enseignements et les conseils de ce grand évêque, qui fut un très grand patriote canadien.

«LE SAINT-LAURENT»

30 septembre 1926.

Rivière-du-Loup, Témiscouata.

Le livre se fermera sur le bel et élogieux article de M. l'abbé Antonio Huot, dans *La Semaine religieuse de Québec*, à la date du 23 septembre 1926.

\*\*\*\*\*

## Monseigneur Lafèche

Il n'est pas un canadien-français qui puisse rester indifférent à la glorification de l'illustre mémoire de Monseigneur Louis-François Lafèche, que la cité trifluvienne prépare pour dimanche prochain. Le beau monument qui sera solennellement inauguré ce jour-là dans la ville de Laviolette, remettra en pleine lumière, pour le temps présent et pour la postérité, la mâle et grande figure d'un des plus glorieux champions de la foi catholique en Amérique du Nord.

Héraut de l'Évangile, champion intrépide de la foi, Louis-François Lafèche l'a été en effet avec une ardeur tout apostolique depuis le premier jour de sa vie sacerdotale jusqu'à son dernier soupir. Professeur, missionnaire, supérieur de séminaire, vicaire général, évêque, il entraîna partout les âmes au service de Dieu par la force extraordinaire de son zèle, de son courage, et de sa parole. La charité qui brûlait son grand cœur d'apôtre mettait sur ses lèvres des exhortations enflammées, qui remuaient le peuple chrétien jusqu'au fond de l'âme. Et cette parole de feu était alimentée par une doctrine sûre, solide, substantielle. Très versé dans la connaissance des Saintes Écritures, il avait le don d'en appliquer les enseignements aux nécessités de l'heure; et son verbe y puisait une force, une grandeur qui atteignaient aisément aux plus hauts sommets. Les anciens nous parlent encore avec admiration de son oraison funèbre de Monseigneur Taché. Nous croyons que la puissance

oratoire de Monseigneur Laflèche n'a été égalée en notre temps que par celle de Monseigneur Paul-Eugène Roy. Ces deux illustres évêques sont peut-être les plus grands orateurs que le Canada français ait eus parmi ses enfants.

Quelle émotion pour le peuple de la cité trifluvienne lorsque, dimanche, apparaîtront à ses yeux les traits aimés du grand évêque qui a auréolé de gloire le nom des Trois-Rivières! Ce monument rappellera aux Trifluviens, comme à tous les Canadiens d'aujourd'hui et de demain, cinquante-quatre années d'une vie sacerdotale remplie des œuvres bienfaisantes d'un infatigable apostolat, trente-deux ans d'épiscopat débordant de travaux entrepris avec un esprit surnaturel admirable pour le bien des âmes et de l'Église, un demi-siècle de luttes et de souffrances pour la défense de la foi catholique et de la langue française. «Que de salutaires leçons rappellera cette statue!» écrivait Sa Grandeur Monseigneur Cloutier, le digne successeur de Monseigneur Laflèche, dans sa belle lettre pastorale du 8 janvier 1924 annonçant à ses diocésains l'érection prochaine d'un monument à la mémoire du deuxième évêque des Trois-Rivières. Vous qui avez entendu souvent le *vieux prophète*, selon l'expression d'un illustre archevêque, quand vous le saluerez sur son piédestal, vous croirez l'entendre encore vous expliquer les vérités de la religion simplement, clairement, en un style imagé, avec des comparaisons qui gravaient pour toujours sa parole dans votre mémoire. Vous serez émus en vous souvenant avec quelle conviction il vous parlait du Pape, de son infailibilité, des droits de l'Église et de la Vérité. Le Pape, l'Église, la Vérité, avec la Patrie Canadienne, telles furent en effet les grandes amours de ce cœur d'apôtre.

Qu'il soit permis à l'humble publiciste que nous sommes, de déposer au pied de ce monument érigé à la mémoire d'un grand évêque, d'un illustre champion de la foi qui avant

de monter sur le trône épiscopal fut un pionnier de la presse catholique au XIXe siècle, l'hommage de notre vénération et de notre admiration reconnaissante.

ANTONIO HUOT, ptre.



## Le Monument Lafèche

Le Monument Lafèche, qui a coûté \$35,000, est l'œuvre de Monsieur Elzéar Soucy, sculpteur; la base du monument a été construite par MM. les architectes Gascon et Parant.



## Monseigneur Lafèche

---

MONUMENT EN SON HONNEUR.—ENNEMI DU LIBÉRALISME.

—DOCTRINE NÉFASTE.—AU SERVICE DE LA VÉRITÉ.

—GRAND ÉVÊQUE ET GRAND PATRIOTE.

---

Dimanche dernier, à Trois-Rivières, a été dévoilé le monument de Monseigneur Lafèche qui fut évêque de cette ville de 1870 à 1898.

À cette occasion, orateurs et écrivains ont chanté les qualités du cœur et de l'intelligence de celui qui fut tour à tour, missionnaire des sauvages, professeur, directeur de séminaire, vicaire général et évêque. Ils ont exalté la mémoire de celui que l'on a appelé à juste titre, l'un des plus grands apôtres du Canada au XIX<sup>e</sup> siècle.

Monseigneur Lafèche a aimé d'un amour ardent la vérité catholique et il a mis à son service une étonnante vigueur intellectuelle.

L'un des plus grands mérites de sa carrière épiscopale aura été d'avoir découvert dans le libéralisme catholique l'un des plus dangereux ennemis de l'Église et de la vérité, et l'ayant découvert, de l'avoir poursuivi sans relâche et sans crainte.

Au cours de la dernière moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, un groupe d'hommes politiques, sans rejeter l'autorité de l'Église dans le domaine surnaturel, discutait cette autorité dans le domaine social et législatif. Exagérant les droits de la

raison, de la nature et de l'État, ils niaient à l'Église le droit de leur dicter une ligne de conduite et dénonçaient l'influence cléricale.

C'est ainsi qu'on trouvait des catholiques, dans la province de Québec, qui voulaient fonder un ministère de l'Instruction publique pour donner à l'État le droit exclusif d'approuver la fondation des écoles, de donner des diplômes, de fixer les programmes et les livres, de surveiller les maîtres et leur enseignement. Quelques-uns voyaient là l'occasion de rendre laïque et neutre l'enseignement des écoles primaires, des collèges et des universités. Plus tard, il se rencontrera au parlement fédéral des catholiques de la même école qui jugeront la spoliation des catholiques du Manitoba, non pas au point de vue des enseignements de l'Église, mais au point de vue de l'intérêt politique.

Monseigneur Lafèche partit en guerre contre ceux qui voulaient ignorer le côté social et religieux des questions politiques et qui dérobaient ainsi à l'Église la plénitude de ses pouvoirs divins.

Il déclara bien haut que l'Église a un rôle social à jouer dans le monde, que l'Église, qui est la continuation de Jésus-Christ, occupe la place suprême dans la société et que rien ne doit entraver l'exercice de son autorité, que la doctrine religieuse et sociale de l'Église n'a pas été créée pour la spéculation, mais doit être appliquée dans la vie privée et dans la vie publique, que, par conséquent, vivent en marge des enseignements de l'Église ceux qui se croient permis, à cause des contingences politiques, de faire des compromis entre la vérité et l'erreur, entre le bien et le mal.

Rien ne l'arrêta, ni les diatribes de la presse libérale, ni les reproches de ceux qui, défenseurs comme lui de la vérité catholique, trouvaient cependant exagérées ses dénonciations.

Il croyait en effet, comme Monseigneur Freppel, que ce qui fait la force des ennemis de l'Église, ce n'est pas leur force, mais notre faiblesse, que ce qui fait leur valeur, ce n'est pas leur valeur même, mais notre apathie.

Ce grand défenseur des droits de l'Église fut en même temps un grand patriote, tant il est vrai que le patriotisme et la sainteté ne sont pas vertus qui se détruisent, au contraire. Il fut au premier rang des défenseurs de la minorité manitobaine, s'opposa toujours à l'émigration des nôtres aux États-Unis, et était convaincu que la langue est gardienne de la foi.

Il aimait son pays, était glorieux de ses origines, et avait une confiance inébranlable en ses destinées.

Monseigneur Laflèche demeurera dans notre histoire comme un grand évêque et un grand patriote. Puisse le souvenir de ses oeuvres inspirer à la génération présente la nécessité d'être fidèle à nos traditions religieuses et nationales non pas seulement en théorie, mais en pratique, c'est-à-dire d'opposer à nos adversaires des forces catholiques et nationales solidement organisées, de soutenir la presse catholique dont Monseigneur Laflèche fut un des pionniers, d'opposer les forces du bien aux forces du mal, de déployer dans les rangs de la milice chrétienne quelque chose de l'ardeur que d'autres déployaient dans les rangs antichrétiens, bref, d'être des catholiques militants au service de la vérité intégrale!

CHARLES GAUTHIER

«*Le Droit*»

## Appréciation de l'Honorable R. Lemieux

---

L'Honorable Président de la Chambre des Communes fit, au Séminaire des Trois-Rivières, le 26 décembre 1926, une Conférence sur les grands parlementaires français.

Il accepta l'honneur qu'on lui faisait de devenir membre honoraire de l'Académie St-Thomas d'Aquin, rappela qu'il avait été un élève plutôt bruyant que brillant, mais qu'il avait gardé du vieux séminaire trifluvien un souvenir ineffaçable surtout parce qu'il eut le bonheur d'entendre parler le grand Monseigneur Laffèche, qui l'a aussi béni. Il dit que c'est cette bénédiction de Monseigneur Laffèche qui l'a suivi au cours de sa carrière et que c'est grâce à elle, s'il a pu faire quelque bien. Passant en revue les grands orateurs des temps modernes qu'il a entendus, voici ce qu'il dit de l'éloquence de Monseigneur Laffèche :

«L'un des plus beaux souvenirs de ma jeunesse, c'est d'avoir pu causer, alors que, j'étais écolier, avec le grand Évêque. Je n'ai jamais oublié son regard et l'accent de sa voix. Souvent, au milieu de ma carrière, j'ai entendu, à travers le monde de très grands orateurs. Je n'hésite pas à dire que je place votre illustre évêque parmi les plus éloquents d'entre eux.»





## Lettres de Monseigneur Laflèche

La correspondance de Monseigneur Laflèche avec ses nièces religieuses est assez volumineuse et elle est remplie de bons conseils. Certaines phrases font songer à des passages de l'Imitation par leur sens où l'on voit l'esprit de renoncement, la piété, l'humilité du saint évêque.

Lisons par exemple, cette belle lettre que Sa Grandeur écrivait le 22 février 1867, à ses deux nièces, les Révérendes Sœurs Lanouette et Laflèche, du couvent des Sœurs de la Charité d'Ottawa.

Monseigneur Laflèche allait recevoir l'onction épiscopale trois jours après. Il était alors au Séminaire de Nicolet et venait d'être nommé coadjuteur de Monseigneur Cooke, évêque des Trois-Rivières.

La seconde lettre est pour remercier les Dames de la Congrégation de Sainte-Anne de la Pérade, d'un fauteuil que celles-ci avaient envoyé à Monseigneur Laflèche, un an avant qu'il ne devint évêque, à l'Évêché des Trois-Rivières.

Séminaire de Nicolet,

22 février 1867.

Mes chères Nièces,

Je ne me rappelle pas si j'ai répondu à votre lettre de bonne année, ou si ma besogne journalière m'a fait différer à le faire jusqu'au point de l'oublier. Toujours est-il que j'ai reçu avec plaisir et reconnaissance les bons souhaits que vous avez faits pour mon bonheur, en cette circonstance,

et je prie bien le bon Dieu de les exaucer et de vous en récompenser en vous donnant en retour les vertus qui font les religieuses selon son cocur.

J'avais résolu en lisant cette lettre de vous donner un peu la réprimande, à l'occasion des qualifications que vous vous permettiez de me donner. Ces lettres qui arrivaient à la poste avec les grands titres et qualifications de Monseigneur, Sa Grandeur, me déplaisaient passablement, parce que cela faisait jaser les gens, et que ça m'attirait des questions indiscrettes que je n'aimais pas à me voir poser.

Mais enfin, ce que vous désiriez peut-être, et que je redoutais, et que j'aurais bien voulu éloigner de moi, est arrivé. Le bon Dieu apparemment, a voulu que je fusse coadjuteur de l'évêque des Trois-Rivières, et c'est le 25 du présent mois que je vais recevoir l'onction épiscopale. Est-ce pour me punir de n'avoir pas eu le courage de mourir dans les missions de la Rivière-Rouge que la Providence m'a imposé ce fardeau ? Est-ce la pénitence qu'elle juge convenable de me faire faire pour ce manque de courage ? Ça se pourrait bien. Toujours est-il que c'est une bien triste responsabilité qui me retombe sur la tête. Vous pouvez désormais me donner tant que vous voudrez les titres et qualifications de Monseigneur, les inconvénients que je viens de vous signaler n'existent plus. Mais, mes chères nièces, tous ces grands mots et ces titres pompeux ne diminuent pas le poids du fardeau qui me tombe sur les épaules et ne me rendront pas moins terrible la responsabilité qu'entraîne la dignité épiscopale.

Puisque vous aviez tant de hâte de me saluer sous ce titre, il me semble que vous n'en êtes que plus obligées de prier tous les jours le bon Dieu de me donner cette abondante effusion de l'Esprit Saint qui fait les évêques selon son cœur. Le Seigneur n'a pas besoin du génie et des forces

humaines pour accomplir ses œuvres. Souvent même, il choisit ce qu'il y a de plus faible aux yeux des hommes pour confondre ce qu'il y a de plus fort. Priez pour qu'il en soit ainsi à mon égard. Si je dois dire avec tant de vérité que je ne puis rien, que je ne suis rien, obtenez-moi du ciel que je puisse dire: Je puis tout en Celui qui me fortifie. Oui, avec le secours de Dieu, je pourrai remplir convenablement le ministère et les fonctions d'un évêque.

C'est ce que j'attends de vous, mes chères Nièces, et pour que vos prières soient plus efficaces, appliquez-vous avec un grand soin à la pratique des vertus qui font les bonnes religieuses: la fidélité aux règles de votre maison, le renoncement à sa propre volonté, la patience, l'abandon complet à la volonté de la divine Providence, être en quelque sorte entre les mains de Dieu comme le bâton dans les mains de l'aveugle. C'est là le chemin le plus court pour arriver à la paix du cœur et à la tranquillité de l'âme, c'est-à-dire au plus grand bonheur qu'il nous soit donné de goûter ici-bas.

Vous me rappellerez au souvenir de votre Révérende Mère Supérieure, et lui direz que je me recommande à ses bonnes prières et à celles de sa communauté d'une manière toute spéciale dans les circonstances si graves où je me trouve.

Aux dernières nouvelles que j'ai eues de votre famille, ils étaient tous bien.

Je demeure bien cordialement, mes chères Nièces,

Votre oncle affectionné,

L. LAFLÈCHE, évêque d'Anthédon.

À la très honorée Sœur Sainte-Angèle, Supérieure, Couvent de la Congrégation Notre-Dame, Sainte-Anne de la Pérade.

Évêché des Trois-Rivières, 22 janvier 1866.

Ma très honorée Sœur,

Une agréable surprise m'attendait ici au retour de mon voyage à Sainte-Anne. Une chaise plutôt princière que toute autre chose, avait été placée dans ma chambre, en mon absence, par les soins et la généreuse bienveillance des Sœurs de la Congrégation de Sainte-Anne. C'est vraiment, ma Révérende Sœur, un excès de générosité que je n'ose approuver et pour lequel cependant je dois vous exprimer les sentiments d'une sincère reconnaissance.

Vous me permettrez bien de vous dire que je lui trouve deux défauts. D'abord, c'est que la perfection de ce travail et la délicatesse des broderies vont m'obliger d'en prendre un soin tout particulier, et de le tenir enveloppé presque aussi soigneusement qu'une relique. De cela, je me consolerais facilement puisque ça me conservera plus longtemps un souvenir agréable. Mais, le second défaut est bien plus grave. Comment aller prêcher contre la vanité devant ceux qui auront vu un pareil meuble dans ma chambre? Je vous avoue que ça me cause un embarras qui n'est pas petit. Vous en aurez, ma Révérende Sœur, toute la responsabilité. Je ne vois guère d'autres moyens pour vous d'en diminuer le poids que de prier beaucoup, vous et vos bonnes Sœurs, pour celui qui a l'honneur de se souscrire en toute sincérité,

Votre très dévoué et reconnaissant serviteur,

LOUIS LAFLÈCHE, prêtre.

Révérèdes Sœurs Lanouette et M. du Précieux-Sang,  
Couvent des Sœurs de la Charité, Ottawa.

Évêché des Trois-Rivières, le 2 janvier 1871.

Mes chères Nièces,

Merci des bons souhaits que vous me faites au renouvellement de l'année. Puisse le bon Dieu les accueillir favorablement et vous en récompenser! Aujourd'hui même, j'ai écrit à votre chère mère pour la consoler et l'encourager. Votre petite Sœur Clarence m'a écrit qu'elle était bien faible, mais cependant bien résignée à la volonté de Dieu, et consolant la famille tout affligée de son état alarmant. Je lui ai annoncé que j'irais la voir la semaine prochaine. Je ne manquerai pas d'unir mes prières aux vôtres pour lui obtenir la grâce qui lui sera la plus avantageuse: le rétablissement de sa santé et encore quelques années de vie, si c'est la sainte volonté de Dieu; la grâce de supporter courageusement toutes les douleurs, les ennuis et les craintes de la maladie, et, par-dessus tout, la grâce d'une bonne et sainte mort, quand le bon Dieu le jugera à propos.

Ne manquez pas de présenter à votre Révérende Mère Supérieure mes plus cordiales salutations et mes souhaits de bonne et heureuse année, pour elle et sa communauté. Inutile de vous dire que vous en avez pour vous deux une large part.

Ma santé est meilleure, qu'à l'ordinaire, grâce, je crois à l'eau minérale de Caxton dont je fais usage depuis quelques mois.

Croyez-moi, comme toujours,

Votre tout dévoué oncle,

L-F., Évêque des Trois-Rivières.

ChAMPLAIN, le 9 mai 1871.

Mes chères Nièces.

Vers la fin du carême, je suis allé faire une visite à votre bonne mère, que j'ai trouvée bien souffrante sous l'action de la terrible maladie qu'elle endurait depuis dix-huit mois. J'y suis retourné la semaine dernière, et le mal avait fait un progrès alarmant et l'avait réduite à l'extrémité. Elle avait reçu les derniers sacrements et se trouvait dans une grande faiblesse. Elle avait cependant bonne connaissance et elle était bien résignée à la sainte volonté de Dieu. En lui donnant ma bénédiction, au moment du départ, je prévoyais bien que je lui faisais le dernier adieu. C'était mercredi. Enfin, sa faiblesse augmentant toujours, vendredi soir, sur les neuf heures, elle a rendu doucement son âme à Dieu, après de bien grandes souffrances, mais supportées avec une résignation bien constante.

Dans la douleur que ne peut manquer de vous causer cette triste nouvelle, c'est certainement une grande consolation pour vous que la confiance si bien fondée que nous devons avoir, que Dieu l'a reçue dans sa grande miséricorde. La longueur et les grandes souffrances de sa maladie supportées avec tant de patience ont sans doute contribué beaucoup à purifier son âme devant Dieu, et à l'acquitter des dettes dont elle aurait pu être redevable envers la justice divine. Consolez-vous en pensant avec confiance que votre chère mère a laissé cette terre d'exil pour passer à une meilleure vie. Espérons que nous aurons la consolation d'aller la rejoindre là aussi, nous, au terme de notre voyage.

Ce matin, je suis allé lui rendre les derniers devoirs, en présence d'un peuple nombreux qui est venu prier pour elle, à son service, après lequel j'ai chanté son *libera* et présidé à sa sépulture. Elle est le premier membre de la famille

auquel il m'a été donné de rendre ce devoir. Son corps repose dans l'église, à six ou sept pieds de la première colonne en entrant, du côté de l'Évangile, en gagnant l'allée du milieu.

Vous ne manquerez pas de rendre à cette bonne mère tous les devoirs que réclame la piété filiale. J'ai consolé la famille dans son chagrin. Clorinthe a assisté à ses derniers moments. Encore une fois, consolez-vous en pensant que la mort des justes est précieuse aux yeux du Seigneur et que Saint Jean dit dans l'Apocalypse: «Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur.» Continuons à prier avec ferveur afin que, tout à fait purifiée du reste des misères humaines, elle arrive au plus tôt à la pleine et entière jouissance du bonheur éternel.

Votre affectionné oncle,

L.-F., Évêque des Trois-Rivières.

---

Aux Mêmes.

Évêché des Trois-Rivières, le 24 janvier 1872.

Mes chères Nièces,

Les vœux que vous adressez pour mon bonheur présent et futur, à la crèche de l'Enfant, Dieu, seront certainement entendus favorablement, j'en ai la confiance, et je vous en remercie bien cordialement.

En retour, je prie le Bon Dieu de répandre sur vous et sur toute la maison que vous habitez ses plus abondantes bénédictions. Que cette année vous voie grandir en âge, en sagesse et en vertu, dans l'état où il a plu à la divine

Providence de vous appeler. L'état religieux, encore plus peut-être que les autres états, est une échelle dont le pied s'appuie sur la terre, mais dont le sommet est dans le ciel. À vous donc, mes chères nièces, d'y avancer de plus en plus. À mesure que l'on monte dans cette échelle, les choses de la terre s'éloignent et se rapetissent et notre âme s'en détache davantage. Je prie donc le Seigneur de vous aider à avancer de quelques échelons encore, dans les voies de la perfection, pendant le cours de la présente année.

Et je demeure comme toujours,

Votre affectionné oncle,

L.-F., Évêque des Trois-Rivières.

---

Aux mêmes,

Évêché des Trois-Rivières, le 24 novembre 1873.

Mes chères Nièces,

J'apprends avec peine le triste état de la santé de votre bonne Mère Supérieure. Vous avez raison de comparer la douleur que vous en ressentez à celle que vous ont fait éprouver les souffrances et la mort de votre bonne et toujours regrettée mère. C'est que, voyez-vous, les liens dans la maternité selon l'ordre de la grâce ne sont pas moins chers à notre cœur, que ceux de la maternité selon l'ordre de la nature. Conformément à votre désir, j'unirai mes prières aux vôtres pour demander à Dieu de vous laisser encore pour un temps assez long, votre Mère Supérieure, afin que, sous sa sage administration, votre communauté achève de



s'asseoir solidement et se mette en état de remplir complètement la mission importante que la divine Providence lui a imposée.

Tous les membres de votre famille étaient bien, aux dernières nouvelles que j'en ai eues. Votre petite cousine, Sœur Sainte-Angèle, que j'ai vue avant-hier, était très bien. Elle passe cette année à Saint-Grégoire. Elle est toujours contente et heureuse dans son état.

Continuez à prier pour moi, afin que je puisse accomplir le bien que le Bon Dieu demande de mon administration, dans ce diocèse qui se développe de plus en plus.

Vous savez que Téléphore a pris la soutane, l'automne dernier. Il est à Nicolet, content et en parfaite santé.

Sur ce, je prie Dieu de vous avoir en sa sainte garde et je demeure comme toujours,

Votre affectionné oncle,

L.-F., Évêque des Trois-Rivières.

---

Sœur Lanouette,

An Pensionnat du Sacré-Cœur,  
Ottawa.

Ma chère Nièce,

Merci des bons souhaits que tu me fais à l'occasion du nouvel an. En retour, je prie le Bon Dieu de répandre sur toi, sur ta sœur, Marie du Précieux-Sang, et toute votre maison, ses plus abondantes bénédictions.

Les nouvelles que tu me donnes de la santé de Monseigneur d'Ottawa ne m'ont point surpris: lors de notre dernière réunion à Québec, j'ai pu remarquer combien il était affaibli et juger de la gravité de sa maladie. Je ne manquerai pas de prier le Bon Dieu pour lui. Il peut sans doute, à l'heure qu'il est, dire comme Saint Paul: «J'ai combattu le bon combat et j'ai accompli ma course.» Mais aussi, il ne manquera pas de dire avec Saint Martin: «Je ne refuse pas le travail, Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple.» Dans tous les cas, consolons-nous dans l'espoir que la récompense promise au bon et fidèle serviteur l'attend dans une vie meilleure que celle-ci.

Priez pour moi et croyez-moi toujours,

Votre affectionné oncle,

L.-F., Évêque des Trois-Rivières.

---

Sœur Marie du Précieux-Sang,  
Couvent des Sœurs de la Charité,  
Ottawa.

Évêché des Trois-Rivières, le 2 mars 1874.

Ma chère Nièce,

Tu recevras, en même temps que cette lettre, une petite fiole remplie d'eau de la fontaine de Notre-Dame de Lourdes. Je prie la Sainte Vierge de donner à cette eau la même vertu qu'Elle lui a déjà donnée tant de fois pour guérir toutes sortes de maladies et d'infirmités, et que ta chère Sœur Lanouette y retrouve une parfaite santé.

Merci du bon souvenir de votre Révérende Mère Supérieure. Je te charge de lui présenter mes respectueuses salutations et les vœux que je forme pour la prospérité de son Institut. Dans l'espoir que le Bon Dieu exaucera ces prières, je demeure,

Ton oncle affectionné,

L.-F., Évêque des Trois-Rivières.

---

Révde Sœur Marie du Précieux-Sang,  
Couvent des Sœurs de la Charité,  
Ottawa.

Archevêché de Québec, le 1er septembre 1875.

Ma chère Nièce,

Merci pour le magnifique bouquet de la Saint-Louis. Il m'est arrivé ici, sans accident et le beau globe de verre qui le renferme a supporté les secousses du voyage sans se briser. Je te charge d'en présenter mes meilleurs remerciements à la Très Honorée Mère Supérieure. Rien de nouveau aux Trois-Rivières.

Je demeure comme toujours,

Ton affectionné oncle,

L.-F., Évêque des Trois-Rivières.

Sœur Marie du Précieux-Sang,  
Couvent des Sœurs de la Charité,  
Ottawa.

Ma chère Nièce,

La maladie de ta chère Sœur Lanouctte est sans doute bien pénible pour toi mais ce sont ces douleurs inévitables qui nous font mieux comprendre notre condition d'étrangers et de voyageurs en ce monde. Il en résulte que notre cœur suit plus volontiers les inspirations qui le portent vers le ciel, en y voyant arriver les uns après les autres les plus chers objets de nos affections. La terre étant un lieu d'exil, il faut voir arriver avec confiance le jour qui doit nous ouvrir les portes de la véritable patrie et nous remettre en compagnie de ceux que nous avons le plus aimés en ce monde, où nous devenons étrangers de plus en plus, à mesure que nous avançons dans la vie. Dis à cette chère Sœur que je ne manquerai pas de prier pour elle comme elle le désire, et de demander à Dieu de la ramener à la santé, si c'est sa sainte volonté, ou de lui demander la grâce d'accomplir généreusement et avec confiance son sacrifice, si c'est pour sa plus grande gloire. Je ne manquerai pas non plus de consoler ton vieux père et toute la famille, qui trouveront dans leur foi un motif puissant de consolation.

Tu recevras, avec cette lettre, un peu d'eau de Notre-Dame de Lourdes. Puisse la Sainte Vierge exaucer, par cette eau, vos prières comme elle l'a fait pour tant d'autres. Je prie aussi le Seigneur de ramener à la santé et de vous conserver encore longtemps, votre Révérende Mère Supérieure.

Dans l'espoir que ces vœux seront favorablement accueillis, je demeure comme toujours,

Ton oncle affectionné,

L.-F., Évêque des Trois-Rivières.

À la même,

Séminaire des Trois-Rivières, le 31 décembre 1877.

Ma chère Nièce,

Les bons souhaits que tu me fais et les vœux que tu adresses au ciel pour moi seront exaucés, j'en ai la confiance, et j'en aurai tout le bénéfice. Merci donc. De mon côté, je te bénis de tout mon cœur, et prie Dieu de te donner quelque chose de cette rosée céleste dont parle l'Écrivain sacré, et de la graisse de la terre, qui fait fructifier en notre âme les semences divines de la vertu, et nous procure les choses nécessaires pour notre subsistance dans le temps.

Cette nouvelle année te verra avancer d'un pas ferme et constant dans les voies de la perfection religieuse. C'est ce que je demande au Seigneur, en t'accordant une bénédiction toute spéciale et en me souscrivant comme toujours,

Ton affectionné oncle,

L.-F., Évêque des Trois-Rivières.

---

Séminaire des Trois-Rivières, le 10 août 1878.

Révérènde Sœur Marie du Précieux-Sang.

Ma chère Nièce,

J'espère que le Bon Dieu exaucera les bons souhaits que tu me fais, à l'occasion de ma fête qui arrive. Cependant, je dois te dire que je commence à sentir le poids des années, et que je m'aperçois que les forces s'en vont. Les infirmités aussi se multiplient et m'annoncent qu'il faudra partir dans un avenir qui peut être encore dans le lointain;

mais qui s'avance rapidement. De tout cela cependant, je bénis le Bon Dieu et je comprends mieux que jamais, ce me semble, la vanité des choses, comme je le lisais tout à l'heure dans mon office: «Vaineté des vanités! Tout n'est que vanité, si ce n'est d'aimer Dieu et de le servir lui seul.»

Rien de mieux, ma chère Nièce, pour faire quelques progrès dans la vertu, que l'intelligence de la brièveté de la vie et de la vanité de toutes les choses d'ici-bas qu'elle peut nous offrir. Je prie le Bon Dieu de te donner l'intelligence de ces grandes vérités pendant ta retraite; et sois assurée que tu en retireras un grand fruit pour ton avancement dans la vertu. Oh! c'est alors que l'on comprend le bonheur de notre vocation et les avantages que l'on trouve à y correspondre fidèlement.

Je compte déjà soixante ans, et il me semble que je suis encore au jeune âge. Quand je jette un coup d'œil sur le passé, je m'aperçois que je me fais étranger sur cette terre et que toutes les personnes qui m'ont été le plus cher sont déjà dans l'autre monde, qui est la véritable terre des vivants.

Courage donc, ma chère Nièce, fais une bonne retraite, sois toujours une bonne religieuse, et sois sans inquiétude pour l'avenir. Voilà ce que je te souhaite.

Ton oncle affectionné,

L.-F., Évêque des Trois-Rivières.

---

Séminaire des Trois-Rivières, le 28 janvier 1879.

Révérènde Sœur Marie du Précieux-Sang,

Ma chère Nièce,

L'année 1879 a commencé par une bien rude épreuve

pour votre maison. La mort prématurée de votre Mère et supérieure générale est une bien grande perte pour vous toutes. Cependant, Dieu voit les choses de plus haut que nous. Sa Providence l'a trouvée mûre pour le ciel.

Il ne manquera pas de vous donner une nouvelle Supérieure qui conduira votre Institut avec la même prudence et le même zèle. Celle que vous pleurez présentement vous sera une protectrice de plus au ciel, espérons-le.

Ton frère Henri paraît animé de bons sentiments. Il se propose de s'en revenir et de se fixer au Canada, il paraît fatigué de la vie nomade qu'il a menée jusqu'à présent; il sent le besoin d'une existence plus calme et plus heureuse.

Continue à bénir le Seigneur de la grâce qu'il t'a faite en t'appelant dans l'état religieux. Témoigne-Lui-en toute ta reconnaissance, en apportant toujours la plus grande fidélité à remplir tes devoirs. Il y a déjà assez longtemps que je n'ai pas eu de nouvelles de Sainte-Anne. Ma santé est meilleure depuis l'été dernier, grâce au bon fonctionnement de l'estomac qui me permet de prendre une nourriture plus abondante.

Je te bénis de tout mon cœur, pour que tu sois toujours une bonne religieuse.

Ton oncle affectionné,

L.-F., Évêque des Trois-Rivières.

Séminaire des Trois-Rivières, le 29 avril 1879.

Révérènde Sœur Marie du Précieux-Sang,

Ma chère Nièce,

Le Bon Dieu ne manquera pas de bénir le choix qui vient d'avoir lieu de votre Supérieure générale, et de lui accorder les grâces nécessaires dans le gouvernement de votre Institut.

J'unirai mes prières aux vôtres à cet effet, ainsi que pour les autres fins mentionnées dans ta lettre. La bonne Sœur de La Pointe-du-Lac n'a pas eu le temps de faire fructifier l'arbre que la Providence l'avait chargée d'y planter. Qu'elle ne s'en désolle pas, une autre l'arrosera et Dieu lui donnera l'accroissement, avec des fruits abondants, j'en ai la confiance.

Ma santé s'est améliorée depuis l'année dernière, mais ça n'empêche pas le poids des années de se faire sentir.

Continue à être une bonne religieuse, c'est là tout le secret d'une vie heureuse, être dans son état, et en remplir fidèlement tous les devoirs.

Rien de bien nouveau ici. Le printemps s'annonce sous les plus belles apparences. Puisse-t-il nous préparer une moisson qui allégera la misère générale.

Sur ce, je prie le Seigneur de t'avoir en sa sainte grâce.

Ton oncle affectionné,

L.-F., Évêque des Trois-Rivières.



À la M<sup>ême</sup>,

Évêché des Trois-Rivières, le 4 février 1880.

Ma chère Nièce,

Consolez-vous, et ne vous affligez pas du retard de mes réponses, car je ne vous oublie point. Je vous dirai même que les souvenirs les plus vivants de mon cœur sont toujours ceux qui l'ont impressionné les premiers, les souvenirs de la famille. Mais les occupations qui se succèdent, comme l'câu dans la rivière, et aussi les fatigues qui les suivent me font un peu négliger mes correspondances qui peuvent se différer sans trop d'inconvénient. C'est ainsi que j'ai encore un gros paquet de lettres de bonne année qui sont sans réponse et la tienne est du nombre; mais je vais l'en retirer aujourd'hui. Si je parle de fatigues, ce n'est pas que je sois plus faible qu'à l'ordinaire. Au contraire, je suis mieux, et l'érysipèle dont je souffre depuis deux ans et demi semble vouloir m'abandonner; ce qui ne me fera pas grand peine, attendu l'incommodité d'un tel hôte. J'en profite pour voyager; j'ai assisté au jubilé sacerdotal de Monseigneur Cascau à Québec. Hier, je suis allé bénir, en grande cérémonie, la cloche du collège des Frères, à Saint-Grégoire. Cet après-midi, je pars pour la solennité d'or de M. Aubry, curé de Saint-Léon. Tu vois qu'il ne me reste pas grand temps à donner à l'ennui. Le travail est donc le plus sûr moyen de faire trouver le temps court et de rendre la vie agréable, en la rendant utile. Aussi, est-ce la première loi du royaume de Dieu ici-bas.

Rien de nouveau à Sainte-Anne, aux dernières nouvelles que j'en ai eues.

Une lettre de ma vieille tante et marraine Joachim Lafèche, m'apprenait, il y a quelque temps, qu'ils sont encore à Coaticook. Ces deux vieux oncle et tante passent

quatre-vingts ans et ont environ soixante-cinq ans de ménage. La mère me dit qu'elle est souffrante et qu'elle s'affaiblit rapidement: elle craint de toucher bientôt à sa fin. Prie pour eux et pour moi.

Sur ce, je prie le Seigneur de t'avoir toujours en sa sainte garde. Crois-moi,

Ton affectionné oncle et parrain,

L.-F., Évêque des Trois-Rivières.

---

Séminaire des Trois-Rivières, le 27 août 1880.

À la Même,

Ma chère Nièce,

Mon voyage à la Rivière Rouge m'a été très agréable et m'a fait du bien, sous le rapport de la santé. J'ai été heureux de revoir deux des fondatrices du Couvent de Saint-Boniface qui sont montées là, en 1844, la même année que moi: la Sœur Lafrance et la Sœur Saint-Joseph.

Les deux autres, Sœur Valade, supérieure, et la Sœur de Lagrave sont passées à une meilleure vie. Cette communauté s'est grandement développée depuis sa fondation, il y a trente-six ans. Il y a plus de trente Sœurs aujourd'hui à Saint-Boniface et des missions très prospères dans diverses paroisses et jusque dans le haut de la Saskatchewan, au pied des Montagnes de roches et au lac des Esclaves, dans la froide vallée du fleuve McKenzie.

Ce pays n'est plus reconnaissable depuis que les chemins de fer l'ont ouvert à la colonisation. Les émigrants y arrivent chaque année par milliers. Ses ressources se

développent merveilleusement. Malheureusement, les protestants y arrivent en plus grand nombre que les catholiques. Cependant, les Institutions catholiques y sont sur un très bon pied et y assurent l'avenir de la religion, je l'espère.

Mes meilleures salutations à votre Révérende Mère Supérieure, et crois-moi, comme toujours,

Ton affectionné oncle,

L.-F., Évêque des Trois-Rivières.

---

À la même,

Séminaire des Trois-Rivières, le 6 octobre 1880.

Ma chère Nièce,

Rien de mieux qu'un retour au point de départ après une période de plusieurs années, pour nous faire sentir vivement l'instabilité des choses de la vie, la brièveté du temps et la nécessité de s'attacher de plus en plus aux choses de l'éternité. C'est ce que j'ai éprouvé au retour de mes missions, il y a vingt-quatre ans, et ce que tu as éprouvé toi-même, en revoyant ta famille et ta paroisse natale, après dix-sept ans. C'est donc une vérité que la vie de l'homme est courte, bien courte, sur la terre, et qu'elle est remplie de beaucoup de misères. Heureux ceux qui ont compris cela de bonne heure; et encore plus heureux ceux qui, éclairés de la lumière d'en haut, en le comprenant, ont entendu la voix de Dieu les appeler à sortir du monde, dès leur bas âge, et à s'attacher à lui pour toujours dans la pratique des conseils évangéliques. Tu le vois plus clairement aujourd'hui que jamais et tu comprends mieux le grand bienfait et le bonheur de ta vocation à l'état religieux.

Je t'en félicite bien sincèrement, continue à suivre fidèlement la voie dans laquelle le Seigneur t'a fait la grâce de te faire entrer et à mesure que tu y avanceras, tu y seras plus heureuse.

Ne prends point souci, ni chagrin, pour ton vieux père, ni tes frères et sœurs. Prie bien pour eux, écris-leur de temps en temps pour les consoler et les encourager, et sois assurée que la Providence qui nourrit les petits oiseaux ne les abandonnera point. Applique-toi à garder toujours ton âme dans la paix, en prenant toujours les choses comme venant de la main de la Providence, soit qu'elles nous consolent, soit qu'elles crucifient la nature.

C'est ce que pratiquait le saint homme Job, quand il disait dans ses terribles épreuves: «Si nous avons reçu les biens de Dieu, pourquoi n'en recevrons-nous point les épreuves?» C'est là une grande sagesse et le secret d'une grande tranquillité: voir en tout la main paternelle de la divine Providence.

Sur ce, je prie le Seigneur de t'avoir toujours en sa sainte garde.

Ton affectionné oncle,

L.-F., Év. des Trois-Rivières.

---

Rome S. Andrea Delle Fratte, le 28 janvier 1882.

Rév. Soeur Marie du Précieux-Sang,

Ma chère Nièce,

Le travail pressant que j'avais à faire au plus tôt, dans le cours de janvier, m'a empêché de répondre aux

lettres de bonne année qui m'ont été adressées du Canada, et en particulier à la tienne. Différé n'est pas perdu, dit le proverbe, et les vœux adressés au ciel n'ont pas besoin d'être connus de ceux qui en doivent bénéficier pour être exaucés. J'ai donc la confiance que ce premier mois de 1882 t'aura été heureux en te donnant le moyen d'avancer dans les voies de la perfection religieuse, et je prie le Seigneur de te soutenir par une grâce abondante dans la sainteté de l'état auquel il a daigné t'appeler. Sois fidèle à cette vocation qui est assurément l'une des plus grandes faveurs du Seigneur.

L'année qui vient de finir a été pour moi l'une des plus rudes que j'aie rencontrées. Cependant, avec la grâce de Dieu, j'ai tâché de suivre la voie du devoir et de ne pas reculer devant les difficultés qui ont pourtant été grandes et pénibles à la nature.

Le voyage a été heureux, et mon séjour à Rome m'est favorable. Il m'a fallu travailler beaucoup, et je me trouve encore en face de sérieuses difficultés. Mais avec la grâce de Dieu, il résultera du bien de mon voyage, j'espère.

Monseigneur d'Ottawa m'a dit que tu étais fort inquiète des bruits qui courent sur mon compte, allant à dire que j'allais être démis de l'évêché des Trois-Rivières. Sois tranquille sur ce chapitre; les tentatives de quelques têtes chaudes dans ce sens seront faciles à déjouer, et, au fond, ils font plus de bruit que de besogne. J'ai rempli mon devoir au meilleur de ma conscience, et je ne crains pas les accusations que des hommes mal intentionnés ou trompés eux-mêmes peuvent porter contre moi. Ainsi sois sans crainte et continue à prier le Bon Dieu d'aplanir les difficultés que je rencontre, afin que je puisse bientôt retourner au Canada, en parfaite santé, ce qui aura lieu, j'espère, dans le cours de mars.

Le voyage de Monseigneur Duhamel a été très heureux et son arrivée à Rome a été une grande consolation pour moi. Nous retournerons ensemble au pays et cela le plus tôt qu'il nous sera possible.

Toutes ces tribulations sont sans doute bien pénibles à la nature, mais elles font mieux sentir le besoin que nous avons du secours d'en haut et contribuent à détacher des choses de la terre.

La vie de l'homme est courte sur la terre et remplie de beaucoup de misères. Voilà ce que disait le saint homme Job, il y a trois mille ans. Rien de plus vrai que cette parole et à mesure que j'avance dans la vie, j'en comprends mieux la réalité; mais aussi c'est dans l'épreuve et la tribulation que la vertu se fortifie et se perfectionne. Il faut donc prendre courage et persévérer jusqu'à la fin, car celui qui aura légitimement combattu sera couronné.

Sur ce, je te bénis en te souhaitant toutes sortes de bonnes choses, et je demeure,

Ton affectionné oncle,

L.-F., Év. des Trois-Rivières.

---

À la même,

Évêché des Trois-Rivières, le 2 juin 1882.

Ma chère Nièce,

Me voici de retour aux Trois-Rivières, et encore *Évêque des Trois-Rivières*. A quoi t'ont servi les inquiétudes auxquelles tu t'es laissée aller, à l'occasion des cancons débités par des journaux et des langues malveillantes? Si ce n'est à te faire souffrir. En parlant ainsi, je n'entends pas te

faire un reproche, ni t'affliger; mais te rappeler une vérité très utile pour la paix et la tranquillité du cœur: c'est que l'avenir appartient à Dieu, et qu'il en dispose toujours pour le plus grand bien soit qu'il nous éprouve, soit qu'il nous console. Il faut donc toujours user du présent qu'il nous donne de la manière que l'on croit lui être le plus agréable, et attendre avec une grande confiance ce qu'il nous réserve pour l'avenir. Le souvenir pratique de cette importante vérité m'a épargné bien des soucis et des chagrins, dans le passé, et me procure une grande confiance pour l'avenir.

Merci des bons souhaits que tu me fais à l'occasion de mon retour, des prières que tu n'as cessé de faire pour l'heureux succès de mon voyage. Le Seigneur les a exaucées. Je suis revenu en parfaite santé et j'ai la confiance qu'il résultera du bien de ce voyage.

Je ne manquerai pas d'aller faire une visite à ton vieux père, à mon premier voyage à Sainte-Anne, de lui donner tout l'encouragement possible dans l'état de souffrance où il est, et dans les préparatifs si importants qu'il faut faire pour le grand voyage de l'éternité.

J'ai laissé Monseigneur d'Ottawa en parfaite santé, le 2 mai, mais bien affligé de ne pouvoir reprendre en même temps que moi la route du Canada, comme nous l'avions espéré jusqu'au dernier moment. J'ai confiance qu'il vous arrivera en parfaite santé dans le cours de ce mois, avec ses deux compagnons MM. Michel et Agnelle et un nouveau prêtre qu'il a ordonné à Rome et qui a été mon servant de messe tout l'hiver, M. l'abbé Louis Clair.

Sur ce, je prie le Seigneur de t'avoir toujours en sa sainte garde et je demeure,

Ton affectionné oncle,

L.-F., Év. des Trois-Rivières.

À la même,

Rome, le 30 août 1883.

Ma chère Nièce,

Ta lettre de bonne fête m'est arrivée heureusement ce matin, avec toutes les bonnes choses qu'elle avait mission de me dire.

Le Bon Dieu a eu sans doute pour agréables les vœux et les prières que tu lui as adressés en ma faveur, à l'occasion de la Saint-Louis. J'en reçois le bénéfice et je t'en remercie. Ma santé est excellente. Comme nous touchons à la fin des chaleurs de l'été, j'ai la confiance que tout ira bien jusqu'à la fin et que je retournerai en parfaite santé au pays.

Mais quand? C'est encore un peu le secret du Bon Dieu. Cependant, je commence à entrevoir la possibilité de me mettre en route au commencement d'octobre pour être aux Trois-Rivières, vers la fin de ce mois.

Le Saint-Siège doit envoyer un commissaire apostolique au Canada même, pour faciliter le règlement de toutes les difficultés qui lui sont soumises, y compris celle de la division de mon diocèse. Cette mesure est assurément ce que je pouvais désirer de mieux pour arrêter cette tentative de division du diocèse des Trois-Rivières, qui n'a aucune raison valable à son appui. J'ai donc la confiance que je réussirai à faire connaître la vérité et à sauver encore une fois le diocèse qui m'a été confié.

Continue cependant à prier pour que le Bon Dieu conduise à bonne fin cette affaire, qui est si importante pour l'avenir de nos institutions diocésaines.

Cet orage passé, j'ai la confiance que le Seigneur me donnera des jours plus calmes et que je pourrai achever ma carrière en paix.



La lutte cependant est l'état normal de l'homme ici-bas. Le saint homme Job le proclamait, il y a plus de trois mille ans, et les choses n'ont pas changé depuis. Ce qui se passe en Europe, et surtout en France, pourrait fort bien se reproduire au Canada; car les mêmes arbres produisent toujours les mêmes fruits et les mêmes principes renferment nécessairement les mêmes conséquences. Vous en avez déjà la preuve dans la guerre sourde et hypocrite qui se fait depuis quelques années contre les communautés enseignantes; et c'est parce que j'ai combattu ce mal depuis plus de vingt ans que je souffre aujourd'hui la persécution. Mais que Dieu en soit béni, je suis bien décidé à la soutenir jusqu'au bout, et sois assurée que je n'en suis pas plus malheureux, et j'espère avec la grâce de Dieu que j'aurai une petite part à la récompense promise à ceux qui soutiennent le bon combat.

Je remercie la Soeur Ruby de son bon souvenir et je prie le Seigneur de vous bénir.

Ton oncle affectionné,

L.-F., Év. des Trois-Rivières.

---

Évêché des Trois-Rivières, le 29 décembre 1883.

Ma chère Nièce,

Le Sacré-Cœur de notre bon Sauveur n'exauce peut-être pas tes prières comme tu l'entends, en me faisant jouir d'une paix profonde le reste de mes jours et en me donnant en quelque sorte, une espèce de paradis terrestre ici-bas! non, mon enfant, ce n'est pas cela qu'il faut attendre dans cette vallée de larmes, et je dirai même qu'il y a du danger

à habiter un paradis terrestre, témoin la chute de nos premiers parents. La vérité est donc que la vie de l'homme ici-bas est une lutte incessante, que cette vie est courte et qu'elle est remplie de beaucoup de misères. C'est la vérité. Et plus j'avance dans la vie, et mieux je le comprends. Lis la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la très sainte Vierge, des Apôtres, des Martyrs, et en général, de tous les saints, et tu verras que c'est la voie par laquelle il leur a fallu marcher pour arriver au terme du voyage, au bonheur du ciel. Ainsi donc, tes prières seront exaucées, j'en ai la confiance, en m'obtenant du Bon Maître le courage et la force de continuer le bon combat jusqu'au dernier jour de ma vie. Et ne crois pas que j'en sois plus malheureux. Tout au contraire, je ne voudrais pas changer mon sort pour celui de ceux qui me font des misères sans aucune raison. Souviens-toi bien de ce grand principe de la vie chrétienne.

«Faire la volonté de Dieu en tout et partout et dans la mesure de nos forces. Et être ensuite content du résultat quel qu'il soit. Voilà le secret le plus sûr, pour vivre content et sans inquiétude.»

Tu te plains de ce que je ne t'ai point répondu. Cela est possible; mais je ne me rappelle guère, et j'ai l'habitude d'être un correspondant très exact.

Cette fois donc j'espère que cette lettre t'arrivera heureusement avec mes souhaits de bonne et heureuse année pour toi et aussi pour toute votre maison. Je prie le Seigneur de répandre sur vous toutes ses plus abondantes bénédictions: *«Benedicat vos omnipotens Deus, Pater et Filius et Spiritus Sanctus. Amen.»*

Ton oncle affectionné,

L.-F., Év. des Trois-Rivières.

À la même

Évêché des Trois-Rivières, le 2 avril 1884.

Ma chère Nièce,

Ta lettre du 30 mars me prouve une fois de plus l'intérêt que tu me portes et le secours en ton pouvoir que tu me donnes par la prière. Je t'en remercie et je suis heureux de pouvoir te rassurer et te recommander de regarder l'avenir avec une entière confiance. Les nuages qu'il y avait au ciel se dissipent de plus en plus, et les rayons bienfaisants du soleil de vérité et de justice nous redonneront bientôt les jours calmes et sereins des années passées. Continue à prier toujours avec ferveur et confiance, jusqu'à ce que l'orage ait enfin entièrement disparu.

Ma santé, grâce à Dieu, se soutient bien; je suis même mieux, sous certains rapports, que je ne l'ai été depuis plusieurs années. Je puis manger aujourd'hui les aliments les plus soutenant, sans éprouver d'inconvénients mais au contraire un accroissement de force qui me permet de vaquer au travail du ministère avec la plus grande facilité. Conformément à ton désir, je demande à Dieu de t'accorder, ainsi qu'à tes bien-aimées Sœurs, la grâce de faire une bonne retraite. Tu te plains un peu du peu de progrès que tu fais dans les voies de la perfection religieuse. N'en sois pas surpris, il en est de la vie surnaturelle comme de la vie naturelle; elle se soutient et se développe graduellement quoique insensiblement. Le pain matériel que l'on donne chaque jour en aliment à notre corps, semble bien peu de chose; cependant pris en quantité et en état convenable, il suffit pour réparer les forces que le travail quotidien dépense sans cesse et de plus redonne au corps une vigueur qui semblait s'éteindre, le fait croître sensiblement dans le jeune âge, le fortifie et l'endurcit au travail dans l'âge mûr et lui

permet de faire des provisions nécessaires au temps des infirmités et du vieil âge.

Il en est de même pour notre âme qui se nourrit du pain de la parole de Dieu. «Car l'homme ne vit pas seulement du pain matériel qui soutient le corps, mais encore de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.»

Or cette parole donne à l'âme le double aliment dont elle a besoin. Par la doctrine, elle est la lumière qui éclaire l'esprit et nourrit l'intelligence. Dans le pain eucharistique, elle est la nourriture qui fortifie le cœur et le rend capable de pratiquer la vertu et même d'accomplir les plus grands sacrifices. Or c'est dans la retraite que l'on fait surtout provisions de ce pain de la parole de Dieu qui éclaire l'intelligence et fortifie le cœur et nous rend capables de soutenir les luttes de la vie.

Ton affectionné oncle,

L.-F., Év. des Trois-Rivières.

---

À la Même

Gentilly, le 31 mai 1884.

Ma chère Nièce,

Il faut que ta dernière lettre ne me soit pas parvenue; car il me semble que j'ai toujours répondu à tes lettres, surtout en ces derniers temps.

La question du diocèse est en effet réglée, et la demande de division qui avait été faite a été rejetée, parce que une telle division n'était ni utile ni nécessaire. Il n'y a pas à craindre que les promoteurs de cette mesure n'y reviennent, parce que tout est trop bien connu aujourd'hui.

Monseigneur l'Archevêque aura toute autre chose à traiter à Rome, et je ne pense pas qu'il s'occupe de cette affaire à laquelle il ne réussira pas à rien changer de ce qui a été réglé d'après le rapport du Commissaire Apostolique.

La demande que tu me fais est en effet une grosse demande, et il m'est impossible d'y faire droit. Je te dirai de plus que c'est chose fort difficile aujourd'hui d'obtenir des reliques à Rome. Le Saint-Père a passé des règlements très sévères à ce sujet. Vous auriez peut-être une chance en faisant demander cette faveur au Commissaire Apostolique par Monseigneur Duhamel lui-même qui est votre évêque; c'est le plus sûr moyen.

Continue à prier parce qu'il y a encore bien d'autres affaires à régler, et cependant remercions le Bon Dieu pour ce qu'il nous a déjà accordé.

Je te bénis avec toute votre communauté et je prie le Seigneur de vous avoir toutes en sa sainte garde.

L.-F., Év. des Trois-Rivières.

---

À la Même

Évêché des Trois-Rivières, le 23 août 1884.

Ma chère Nièce,

Le Bon Dieu aura pour agréables, j'en ai la douce confiance, les prières que tu fais monter vers le ciel pour ton oncle, à l'occasion de ma fête patronale, la fête du grand Saint Louis, roi de France. Elles contribueront à m'aider à porter le poids du jour et de la chaleur, aussi longtemps qu'il plaira à sa divine Providence. Je suis heureux de pouvoir te dire que ma santé s'améliore au point de me donner

une apparence d'embonpoint que je n'ai pas encore eue.

Merci pour le beau scapulaire que tu m'envoies comme un bouquet de fête, il me sera un souvenir et une protection précieuse devant Dieu.

Je suis heureux d'apprendre que mon diocèse vous a donné une Supérieure générale et une Assistante, dans les personnes des Sœurs Duguay, de Saint-François, et Beaubien, de Nicolet. Ce sera un motif de plus pour moi de m'intéresser à votre Institut et de lui donner tout l'encouragement en mon pouvoir.

Veuille présenter mes plus sincères remerciements à votre Supérieure générale pour les vœux et bons souhaits qu'elle adresse au ciel avec toute sa communauté, à l'occasion de ma fête. Le Bon Dieu les aura pour agréables et j'en aurai le bénéfice.

L.-F., Év. des Trois-Rivières.

---

À la Môme.

Évêché des Trois-Rivières, le 4 septembre 1884.

Ma chère Nièce,

La mort inattendue de ta chère sœur Clorinthe m'a surpris, comme tous les autres membres de la famille, il semble en effet que ces épreuves qui frappent le cœur dans ses plus chères affections, sont plus pénibles et plus amères que celles que l'on a pu prévoir, auxquelles on a pu d'avance se préparer. Le Bon Dieu cependant lui a donné le temps de se préparer au grand voyage de l'éternité; elle a pu se

confesser et recevoir en pleine connaissance les derniers sacrements. D'ailleurs, l'ensemble de sa vie a été celui d'une bonne chrétienne, et, si sa mort a été soudaine, elle n'a pas été imprévue pour elle. Nous pouvons donc espérer avec confiance que le Bon Dieu l'a reçue dans sa grande miséricorde, et qu'elle est passée de cette vallée de larmes à une vie meilleure, dans la terre des vivants. En y arrivant, elle ne s'y est point trouvée étrangère, j'en ai le doux espoir, elle y a retrouvé votre bonne mère, ma chère sœur Éléonore, et un bon nombre de ses proches parents qu'elle avait bien connus ici-bas. Elle ne fait que nous y précéder de quelque temps, et bientôt, il nous faudra aussi, nous, franchir le redoutable passage du temps à l'éternité; bientôt nous irons la rejoindre avec tous ceux que nous avons si bien connus et tant aimés.

Voilà, ma chère Nièce, les pensées dont il faut s'entretenir dans ces moments de suprême douleur et qui seuls peuvent nous offrir un véritable et solide sujet de consolation.

En attendant, il faut demander à Dieu de la purifier des taches qui pourraient retarder son entrée au séjour des bienheureux.

Je ne manquerai pas d'aller consoler ton vieux père, à mon prochain voyage à Sainte-Anne, qui sera probablement en octobre. Je ne l'oublie point, mais je ne suis pas toujours maître de mon temps. Je vais lui écrire ces jours-ci pour le consoler avec toute la famille.

Ma santé se soutient bien, malgré le travail et les soins inévitables des affaires. Je regarde toujours l'avenir avec confiance et j'espère arriver bientôt et heureusement au terme des misères que l'on m'a suscitées.

Sur ce, je prie Dieu de t'avoir toujours en sa sainte garde.

L.-F., Év. des Trois-Rivières

À la M<sup>ême</sup>

Évêché des Trois-Rivières, le 31 décembre 1884.

Ma chère Nièce,

Quant à la question de mon diocèse, sois sans inquiétude. En te disant, le printemps dernier que c'était une affaire réglée, je t'ai dit la vérité. On a voulu la ramener sur le tapis, mais je puis te dire, avec de solides raisons que cette nouvelle tentative n'aura pas plus de succès que la première. Elle nous donnera, je l'espère, une solution plus complète. Ainsi, sois sans inquiétude là-dessus. Continue à prier le Bon Dieu de nous donner la paix, la tranquillité dont nous jouissions auparavant.

Toutes ces misères cependant ne nuisent point à ma santé et je suis mieux que je n'ai pas été depuis plus de vingt ans.

Ton vieux père est assez bien dans sa santé; mais il a une bien grande infirmité depuis l'automne dernier. C'est la perte de la vue par la cataracte. Il est aussi infirme d'une jambe. D'ailleurs, il est aussi bien qu'on peut l'espérer à son âge.

Sur ce, je prie le Seigneur de te garder toujours en parfaite santé pour l'âme et pour le corps et de répandre ses plus abondantes bénédictions sur toute votre maison.

Ton oncle affectionné,

L.-F., Év. des Trois-Rivières.

P. S.—Mes cheveux sont aujourd'hui trop courts. Je t'en enverrai quand je les ferai couper.

L.-F., Év.



À la M<sup>ême</sup>,

Évêché des Trois-Rivières, le 21 avril 1885.

Ma chère Nièce,

C'est vrai qu'une nouvelle tentative a été faite pour diviser le diocèse, mais il ne faut pas en être tout à fait étonné, et surtout ne pas s'en affliger plus qu'il ne faut. Pour moi, j'en ai facilement pris mon parti, bien assuré d'abord qu'il n'arrivera que ce que le Bon Dieu voudra, et que ce qu'il voudra sera certainement pour le mieux. Aussi, je puis t'assurer que je n'en suis pas affecté comme tu m'as l'air de le croire! Bien loin d'en souffrir, ma santé est meilleure qu'elle n'a pas été depuis bien des années.

Quant à ces tracasseries, elles ont leur bon côté et nous sont probablement plus utiles qu'une paix et une prospérité constantes. L'Archange Raphaël ne disait-il pas à Tobie: «Parce que tu as été agréable à Dieu, il a été nécessaire que la tentation t'éprouvât.» Le saint homme Job en a eu bien d'autres! Et c'est ce que Notre-Seigneur a éprouvé plus que tous les autres! ...Ainsi ne l'oublions pas: la vie de l'homme est une lutte incessante, accompagnée de beaucoup de misères. C'est ce que je comprends mieux que jamais, et dont je ne m'afflige pas trop. D'ailleurs, on lutte pour arriver à la victoire; et avec la grâce de Dieu, j'ai toujours la confiance que cette victoire sur le point actuellement attaqué de nouveau—la division de mon diocèse—cette victoire arrivera avant longtemps, et qu'une période de paix me sera accordée pour terminer tranquillement ma laborieuse carrière. Ce que je demande à Dieu, c'est de pouvoir dire avec confiance, à la fin de mes jours, avec l'apôtre Saint Paul: «J'ai combattu le bon combat, j'ai conservé la foi, et j'attends avec confiance la couronne de justice que le juste Juge m'accordera.»

Sois donc sans inquiétude, prie avec confiance jusqu'à la fin, et attendons tranquillement ce qu'il plaira au Seigneur de nous envoyer.

Profite bien des exercices de la retraite que vous allez faire: c'est là que l'âme se retrempe dans l'esprit de son état et qu'elle reprend une nouvelle vigueur pour continuer le travail de la vie et porter avec courage le poids du jour et de la chaleur, jusqu'à ce que le Père de famille nous appelle à la récompense et au repos.

À cet effet, je prie le Seigneur de répandre sur vous toutes ses plus abondantes bénédictions. *Amen.*

L.-F., Év. des Trois-Rivières.

---

À la Môme.

Évêché des Trois-Rivières, le 25 août 1885.

Ma chère Nièce,

Tu accompagnes tes souhaits de fête d'une croix chargée de fleurs. Je t'en remercie: elle me portera bonheur. Voistu la croix sert à crucifier et après le crucifiement vient la résurrection! Toute épreuve est une croix et doit par conséquent être suivie de la récompense. C'est pour cela que, dans les douleurs de l'épreuve, il faut regarder en avant et attendre avec confiance la récompense qui suivra. C'est ce qui me soutient et me console en ce moment. La division de mon diocèse me cause une douleur analogue à celle d'un père qui voit sa famille se séparer. Mais le Bon Dieu ne manquera pas de me donner une compensation qui me dédommagera avantageusement de ce sacrifice. Il faut donc ne pas s'en affliger plus qu'il est nécessaire et se reconforter

par une plus grande fidélité et confiance en Dieu, qui ne permet point que l'homme soit tenté au-delà de ses forces et qui sait toujours lui faire trouver avantage de l'épreuve.

J'ai déjà une compensation considérable dans ma santé. Depuis quelques mois surtout, je suis très bien; ce qui me donne le moyen de supporter bien plus facilement les misères du moment.

Puis, ma chère Nièce, il y a une chose qu'il ne faut jamais oublier dans les temps de tribulation; ce sont des nuages qui passent, le vent les emporte plus ou moins vite; mais il y a toujours le *vieux ciel*, le *beau ciel bleu* que ces nuages rendent plus pur et plus beau et qui demeure toujours.

La tempête qui passe aura donc bientôt, plus tôt qu'on ne pense peut-être, son terme, et le *vieux ciel* reparaitra plus charmant que jamais! Qui sait, c'est peut-être ce *beau ciel bleu* que le Seigneur réserve aux derniers jours de ma vieillesse? Soyons donc sans inquiétude, continuons à prier avec ferveur, et attendons avec confiance ce que nous réserve la divine Providence.

Merci à votre bonne Mère Supérieure et à votre Communauté de leurs bons souhaits, et que toutes ensemble le Seigneur vous bénisse et vous garde en parfaite santé de l'âme et du corps.

Ton oncle affectionné,

L.-F., Év. des Trois-Rivières.

Évêché des Trois-Rivières, le 18 octobre 1885.

Ma chère Nièce,

Le Bon Dieu a appelé à lui le dernier membre de ma famille qui me restait dans le monde, ma très chère sœur Marie-Anne, ta bonne et tendre marraine. Depuis une couple d'années, je remarquais qu'elle s'affaiblissait et perdait de son embonpoint; cependant, elle jouissait d'une bonne santé et ce n'est que depuis peu qu'elle a éprouvé des dérangements d'estomac qui l'ont réduite à une extrême faiblesse et ont fini par ne plus lui permettre de prendre aucune nourriture. Elle s'est éteinte comme une lampe qui a consumé toute son huile. J'ai eu la consolation de lui faire visite pendant cette maladie et de la trouver en parfaite connaissance. Elle avait déjà reçu les derniers sacrements, s'en rappelait très bien, et elle a vu venir la mort sans crainte, et aussi sans douleur. Elle a rendu le dernier soupir sans effort, et sans agonie, comme une personne qui s'endort. J'ai la confiance qu'elle s'est endormie du sommeil des justes, et que le Seigneur l'a reçue dans sa grande miséricorde. La bonté de son cœur, sa douceur, sa piété, les souffrances qu'elle a endurées pendant si longtemps sont des motifs bien fondés pour nous donner l'espoir qu'en laissant cette vallée de larmes, elle est entrée dans un monde meilleur.

Ton vieux père, que j'ai vu lors de mon avant-dernier voyage à Sainte-Anne, a perdu complètement la vue; cependant, Elzéar m'a dit qu'il est bien d'ailleurs. Je n'ai pu lui faire visite cette fois, parce que le train des Trois-Rivières devait arriver trop tôt.

Pour moi, ma santé se soutient très bien depuis une couple d'années. Je m'aperçois cependant que les années m'appesantissent. Mais c'est dans l'ordre. Il faut suivre

le cours ordinaire de la nature; bientôt, il me faudra aussi moi entrer dans la voie de mes pères, aller les rejoindre dans la terre des vivants, avec la grâce du Seigneur.

Continue à mener la vie d'une bonne religieuse et à faire toujours quelque progrès dans les voies de la perfection à laquelle le Seigneur t'a fait la grâce de t'appeler. Prie bien pour

Ton oncle affectionné,

L.-F., Év. des Trois-Rivières.

---

À la M<sup>ême</sup>.

Évêché des Trois-Rivières, le 29 décembre 1885.

Ma chère Nièce,

Je reçois avec plaisir et reconnaissance tes bons souhaits et les belles étrennes que tu m'envoies à l'occasion du nouvel an. Merci pour les paroles sympathiques que tu m'adresses au sujet des épreuves par lesquelles il a plu à la divine Providence de me faire passer dans le cours de l'année 1885. En effet, 1885 est bien l'une des plus rudes années que j'aie eues à traverser. Mais il faut se consoler. À quelque chose, malheur est bon; et si nous avons reçu avec bonheur les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en supporterions-nous pas de même les épreuves? Voilà ce que disait le saint homme Job, il y a trois mille ans. J'ai donc en effet supporté sans trop de peine cette rude épreuve, et ma santé, bien loin d'en souffrir, n'en est devenue que plus florissante. C'est au point que j'en reçois assez souvent des compliments. Rien de mieux non plus pour nous faire comprendre la

vanité des choses de la terre et la vérité de ces paroles de l'Écclésiaste: «Vanité des vanités! tout n'est que vanité, si ce n'est d'aimer Dieu et de le servir lui seul!»

C'est là l'un des plus précieux avantages de l'épreuve: détacher le cœur des choses d'ici-bas et l'accoutumer à placer son bonheur dans la jouissance de biens que personne ne peut nous ravir malgré nous.

Mais même ici-bas, ces épreuves ne sont pas sans compensation. Ce sont des nuages qui passent, et le *vieux ciel bleu* reparaît toujours plus pur et plus sercin. Je regarde donc avec confiance l'avenir et j'attends des jours meilleurs quand l'heure de la Providence aura sonné. Sois sans inquiétude en attendant et continue à prier le divin Cœur de Jésus qui sait si bien compatir à toutes nos misères.

Je vous félicite du rétablissement de mon vénérable ami, Monseigneur Duhamel, dont la maladie m'avait tant surpris et affligé.

À Sainte-Anne, la mort va toujours son chemin; après ma chère sœur, ta bien-aimée tante et marraine, elle a enlevé, à la fleur de l'âge, à l'affection de son époux et de ses chers petits enfants, la femme de mon neveu Philippe. C'est un grand vide dans la maison. Ton vieux père se soutient bien malgré les infirmités de sa vieillesse. Que le Seigneur vous bénisse!

L.-F., Év. des Trois-Rivières.

---

Évêché des Trois-Rivières, le 8 janvier 1886.

Ma chère Nièce,

J'apprends avec chagrin le triste état de santé de votre Révérende Mère Supérieure et de son Assistante, et les

épreuves par lesquelles la divine Providence vous fait passer depuis quelques années, en vous enlevant prématurément plusieurs de celles à qui était confiée la direction de votre Institut. Humainement parlant c'est là une des grandes épreuves des maisons religieuses, et il nous semble que si le Bon Dieu nous laissait régler ces choses, nous ferions tout autrement. Cependant, serions-nous plus sage que le Seigneur? Le saint homme Job se plaignait amèrement de ses épreuves il n'en pouvait comprendre la cause ni les raisons. Pourtant Dieu voulait d'abord en tirer sa propre gloire, confondre Satan, son ennemi, récompenser amplement ce saint homme un peu plus tard, le glorifier ici-bas, en le proposant au genre humain tout entier comme le modèle accompli de la patience, du courage et de la soumission à la volonté du Seigneur.

Il faut donc accepter avec courage ces épreuves, étant persuadées que le Seigneur saura les faire tourner à sa gloire et au plus grand bien de votre communauté, en vous forçant pour ainsi dire à le prier avec un redoublement de foi et de confiance, comme le saint roi Ezéchias à qui Dieu accorda encore quinze ans de vie dans une maladie dont il devait mourir:

Ainsi ayez confiance et priez. Je le ferai de mon côté, selon votre désir, et espérez que le Seigneur vous conservera encore plusieurs années ces personnes qui vous sont si chères et si utiles et que votre communauté continuera à s'avancer dans les voies de la perfection religieuse, sous leur sage et vigilante direction.

L.-F., Év. des Trois-Rivières.

Évêché des Trois-Rivières, le 25 août 1886.

Ma chère Nièce,

Tu es un peu trop sensible aux épreuves qu'il plaît à la divine Providence de m'envoyer. Que sont ces épreuves en comparaison de ce que tant de saints évêques ont eu à souffrir ? Que sont-elles en comparaison des persécutions atroces auxquelles sont en butte tant de courageux missionnaires de la Chine, du Tonkin, de l'Annam ? Et notre Saint-Père le Pape lui-même, que n'a-t-il pas à souffrir depuis son avènement au Souverain Pontificat ?

Ce que j'ai à souffrir n'est qu'une bagatelle en présence de ces grandes tribulations. Il faut donc dire avec le saint homme Job : « Dominus dedit : Dominus abstulit, sit nomen benedictum. « Le Seigneur me l'avait donné, le Seigneur me l'a ôté, que son saint Nom soit béni. »

Et les Apôtres, eux se réjouissaient de ce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir la « contumélie » pour le Nom de Jésus !

En vérité, ma chère Nièce, je te dirai que c'est une nouvelle école où j'ai appris à mieux comprendre les exemples du divin Sauveur et les enseignements qu'Il nous donne dans son saint Évangile ! Puis avec la grâce de Dieu, ces choses deviennent faciles à supporter.

Ainsi ne t'en afflige point davantage et continue à bien prier. Remercie aussi la Révérende Sœur Ruby du bon souvenir qu'elle veut bien me conserver devant le Sacré-Cœur de Jésus.

Elzéar est venu me voir la semaine dernière. Il m'a paru bien.

Ton vieux père est toujours dans le même état. Les



infirmités de sa vieillesse le préparent tout doucement à faire une bonne mort. Toute la famille est bien portante, et il n'y a rien d'extraordinaire à Sainte-Anne.

Continue à mener la vie d'une bonne religieuse et fais ton profit de toutes ces épreuves qui t'affligent. Viendra un jour où tu en comprendras les avantages et comment le Bon Dieu les saura faire tourner à sa gloire. Pour le présent, c'est dans la vie des Saints que tu le comprendras mieux.

L.-F., Év. des Trois-Rivières.

---

Évêché des Trois-Rivières, le 30 décembre 1886.

Ma chère Nièce,

L'année qui s'en va a vu se dérouler des événements qui feront époque dans les annales ecclésiastiques du Canada et surtout un qui vous intéresse particulièrement: l'érection du diocèse d'Ottawa en Archevêché. Espérons qu'il résultera un grand bien pour notre chère Église du Canada. Je m'en suis aussi réjoui pour votre digne Archevêque que la divine Providence a voulu ainsi récompenser de son zèle à promouvoir le bien du peuple qui lui est confié.

Ma santé se soutient bien et je puis dire même que je suis mieux que je n'ai pas été depuis des années. Je sens à la vérité que je me fais vieux et que je perds de mon agilité. Mais cela n'empêche pas que je ne sois assez dispos pour faire facilement face à toute la besogne qui m'incombe.

L.-F., Év. des Trois-Rivières.

Évêché des Trois-Rivières, le 2 avril 1887.

Ma chère Nièce,

Le précieux cadeau que tu m'as envoyé m'est arrivé heureusement ce matin et je viens t'en faire mes meilleurs remerciements. Ce sont les plus beaux gants que j'aie encore eus, et je serai fier d'en faire l'étrenne au jour de Pâques. Tu auras aussi le soin d'en faire mes remerciements à votre Révérende Mère Supérieure, qui a eu la bienveillance de t'autoriser à me présenter ce beau souvenir, et à ton frère Elzéar, qui a bien voulu y mettre la main. Ces gants sont justement de la grandeur convenable. Merci donc, et que le Seigneur te le rende au centuple.

Ta visite aux Trois-Rivières m'aurait été fort agréable ainsi que celle de votre Révérende Mère; le contretemps qui l'a empêchée a été pour toi l'occasion d'un petit sacrifice qui te sera bien méritoire; c'est ainsi qu'il faut toujours prendre les événements qui nous contrarient et nous en faire un gain devant le Bon Dieu.

Différé n'est point perdu, et tu auras plus tard l'avantage de reprendre ce voyage avec plus d'agrément.

Il faut continuer à bien prier le Bon Dieu pour ton oncle qui commence à se faire vieux, et pour son diocèse, attendant toujours avec confiance l'avenir que nous réserve le Seigneur.

Les peines et les tribulations de la vie passent vite, puisque la vie tout entière est si courte; la considération de leur brièveté les rend bien plus faciles à supporter, et l'attente d'une meilleure vie, d'où elles seront bannies pour toujours, en fait disparaître l'amertume.

Que le Seigneur répande ses plus abondantes bénédictions sur toute votre maison et sur toi en particulier.

L.-F., Év. des Trois-Rivières.

Évêché des Trois-Rivières, le 25 août 1887

Ma chère Nièce,

La lutte, l'épreuve! voilà l'état normal de l'homme. Il ne faut donc pas prendre trop de chagrin des épreuves par lesquelles il plaît à la divine Providence de nous faire passer. D'ailleurs la lutte a ses peines et ses douleurs, elle a aussi ses avantages. C'est à elle que l'Église doit la gloire de ses vierges et le triomphe de ses martyrs, et si, comme à de faibles enfants, le Bon Dieu ne nous soumet qu'à de légères épreuves, au moins faut-il les supporter courageusement et de bon cœur.

Il faut donc regarder toujours l'avenir avec confiance et se tenir prêt à toute éventualité, comptant sur le secours de Dieu qui ne nous fera jamais défaut si nous savons nous appuyer sur lui, car il ne permet point que l'homme soit tenté au-dessus de ses forces, lui donnant toujours une assistance proportionnée à l'épreuve.

Continue à bien prier pour moi afin que je puisse remplir fidèlement jusqu'à la fin de ma carrière le ministère si important qui m'est confié.

L.-F., Év. des Trois-Rivières.

---

Évêché des Trois-Rivières, le 30 décembre 1887.

Ma chère Nièce,

Je reçois avec plaisir tes bons souhaits de nouvel an avec la belle étrenne qui les accompagne. Que le Seigneur t'accorde en retour la récompense qu'il a promise à la piété filiale: une vie longue et heureuse! Dans le cours de la

présente année, je vais entrer dans les rangs des *Septuagénaires*. En regardant autour de moi, je vois que les rangs se sont grandement éclaircis parmi mes contemporains, si je regarde en arrière, j'aperçois le chemin que j'ai parcouru dans la vie, jonché de morts plus jeunes que moi en grand nombre! Cependant, je n'en suis pas effrayé; mais cela me fait mieux comprendre la brièveté de la vie, la vanité des choses humaines, la folie des mondains! J'en regarde avec plus de confiance l'avenir et laisse passer le présent avec moins de regrets.

En compensation des épreuves que la miséricorde divine me fait traverser le Bon Dieu me donne une santé meilleure que par le passé et la force de porter facilement le poids du jour et de la chaleur.

Que son Saint Nom en soit béni! Que sa sainte Volonté s'accomplisse toujours en tout et partout. C'est certainement ce qu'il y a de mieux.

J'ai pris une part sincère à votre deuil à l'occasion de la mort de votre Mère Supérieure, elle a marché plus vite que bien d'autres, sans doute, et c'est pour cela qu'elle a été plus tôt mère pour le ciel.

Je demande au Bon Dieu de diriger votre Chapitre dans le choix qu'il va faire de celle qui devra la remplacer et continuer son œuvre importante de direction de votre Institut. Je ne manquerai pas de prier spécialement pour ton vieux père, afin que Dieu lui accorde la force de bien supporter les infirmités et les douleurs de la vieillesse. Que le Seigneur vous ait en sa sainte garde pendant 1888 et *Ad multos annos*.

L.-F., Év. des Trois-Rivières.

Évêché des Trois-Rivières, le 18 février 1888.

Ma chère Nièce,

Tu as fait heureusement ta retraite, et pendant ce temps tu as tâché de ranimer autant que tu as pu l'esprit religieux en ton âme. Je t'en félicite et j'en remercie le Bon Dieu avec toi. C'est toujours un grand bonheur pour l'âme chrétienne et surtout pour l'âme d'une religieuse de pouvoir s'approcher davantage de Dieu et de converser pour ainsi dire cœur à cœur avec lui. Cet avantage, la retraite nous le procure. Le Seigneur a dit en effet par la bouche de l'Écriture sacrée: «Je la conduirai dans la solitude et je lui parlerai au cœur.» Voilà réellement l'avantage dont tu as joui pendant ta retraite. Elle t'a procuré la paix de l'âme: conserve-la soigneusement.

Cependant tu me dis qu'elle n'a pas chassé toute crainte de ton cœur, et que tu envisages encore la mort avec frayeur. Rien d'étonnant en cela. La crainte de la mort, vois-tu, vient de deux causes, l'une *naturelle* et l'autre *supernaturelle*. La première inhérente à notre nature se domine difficilement mais ne doit pas troubler la paix de l'âme, pas plus que la crainte de la perte d'un membre par une amputation dans laquelle il faut souffrir l'action du fer et du feu. Notre-Seigneur lui-même a éprouvé cette crainte au jardin des Oliviers, et sa nature humaine en a été tellement effrayée qu'il a prié son Père d'éloigner ce calice de lui, s'il était possible, demandant cependant avant tout que la volonté de son Père fut accomplie et non la sienne. Cette prière a eu pour effet l'envoi d'un ange consolateur qui est venu le fortifier, en ce moment terrible, et lui faire accepter de bon cœur le terrible sacrifice, en le fortifiant contre les terreurs des horribles tourments qu'Il allait endurer et contre la mort. Par là, ce bon Sauveur nous a mérité la grâce dont nous aurons besoin au moment solennel de notre

départ de ce pauvre monde pour un monde meilleur. Il a même institué le sacrement de l'Extrême-Onction pour nous communiquer plus efficacement et plus abondamment cette grâce qui nous fortifie dans la dernière lutte.

En outre, la connaissance exacte que la religion nous donne sur la véritable nature de la mort est bien propre à calmer cette crainte naturelle. Cette crainte vient quelquefois de ce que l'on envisage la mort, sans tenir assez compte des vérités consolantes qui l'accompagnent, c'est-à-dire en l'envisageant trop humainement et pas assez chrétiennement. Voici en quels termes saint Paul console les Thessaloniens contre la crainte de la mort.

«Nous ne voulons pas vous laisser ignorer, mes Frères, ce que vous devez savoir touchant ceux qui *dorment* du sommeil de la mort, afin que vous ne soyez pas attristés comme ceux qui n'ont point d'espérance. Car si nous croyons que Jésus est mort et qu'Il est ressuscité, nous devons croire aussi que Dieu amènera avec Jésus-Christ ceux qui se seront endormis en Lui.» (Thess. IV, 13 et 14.)

Ainsi, vois-tu, la mort n'est pas la fin de l'homme ni son anéantissement; au contraire, elle n'est qu'un *sommeil*, un temps de *repos*, comme le dit Saint Jean dans l'Apocalypse. Ce sommeil, comme le sommeil ordinaire, sera suivi d'un réveil; «Car nous ressusciterons tous.»

C'est cette pensée de la résurrection que Notre-Seigneur lui-même employait pour consoler Marthe et Marie-Madeleine, désolées de la mort de leur frère Lazare. Le saint homme Job aussi, en face de la mort, sur son lit de douleur, se consolait en disant: «Je sais que mon Rédempteur est vivant et qu'au dernier jour je sortirai vivant de la terre, que je verrai mon Dieu dans ma chair, que je le verrai, dis-je, moi-même et non un autre et que je le contemplerai de mes

propres yeux. C'est là l'espérance que j'ai et qui reposera toujours dans mon cœur.»

En attendant ce beau jour de la résurrection, notre âme entre de suite dans le monde des esprits, pour y jouir dès à présent du bonheur des élus, si elle a le bonheur d'avoir pleinement satisfait à la justice de Dieu au sortir de cette vie, ou achève d'expier dans le purgatoire les fautes légères et les taches que la fragilité humaine lui aurait fait contracter et qu'elle n'aurait pas suffisamment expiées!

La mort pour le chrétien n'est donc qu'un sommeil, qu'un changement d'état, le passage d'une vie de misères à une vie meilleure, d'une vallée de larmes au séjour de la véritable patrie, où nous rejoindrons ceux que nous avons tant aimés sur la terre, avec l'assurance de ne plus nous séparer!

Quoi de plus consolant et de plus propre à nous rassurer contre la crainte de la mort!

Quant à la crainte surnaturelle, elle vient de la pensée des jugements de Dieu! Sans doute, ces jugements sont redoutables; mais cette crainte doit être grandement tempérée, par le souvenir de la bonté infinie de Dieu qui est le meilleur des pères, et des souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ dont la miséricorde également infinie, a pardonné au bon larron toute une vie de péchés et lui a promis l'entrée de son saint paradis le jour même de sa mort, parce que, d'un cœur véritablement contrit, il le lui avait demandé avec foi et confiance.

Ainsi rassure-toi contre la crainte de la mort en te souvenant qu'elle est la porte du ciel.

Ton oncle affectionné,

L.-F., Év. des Trois-Rivières.

Évêché des Trois-Rivières, le 4 février 1888.

Ma chère Nièce,

Mes sincères remerciements pour les deux belles photographies contenues dans ta dernière lettre; elles me seront un souvenir précieux et cher. Je ne manquerai pas de prier pour votre chapitre général afin que le Bon Dieu envoie en abondance les lumières de son Saint-Esprit sur les Capitulantes pour que, sous la direction de cet Esprit de Sagesse et de Prudence, elles règlent toutes les questions qui se présenteront pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes.

Je prierai aussi pour toi afin que le Seigneur t'accorde le don de la persévérance ainsi qu'à la Sœur Ruby.

L.-F., Év. des Trois-Rivières.

---

Évêché des Trois-Rivières, le 24 août 1888.

Ma chère Nièce,

Je reçois la lettre qui m'apporte tous les souhaits et vœux de la bonne Saint-Louis, au moment où je vais partir en pèlerinage pour Sainte-Anne de Beaupré. Merci pour tous les bons souhaits que tu me fais en cette circonstance. Le Bon Dieu les aura pour agréables et j'en aurai le bénéfice. Je reçois aussi avec plaisir le bon souvenir que me conservent votre Révérende Mère Supérieure et votre communauté en général. Tu voudras bien leur en présenter mes meilleurs remerciements et leur donner l'assurance que si le Bon Dieu exauce mes vœux, sa bénédiction descendra abondante sur tout votre Institut.



Je dirai demain la sainte messe à l'autel Saint Louis, dans la chapelle du diocèse des Trois-Rivières, au sanctuaire vénéré de la grande Sainte Anne. Tu peux croire que je ne t'y oublierai pas, non plus que tous ceux et celles qui te sont chers, à Sainte-Anne de la Pérade, à Ottawa et là où se trouve ton cher frère Henri. Tâche d'avoir son adresse et je lui écrirai.

Ma santé se maintient très bonne.

Cela sera toujours un plaisir pour moi de revoir Ottawa et d'y faire un séjour un peu plus long. Je ne manquerai pas d'en profiter à la première occasion favorable qui se présentera.

Mais toutes ces belles choses de la terre passent comme le nuage qui glisse à la surface du ciel et n'existent guère que dans la prévision que l'on en peut avoir, et le souvenir que l'on en conserve ensuite. Car, ma chère Nièce, qu'est-ce que le temps présent, entre le passé et l'avenir? C'est un *rien!* un *rien* qui nous échappe quand on veut le saisir!! C'est donc une grande folie que de s'y attacher! Voilà une vérité qui m'apparaît plus claire à mesure que j'avance dans la vie. Oui, ma chère Nièce nous sommes voyageurs ici-bas, et voyageurs de quelques jours seulement: bientôt nous arriverons au terme du voyage où nous attendent tant de personnes qui nous ont aimés... Et ce ne sera pas pour un présent insaisissable que nous aurons l'occasion et le bonheur de nous réunir à eux: mais ce sera pour un *éternel présent*, qui ne nous laissera plus rien à craindre ni à désirer!

Prie bien pour ton oncle et pour une chose qu'il va demander demain à la Bonne Sainte Anne.

L.-F., Év. des Trois-Rivières.

Évêché des Trois-Rivières, le 21 novembre 1888.

Ma chère Nièce,

Sois tranquille et sans inquiétude aucune. L'indisposition que j'ai prise en mon voyage aux États-Unis est un rhume qui est à peu près disparu et j'ai pu, sans fatigue extra, prêcher, dimanche dernier, et aujourd'hui à la cathédrale.

Il est difficile de voyager en chemin de fer, à cette saison, sans s'exposer à cet inconvénient, parce qu'il faut passer soudainement d'une température bouillante dans les wagons à un froid cru, humide et malsain à tout instant.

Merci des bonnes prières que tu as faites pour moi. J'ai la confiance qu'elles m'obtiendront du Bon Dieu une santé meilleure que jamais.

L.-F., Év. des Trois-Rivières.

---

Évêché des Trois-Rivières, le 28 octobre 1890.

Ma chère Nièce,

J'ai déjà appris le danger où se trouvait ton vieux père. M. Bochet m'a dit hier qu'il l'avait administré; mais il m'a dit en même temps qu'il avait ensuite éprouvé du mieux. Je ne manque pas de demander à Dieu de lui accorder la grâce de terminer saintement sa carrière. Sa parfaite résignation à la volonté du Seigneur et la pleine connaissance dont il jouit dans sa maladie sont pour nous de puissants motifs d'espérer que le Bon Dieu le recevra dans sa grande miséricorde, et qu'en laissant cette pauvre vie, il entrera dans une vie meilleure.

À mesure que l'on avance dans la vie, on en comprend mieux la brièveté et les misères; l'on sent se relâcher de plus en plus les liens qui nous y rattachent. Oh! combien est consolante alors cette certitude de la résurrection et d'une vie heureuse et sans fin pour tous ceux qui auront aimé et servi fidèlement le Bon Dieu!

Je sens que je vieillis. Voici le troisième automne que j'éprouve un dérangement d'estomac que j'ai bien de la peine à contrôler. À part cela, je jouis généralement d'une excellente santé. Mais enfin, j'ai soixante-douze ans révolus. J'aperçois la mort de plus près et j'y pense sérieusement, ce qui est la meilleure manière de s'y bien préparer et d'apprendre à ne la pas trop craindre. C'est surtout par les motifs d'une confiance sans borne dans la bonté de Dieu qu'il faut la considérer, et attendre avec la plus grande confiance la récompense qu'il a promise à ses serviteurs fidèles. L'espérance du bonheur à venir est déjà une grande consolation dans les misères et les souffrances inévitables de la vie présente. Prie toujours pour ton vieil oncle qui te bénit avec toutes tes Sœurs.

L.-F., Év. des Trois-Rivières.

---

Évêché des Trois-Rivières, le 7 janvier 1891.

Ma chère Nièce,

Je te remercie des souhaits que tu me fais à l'occasion du nouvel an et de l'appréciation que tu fais des soins que j'ai pu donner à ta famille à l'occasion de la maladie et de la mort de ton vieux et cher père. Je n'ai fait en cela que mon devoir: car Saint Paul dit que celui qui n'a pas soin des siens a renié la foi et est pire qu'un infidèle.

Le regretté a vu approcher avec calme et confiance ses derniers moments et il a reçu en pleine connaissance tous les secours et consolations de la religion. C'est là pour toute la famille le plus puissant motif de se consoler, en pensant qu'il est arrivé dans un monde meilleur que celui où s'écoulent les tristes jours de la vie présente.

Le 47<sup>e</sup> anniversaire de mon ordination sacerdotale que j'ai célébré hier m'amène naturellement à la pensée de la brièveté et des misères de cette vie. En effet, en repassant dans ma mémoire la route parcourue depuis cette époque, les stations où je me suis arrêté, tout cela me paraît comme un rêve et je comprends mieux ces paroles du saint homme Job: «L'homme vivant peu de temps est sujet à beaucoup de misères.»

Si je regarde en avant et à mes côtés, je vois que le vide s'est fait partout. Ceux qui ont pris soin de mes premières années et m'ont procuré le bienfait inestimable de l'éducation ont disparu depuis longtemps; et ce sont ceux qui m'ont été les plus chers. À mes côtés, je vois que mes frères et sœurs, confrères de soutane et collègues de l'épiscopat, dont je suis le doyen depuis plusieurs années, ont également disparu. Et tout cela me semble un rêve de la nuit dernière. Voilà pour la brièveté de la vie. Voici pour ses misères. Le long de la route: séparations pénibles, souvent douloureuses et quelquefois déchirantes. Misères physiques et morales; égoïsme dégoûtant chez le plus grand nombre, des hommes, *ingratitude*s gratuites chez un grand nombre, abandon fréquent de la part de ceux dont on devait naturellement attendre aide et support; ajoute à cela les sollicitudes des responsabilités qui pèsent sur nos épaules et tu auras la preuve que cette pauvre vie est en effet remplie de beaucoup de misères....

Oh! qu'il est consolant en face de toutes ces misères,

de savoir que le juste Juge ne manquera point d'accorder son salaire à l'ouvrier fidèle, et au soldat qui aura combattu légitimement, la couronne de la glorieuse immortalité.

Continue à marcher courageusement dans la voie de la perfection religieuse, où tu trouveras toujours la plus solide consolation dans les misères de cette vie. Je te bénis.

L.-F., Év. des Trois-Rivières.

---

Les Trois-Rivières, le 10 septembre 1891.

Ma chère Nièce,

Je ne puis t'envoyer une photographie avec le costume que tu me demandes, parce que je n'en ai point; mais tu en trouveras une, sous ce pli, prise, il y a deux ou trois ans. La deuxième copie est pour votre très honorée Mère Supérieure.

Ma santé est excellente et nous avons fait hier et avant-hier, un magnifique pèlerinage à la grande Sainte Anne de Beaupré, au cours duquel j'ai pu donner deux instructions avec la facilité et la vigueur du jeune âge. sur le pèlerinage de cette vie qui n'est qu'un voyage de la terre au ciel. Je ne puis t'en donner ni analyse ni résumé, ça serait trop long. Qu'il me suffise de te dire que je leur ai exposé que le chemin qui conduit au ciel est celui des commandements de Dieu, figuré par les chemins ordinaires, où l'on voyage en voitures découvertes, exposé à toutes les incommodités de la route et intempéries des saisons, mais qu'il y a un chemin plus direct, plus rapide et beaucoup plus sûr, celui de la pratique des conseils évangéliques, figuré par les chemins de fer, où l'on voyage à bien meilleur marché dans

des voitures perfectionnées, bien chauffées, et qui nous mettent à l'abri de toutes les intempéries des saisons; mais il n'est pas donné à tout le monde d'y avoir accès, seulement à ceux et à celles que Dieu y appelle. D'où j'ai conclu que dans la vie commune, où l'on s'engage par le baptême à observer les commandements de Dieu, on s'en va au ciel en *petite charrette*, tandis que ceux que Dieu appelle à la pratique des conseils évangéliques par les vœux de religion, s'en vont au ciel en *char palais*!!

Ainsi, ma chère Nièce, remercie le Bon Dieu de t'avoir donné une si belle passe pour le ciel et prends bien garde de n'en point descendre avant d'y être arrivée.

C'est pour cela que je te bénis d'une manière toute spéciale avec toutes tes compagnes.

L.-F., Év. des Trois-Rivières.

---

Les Trois-Rivières, le 12 mars 1891.

Ma chère Nièce,

Sois sans inquiétude, l'indisposition que j'ai éprouvée en décembre dernier a disparu complètement; maintenant, j'ai bon appétit, bon sommeil et bon travail. Il faut que les vieux donnent, autant que possible, bon exemple aux jeunes.

Tu m'apprends, de ton côté, que tu as été à l'infirmerie pendant un temps assez long, mais que depuis tu as pu reprendre ton travail ordinaire.

Tu me demandes des prières pour le succès de la retraite qui commence dimanche prochain. Je n'y manquerai point et je te félicite de pouvoir la suivre. C'est toujours

un bonheur de pouvoir de temps à autre se retirer dans la solitude et le recueillement, pour y méditer un peu ses années éternelles et la brièveté de la vie. Le Sauveur nous en a donné l'exemple et l'enseignement pendant sa prédication évangélique. À la vie active, il joignait la vie contemplative, passant des nuits entières dans la prière, sur les montagnes, ou dans le désert, et il invitait ses apôtres à faire de même au retour des missions où il les avait envoyés.

Tu trouves que le temps passe vite, et que tu arrives à la cinquantaine. Eh bien, oui! La vie est comme un rêve, et l'on est tout surpris de se voir aussi avancé quand on jette un regard en arrière. C'est donc aux choses éternelles qu'il faut s'attacher, puisque le temps n'est qu'une ombre qui s'enfuit. Nous sommes voyageurs. Bien insensés donc, sont ceux qui perdent de vue le terme du voyage, pour s'amuser aux bagatelles qui se rencontrent le long de la route. Quelle vérité consolante que celle d'une vie éternellement heureuse, où l'on rejoindra ceux qui nous ont été si chers et qui, il faut l'espérer avec confiance, nous y ont devancés et nous y attendent. Plus je réfléchis à ces consolants enseignements de la religion, plus je les trouve conformes aux aspirations les plus légitimes du cœur humain, dont le premier besoin et le désir le plus ardent est celui du bonheur et du bonheur parfait.

Fais donc ta retraite en paix et efforce-toi de développer en ton âme, pendant ces jours de recueillement, le sentiment de la confiance et de l'amour de Dieu sans trouble et sans inquiétude. C'est là un avant-goût du bonheur du ciel. Continue à prier pour moi.

L.-F., Év. des Trois-Rivières.

Les Trois-Rivières, le 7 janvier 1892.

Ma chère Nièce,

Il y a aujourd'hui quarante-huit ans que j'ai été fait prêtre, et j'ai certes bien des actions de grâce à rendre à Dieu pour l'assistance constante dont il m'a toujours entouré. J'ai eu à parcourir un chemin long, bien difficile par temps. Pendant cette période, j'ai parcouru, à peu près, toute l'échelle sociale de l'humanité, depuis la sauvagerie barbare et sanguinaire des tribus du Nord-Ouest et de l'Ouest, jusqu'au sommet de la civilisation chrétienne et catholique dans sa plus solennelle et grandiose manifestation, au Concile du Vatican. Entre les deux, j'ai rencontré la *prétendue civilisation moderne*, qui a pris pour base le *sable mouvant des opinions humaines*, en laissant de côté le roc inébranlable de la parole de Dieu dont la vérité demeure inébranlablement.

À mon grand étonnement, j'ai constaté que la pire de toutes les barbaries est celle de cette *prétendue civilisation moderne*, qui a la modeste prétention de se passer de Dieu en faisant la guerre à l'Église, à ses orphelinats, à ses hôpitaux. Toutes choses que les pauvres Sauvages apprécient autant que les véritables enfants de l'Église. Voilà pourquoi j'ai toujours combattu, mais surtout depuis mon retour des missions, ces erreurs si funestes qui ruineraient l'ordre chrétien s'il n'était soutenu de la force même de Dieu.

Je remercie le Seigneur de m'avoir soutenu dans cette lutte et je lui demande pardon des faux pas que j'ai pu y faire.

Vous devez et pouvez prendre part à cette lutte, dans laquelle il ne peut y avoir d'indifférents. C'est surtout par la fidélité inébranlable à votre saint état qui, comme votre costume, est une prédication muette, mais à la fois très



éloquente et persuasive. Que de bien, que de conversions s'opèrent par le ministère de charitables et saintes religieuses, dans les hôpitaux et autres institutions de charité!

Voilà ce que j'aperçois du haut de la montagne où je suis arrivé.

Et pour souhaits de bonne année, je prie le Seigneur de vous faire avancer sûrement dans cette voie de bénédictions où il vous a appelées, toi, votre très honorée Mère et tout le personnel de sa maison, afin qu'après avoir combattu le bon combat, nous arrivions tous à la couronne de la glorieuse immortalité.

L.-F., Év. des Trois-Rivières.

---

Les Trois-Rivières, le 3 mai 1892.

Ma chère Nièce,

La brochure que tu demandes n'est pas encore prête et je ne manquerai point de t'en envoyer un exemplaire aussitôt qu'elle sera publiée.

Merci de la promesse que tu me fais de prier pour moi pendant ce voyage.

L.-F., Év. des Trois-Rivières.

---

Les Trois-Rivières, le 23 décembre 1892.

Ma chère Nièce,

Les bons et joyeux souvenirs de mon jubilé épiscopal sont passés. Ces fêtes ont été pour moi une véritable jouis-

sance; mais, comme toutes les belles choses de ce bas monde, ça passe vite; cela a été comme une trouée dans un ciel nuageux qui s'est bientôt refermée, mais qui m'a cependant laissé entrevoir quelque chose du beau ciel bleu, image si douce, ancienne et toujours nouvelle, du véritable ciel où règne le Bon Dieu avec ses anges et ses saints.

Ma plus grande consolation dans les épreuves de cette pauvre vie, et mon véritable bonheur, depuis quelques années surtout, c'est d'étudier avec soin ce que la foi nous apprend de ce séjour de l'éternelle béatitude.

J'ai toujours aimé l'étude des sciences naturelles et en particulier celle de l'astronomie qui nous parle si éloquemment de la puissance, de la sagesse et de la bonté du Créateur. Le prophète royal le proclame solennellement dans le 18<sup>e</sup> psaume: «Coeli enarrant gloriam Dei et opera manuum ejus annuntiat firmamentum.» Les cieux racontent la gloire de Dieu et le firmament proclame l'ouvrage de ses mains. Quelles n'auraient pas été la vivacité et la profondeur de ses sentiments s'il avait pu contempler ce beau ciel avec les puissants instruments dont disposent les astronomes modernes? Eh! bien, ma chère Nièce, ce que sont les merveilleux télescopes pour les astronomes modernes, la foi l'est pour les âmes chrétiennes. Elle leur permet de sonder la profondeur et les merveilles du ciel, des anges et des saints, comme les astronomes sondent les merveilles du ciel qui abrite les hommes et tout ce qui a vie ici-bas. En contemplant ces beautés toujours nouvelles, nous aimons à nous rappeler ces paroles de Saint Paul qui en avait contemplé les beautés et goûté les douceurs dans son ravissement jusqu'au troisième ciel. «L'œil de l'homme n'a point vu; son oreille n'a point entendu; ni son cœur, goûté la beauté, la douceur et la grandeur des biens que Dieu réserve à ceux qui l'aiment et le servent fidèlement. Quel motif plus puissant et quelle consolation plus solide que

celle-là, pour nous soutenir dans les courtes épreuves de cette vie passagère ?

Auprès de la crèche où repose le divin Enfant, remercie-le de nous avoir procuré ce bien si précieux, de préférence à tant d'autres qui sont encore plongés dans les ténèbres et assis à l'ombre de la mort.

Je te bénis avec toute votre communauté.

L.-F., Év. des Trois-Rivières.

---

Les Trois-Rivières, le 13 janvier 1893.

Ma chère Nièce,

J'ai donné à Elzéar la recommandation qu'il m'a demandée; mais je ne puis rien faire de plus. Il ne convient pas que j'insiste dans les nominations civiles, comme il ne convient pas que les hommes du gouvernement interviennent dans les nominations ecclésiastiques. C'est par la prière qu'il faut s'appliquer à lui obtenir cette situation ou une autre équivalente. Je pense que tu ferais bien de lui donner ce conseil.

Je pense partir mercredi prochain pour la Ville Éternelle, afin d'y assister aux grandes fêtes du Jubilé Pontifical de Léon XIII et d'y faire en même temps ma visite *ad limina*, c'est-à-dire au Tombeau des saints Apôtres Pierre et Paul, que les évêques doivent faire tous les dix ans. J'espère être de retour pour les offices de la Semaine-Sainte. Tu vois par là que je me suis bien remis de l'érysipèle qui m'a empêché de partir l'automne dernier. Mon médecin est d'avis que je puis faire ce voyage sans danger. J'aurai pour compagnon, M. le Curé Bochet, de Sainte-Anne.

Il faudra pendant ce temps faire une petite prière tous les jours à l'Ange protecteur des voyageurs, afin qu'il veille sur nous dans le cours de ce voyage et nous ramène sains et saufs dans nos foyers.

De mon côté, je prierai le Bon Dieu pour votre maison, aux tombeaux des saints Apôtres.

L.-F., Év. des Trois-Rivières.

---

Les Trois-Rivières, le 2 avril 1893.

Ma chère Nièce,

Mon voyage a été très heureux. C'est le sixième, et c'est le premier où je n'ai pas eu le mal de mer, ni en allant ni en revenant. La traversée de retour surtout a été favorisée d'un temps exceptionnellement beau et s'est effectuée en sept jours et demi du Hâvre à New-York.

Pendant mon séjour à Rome, j'ai joui d'une bonne santé, à l'exception d'un érysipèle qui m'a forcé à garder la chambre à plusieurs reprises et à me mettre sous les soins du médecin, mais cependant qui n'a rien eu de grave. C'est une irritation de la peau au front qui se produit quand je prends un froid humide. Aujourd'hui, ça va de mieux en mieux.

J'ai trouvé le Saint-Père vieilli et bien amaigri, jouissant cependant d'une bonne santé et de toutes ses facultés comme il y a dix ans. Ses forces ont sensiblement diminué et il ne peut parler longuement sans se sentir épuisé. Il m'a fort bien reconnu et accueilli avec une grande bienveillance à chaque fois que j'ai eu occasion de lui parler.

Rome a bien changé depuis l'époque du concile. Il y a comme une nouvelle Rome bâtie à la moderne au nord-est

et au nord-ouest de l'ancienne. On y voit de splendides maisons et palais, mais on dit qu'il leur manque la solidité et des locataires, que plusieurs de ces édifices menacent ruines ainsi que leurs propriétaires qui ont fait une fort mauvaise spéculation en croyant faire fortune.

L.-F., Év. des Trois-Rivières.

---

Les Trois-Rivières, le 20 août 1893.

Ma chère Nièce,

En retour des bons souhaits que tu m'adresses à l'occasion de la Saint-Louis, je prie le Bon Dieu de te bénir et de te faire avancer tous les jours dans les voies de la perfection religieuse. Tous les hommes sans doute doivent travailler à l'œuvre par excellence de leur perfection, puisque Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit à tous sans exception: «Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.»

Si les fidèles vivant dans la vie commune ont pu, avec la grâce de Dieu, arriver à ce haut degré de perfection que nous admirons dans un Saint Louis exposé à tous les dangers des grandeurs, des richesses, et de la puissance terrestre, à combien plus forte raison doit-on trouver chez les personnes que Dieu lui-même a choisies pour les retirer des dangers du monde, en les appelant à la pratique des conseils évangéliques, ce zèle et cette constance qui conduisent plus sûrement à la perfection à laquelle le Bon Dieu les appelle, et dans laquelle se trouve réellement la plus grande somme de bonheur que nous puissions goûter ici-bas, en attendant avec confiance le bonheur parfait au-delà de la tombe.

Ma santé se soutient bien, malgré le poids des années,

et j'en remercie le Seigneur parce que ça me donne le moyen de mieux me préparer aux années éternelles.

J'ai été heureux d'apprendre la nomination d'Elzéar au bureau de poste à Sainte-Anne. Il a par là son avenir dans la main, et j'espère qu'il en saura profiter.

Je remercie votre Mère Supérieure de son bon souvenir et je la bénis avec toute sa communauté.

L.-F., Év. des Trois-Rivières.

---

Les Trois-Rivières, le 7 janvier 1894.

Ma chère Nièce,

Si le Bon Dieu exauce ma prière, cette nouvelle année vous apportera à toi, et à tes compagnes, à ta famille, paix, prospérité et bonheur. Caroline m'a aussi envoyé ses bons souhaits. La famille est en bonne santé.

J'ai dit la messe ce matin au couvent du Précieux-Sang. C'est le cinquantième anniversaire de ma première messe. Cinquante ans bien comptés! À venir, ça paraît long! Passés, c'est comme le rêve de la nuit, au matin! En dix minutes, j'en parcours les principales étapes. Ce qui me frappe le plus dans cette vue rétrospective, c'est le grand nombre de *tombes* dont cette route est jonchée. Dans ma famille, nous étions *sept*, et *six* sont morts. Je reste seul pour répondre à l'appel. Dans ma famille *collégiale*, nous avons pris la soutane au nombre de *sept*, et *six* sont morts! et là encore je reste seul pour répondre: Présent! Tous mes collègues dans l'épiscopat ont disparu et je reste seul, étant le doyen d'un épiscopat entièrement renouvelé.

Je dois donc dire avec plus de probabilité que jamais : C'est à mon tour maintenant à franchir le redoutable passage du temps à l'éternité ?

En regardant encore les différentes étapes du chemin parcouru, j'y aperçois hélas ! bien des gaucheries et des faux pas, bien des choses que je ne ferais pas, si c'était à recommencer ; cependant j'ai la confiance que le Bon Dieu me les pardonnera et que, dans sa miséricorde, il daignera accepter en compensation les épreuves par lesquelles il lui a plu de me faire passer. D'un autre côté, je reconnais que, tout le long de la route, sa paternelle bonté n'a cessé de veiller sur moi et m'a protégé en plus d'une circonstance d'une manière toute spéciale. Aide-moi à lui demander pardon de tous mes faux pas et à lui rendre grâce de ses innombrables bienfaits.

J'ai chanté la messe et les vêpres hier, comme il y a dix ou quinze ans, sans plus de fatigues.

Je prie le Seigneur de vous avoir toutes en sa sainte garde.

L.-F., Év. des Trois-Rivières.

---

Les Trois-Rivières, le 16 février 1894.

Ma chère Nièce,

L'écrivain sacré a dit de l'âme fidèle : « Je la conduirai dans la solitude et je lui parlerai au cœur. » Et Notre Seigneur engage ses apôtres, après les travaux d'une mission, à se retirer des occupations ordinaires et à se reposer un peu. C'est la retraite qui se fait régulièrement dans les communautés religieuses. L'âme se fatigue comme le corps, au

travail ordinaire; voilà pourquoi il faut lui donner de temps à autre quelques jours de repos pour refaire ses forces, se retremper dans l'esprit de son état et reprendre ensuite son travail avec une nouvelle vigueur. Je prierai donc pour toi et tes compagnes pendant ces jours de recueillement, afin qu'une grâce plus abondante illumine davantage vos âmes et fortifie vos cœurs, et je vous bénis à cet effet.

J'ai le chagrin de te dire que la Sœur Sainte-Angèle est atteinte d'un cancer qui progresse rapidement et se terminera fatalement avant longtemps. Son frère et sa nièce sont allés lui faire une visite hier. Elle est bien résignée à la sainte volonté de Dieu et il faut prier le Bon Dieu de la soutenir dans les souffrances de cette cruelle maladie.

Ta corbeille de fleurs est arrivée heureusement et je vous en fais mes meilleurs remerciements. Je l'ai placée devant une belle statue du Sacré-Cœur de Jésus, don de Son Éminence le cardinal Taschereau.

Que le Seigneur vous ait en sa sainte garde!

L.-F., Év. des Trois-Rivières.

---

Les Trois-Rivières, le 26 août 1894.

Ma chère Nièce,

C'est la 76<sup>e</sup> fois que je rencontre la Saint-Louis sur le chemin de la vie; toujours propice et me disant: «En avant!!» Oui, en avant comme le soldat sur le champ de bataille! Il le faut bien, puisque la conquête du royaume de Dieu ne peut se faire qu'à cette condition et qu'il n'y aura que celui, qui aura combattu légitimement et persévéramment jusqu'à la fin, de couronné.



Dans le cours de cette dernière étape, la mort a frappé deux coups qui sont tombés bien près de moi: l'un sur mon vénérable Grand Vicaire, ami de collègue et collaborateur fidèle et assidu dans le champ confié à ma sollicitude; l'autre, sur mon vénérable compagnon d'armes dans les lointaines missions du Nord-Ouest. Ces deux coups sont un avertissement solennel de me préparer au départ qui ne peut manquer de sonner bientôt à l'heure qu'il est. Aussi, je sens les fils de la vie se détacher l'un après l'autre et se briser, en sorte que le départ se fera avec d'autant plus de facilité. Pauvre monde! Quand on le connaît tel que je l'ai vu et expérimenté, on lui dit volontiers adieu et on le laisse sans regret.

Ma santé se soutient à merveille malgré les pesanteurs et les infirmités de la vieillesse qui ne laissent pas de s'avancer toujours graduellement et de nous dire: «J'aurai finalement le dernier mot et je l'emporterai!»

Oui! mais pour nous faire arriver plus sûrement à l'éternelle jeunesse qui ne connaît plus le déclin de la vie ni les déceptions du temps. À mesure que le vide se fait en arrière et autour de nous l'avenir grandit et s'enrichit des conquêtes que l'on peut faire tous les jours sur les choses du temps et que la rouille et les voleurs ne pourront plus nous enlever.

Que le Seigneur t'affermisse de plus en plus dans l'esprit de ton saint état.

L.-F., Év. des Trois-Rivières.

Les Trois-Rivières, le 9 janvier 1896.

Ma chère Nièce,

Tu vois que le Bon Dieu a pour agréables les vœux que tu adresses au ciel pour ton vieil oncle et le succès de son administration, puisqu'il arrive à l'âge des plus forts, selon l'expression même de l'Esprit Saint et qu'au 4 septembre prochain, il commencera sa 80<sup>e</sup> année. Mais au-delà c'est la période du *labeur* et de la *douleur*. Cependant je la vois arriver sans trop de frayeur. C'est le moyen que la divine Providence prend pour briser l'un après l'autre les liens multiples qui nous rattachent à cette pauvre vie, malgré toutes ses misères, sans de trop grandes douleurs et de nous rassurer contre les frayeurs de la mort, en nous faisant mieux comprendre la bonté infinie de notre Créateur et Rédempteur et son immense miséricorde qui veut ainsi nous faire arriver tranquillement au terme du voyage, au bonheur éternel pour lequel il nous a créés et dont il a gravé le désir irrésistible, en caractères ineffaçables, au plus intime du cœur humain. C'est cette consolante vérité que l'Église apprend à ses enfants dès l'aurore de la vie en leur faisant dire tous les jours : « Je crois en Dieu, le Père tout-Puissant... *La résurrection de la chair, la Vie éternelle!* »

C'est cette vérité consolante que je comprends de mieux en mieux à mesure que j'avance dans la vie, et qui répond le mieux aux aspirations de l'âme humaine les plus indestructibles, parce qu'elle est la loi fondamentale de notre nature et le plus solide fondement de notre bonheur, même ici-bas.

L.-F., Év. des Trois-Rivières.

Les Trois-Rivières, le 2 février 1897.

Ma chère Nièce,

*La retraite est d'exemple divin et d'institution divine.* Le Sauveur lui-même, après avoir vaqué aux occupations extérieures de la prédication et des œuvres de charité par la guérison des infirmités et des maladies de toutes sortes, se retirait ensuite dans des lieux déserts ou sur les montagnes, pour vaquer, dans le silence, le recueillement et la prière, aux communications avec son père céleste; surtout dans les grandes circonstances de sa vie, telle que sa retraite de quarante jours au désert de la Judée, pour se préparer à lutter contre le diable, et à la prédication évangélique. Et encore sa prière de toute une nuit pour l'élection de ses douze apôtres. Au Thabor pour sa transfiguration glorieuse en présence de ses trois disciples bien-aimés, s'entretenant avec Moïse et Élie de ce qu'il devait bientôt souffrir sur le Calvaire, pour les fortifier d'avance et pour les soutenir dans cette terrible épreuve. Enfin, sa prière de trois heures au jardin des Oliviers, pour se préparer aux tourments de sa passion et à la terrible mort de la croix!

Il forma de même ses disciples à la retraite et à la prière, en les invitant après leurs travaux et leurs missions, à se reposer et à se retirer à l'écart, dans la solitude, leur donnant l'assurance que c'était là qu'il leur parlerait au cœur.

Voilà pourquoi l'Église recommande avec tant de soin le recueillement, la retraite et la prière, après les occupations et les travaux extérieurs, qui ne laissent pas, quelque bons et utiles qu'ils soient de nous distraire et de nous faire perdre quelque peu la pensée et la vue de Dieu.

Je suis bien aise d'apprendre que Monseigneur Duhamel éprouve du mieux. La maladie dont il souffre n'est pas absolument dangereuse mais bien douloureuse.

Le pauvre Elzéar doit être bien affligé de l'injustice qu'on se prépare à lui faire! Espérons que ce ne sera que passager et prions Dieu d'avoir pitié de notre pays!

L.-F., Év. des Trois-Rivières.

---

Les Trois-Rivières, le 28 août 1897.

Ma chère Nièce,

Les années s'accumulent sur ma tête; mais je les porte vaillamment, grâce à Dieu. Je ressens sans doute les apanages de la vieillesse et les ravages du temps. Les années si généreuses dans le jeune âge, et qui nous apportent en abondance tant de choses précieuses pour le voyage de la vie, deviennent avares dans l'âge mûr et rapaces dans la vieillesse, ne nous laissant que quelques couettes de cheveux blanchis, quelques débris de dents qui nous ramènent à la bouillie des petits enfants. Cependant, je dois leur rendre le témoignage qu'elles m'ont traité avec une bienveillance particulière, en me laissant une excellente santé, je ne dirai pas bons pieds, mais bon œil et bonnes oreilles, et *l'étage d'en haut*, autant que j'en puis juger par la mémoire et le fil de mes idées; ce qui me permet de prêcher encore facilement.

Dans huit jours, j'arriverai à cet âge dont le Saint-Esprit a dit: «Si les plus forts atteignent quatre-vingts ans, au-delà, c'est le labeur pénible et la douleur qui les attend.» Cependant, j'entre sur ce terrain, qui est au sommet de la vie, avec courage, et du haut de cette montagne j'aperçois bien plus clairement en arrière les futilités et le néant de cette pauvre vie, avec son long cortège de déceptions et de misères en avant, les consolantes réalités

de la vie à venir, avec ses jouissances et son bonheur parfait qui ne connaîtra plus les douloureuses séparations de la mort et qui n'aura plus de fin.

Courage donc, ma chère Nièce, sois toujours bonne religieuse, le regard fixé vers le ciel.

L.-F., Év. des Trois-Rivirres.

---

Les Trois-Rivières, le 20 janvier 1898.

Ma chère Nièce,

Les souhaits de bonne et heureuse année, avec longue et heureuse vieillesse à l'occasion de l'arrivée de mes quatre-vingts ans, me sont venus en si grande abondance, que je suis en arrière dans mes remerciements. Cependant ma reconnaissance n'est pas moins vive ni moins sincère.

Rien de plus beau que quatre-vingts ans tant qu'ils ne sont pas arrivés, et grand est le nombre de ceux qui les désirent. L'Écrivain sacré nous dit que c'est la faveur réservée aux plus *forts*. Eh! bien, j'en suis!!!

J'ai donc abordé cette redoutable période le 4 septembre dernier.

En regardant en arrière, je reconnais bientôt que le chemin parcouru est en effet bien long, et même plus long pour moi que pour la plupart des autres hommes! Car il est bien petit le nombre de ceux qui ont fait un chemin plus long que le mien. Six ou sept fois en voyage au Nord-Ouest, à la Rivière-Rouge et même jusqu'à l'Ile-à-la-Crosse et à l'Océan Pacifique! Autant au Sud-Est, et jusqu'à Rome! Et que de *tombes* j'aperçois le long de ce parcours.

Je me trouve donc aujourd'hui comme l'un de ces grands arbres que le défricheur a laissé debout quand il abat la forêt, et que le premier coup de vent un peu fort renverse facilement. Heureusement que le côté de l'avenir nous présente un spectacle plus consolant! C'est la vie! la vraie vie! où déjà sont arrivés, j'en ai la confiance, le plus grand nombre et de beaucoup j'espère de ceux que j'ai le mieux connus et le plus aimés. Oh! que les deux derniers articles du symbole catholique nous offrent de consolation quand nous les méditons attentivement! «Je crois *la résurrection de la chair, la vie éternelle.*» Voilà le plus puissant soutien dans les luttes de la vie et le point de mire de notre courte existence. Je te bénis.

L.-F., Év. des Trois-Rivières.

*LAUS DEO !!*

## TABLE DES MATIÈRES

Préface. . . . .	5
Lettre pastorale de Mgr Cloutier . . . . .	7
Réponse de Mgr Ross, évêque de Gaspé . . . . .	15
Mgr Laflèche par M. l'abbé Auclair . . . . .	16
Quatre-vingtième anniversaire du départ de Mgr La- flèche pour la Rivière-Rouge . . . . .	20
Berceau d'évêques par le R. P. Duchaussois, O. M. I. . . . .	25
Nos missionnaires. . . . .	33
Mission du peuple Canadien-Français. . . . .	35
Bataille des Métis et des Sioux . . . . .	41
Mgr Laflèche et Mgr Taché d'après M. Mackenzie, bourgeois de la Cie du Nord-Ouest . . . . .	45
T'en souviens-tu, Alexandre ? . . . . .	46
Conférence de Mgr Laflèche aux Ursulines, au retour d'un voyage à la Trappe d'Oka . . . . .	48
Hommage de reconnaissance, par le congrès d'enseigne- ment ménager. . . . .	54
Mgr Laflèche en tournée pastorale—Anecdotes et Sou- venirs. M. l'abbé T. Giroux. . . . .	56
Laflèche. (Poésie) Nérée Beauchemin . . . . .	81
Les grandes fêtes de dimanche, 26 septembre 1926, Le Bien Public. . . . .	84
Mgr Laflèche et Notre-Dame du Cap. R. P. Oblat . . . . .	88

Une poignée de Souvenirs. Omer Héroux. Le Devoir...	92
Cantate à Mgr Laflèche, à l'occasion de son dernier voyage à Rome, Mgr N. Caron . . . . .	100
La fête de la Dédicace de l'église cathédrale. . . . .	105
Sermon du R. P. Joyal, O. M. I. . . . .	106
L'apothéose d'un grand évêque. Joseph Barnard. Le Bien Public . . . . .	114
Dévoilement du Monument par S. G. Mgr Cloutier. . .	119
Éloquent discours par le même. . . . .	123
Panegyrique par le R. P. Pintal, Rédemptoriste. . . . .	120
Éloges par MM. C.-J. Magnan, le notaire J.-A. Lemire et le Dr L.-P. Normand, Président du comité du monument. . . . .	143
Beau sonnet de Mgr Napoléon Caron, P. A. . . . .	149
Voix admiratrices: Lettre de Mgr Marois, P. A. . . . .	150
Lettre de Mgr Pâquet, P. A. . . . .	151
Lettre de M. l'abbé S. Grenier. . . .	152
Un grand évêque. Le Saint-Laurent de la Rivière-du-Loup (Témiscouata) . . . . .	152
Monseigneur Laflèche . . . . .	154
Lettres de Mgr Laflèche à quelques religieux. . . . .	157

## HORS TEXTE

Monseigneur Laflèche . . . . .	
Monseigneur Cloutier. . . . .	
Le Monument Laflèche . . . . .	